



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









ŒUVRES DU COMTE ALGAROTTI.

Dulces ante omnia Musæ.

TRADUIT DE L'ITALIEN.

Acheté pour la Bibliothèque de Lyon, par Delandine



VOLUME V.

A B E R L I N,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

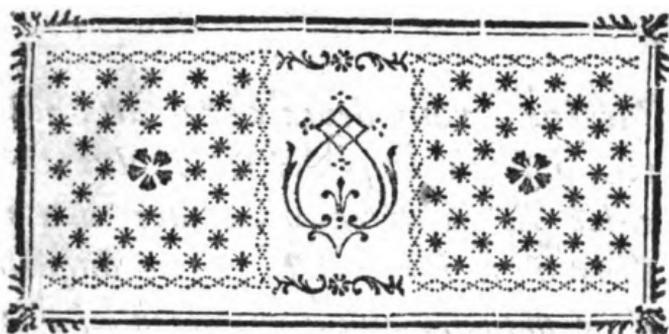
1 7 7 2

2. 10. 1948. 10. 10. 1948.

VOYAGE
DE RUSSIE.

Volume V.

A 2



A SON EXCELLENCE
M. LE COMTE
DE WORONZOW,

Grand-Chancelier de l'Empire de toutes
les Russies.

A Pise, ce 14 Janvier 1754.



FRANÇOIS ALGAROTTI.

*J'ai lu, avec un plaisir infini, le
livre de M. Lomonosow sur les ou-
vrages de Mosaïque, que V. E. a
bien voulu me communiquer: & j'y
ai vu que la Russie, dont vous êtes le*

A 3

Mécène, vous devra ce bel art, qui fera passer à la postérité la plus reculée la représentation des hauts faits d'un héros à la gloire duquel il ne manque qu'un historien tel que Polybe. V. E. avoit tiré de Rome des échantillons des émaux dont on se sert en cette ville; & par le secours de la Chimie M. Lomonosow en a parfaitement imité la couleur, la dureté, & le poids. C'est ce qui l'a mis en état de représenter la grande journée de Pultava, qui doit orner une des faces du monument que la piété d'Élisabeth a fait élever à son père, & au père de l'Empire.

Cet art, quoiqu'extrêmement dispendieux, n'a jamais été négligé depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nous: on peut même dire qu'il s'est successivement perfectionné par le laps de temps. Les morceaux des anciens pavés qui subsistent encore

en entier , sont grossièrement travaillés. Le fameux pavé du temple de la Fortune Prénestine est plus précieux par l'érudition qu'il renferme que par la beauté de l'ouvrage. Et les colombes tant vantées du Cardinal Furietti sont peu de chose , si on les rapproche de nos beaux morceaux de Mosaïque.

De Constantinople cet art passa à Venise, lorsqu'on entreprit d'y bâtir la plus belle église du monde, l'Église de Saint-Marc. Mais il faut convenir que la Mosaïque de la plus belle église du monde se ressent bien de la grossièreté des temps où elle fut faite. Je crois qu'il en sera de même de celle que j'ai ouï dire qu'on voit dans la ville de Kiovie. Dans la suite, nos premiers peintres prêtèrent leur assistance à cet art, & le Titien lui-même fournit des cartons pour des Mosaïques. Enfin il

fut porté à son plus haut point. V. E. en a vu des exemples à Rome ; & , pour en citer un , ne prendroit-on pas la Sainte Pétronille , qui est dans l'église de Saint - Pierre , pour le tableau même du Guerchin , au devant duquel on auroit mis une glace ?

Il est surprenant que Louis le Grand , c'est le nom que les François donnent à Louis XIV , ni Colbert , plus grand encore que son maître , n'ayent jamais pensé à introduire en France l'art de la Mo-saïque , comme ils y ont fait passer celui d'imiter les tapisseries de Flandre & les tapis de Perse. On di-roit que le génie des François n'est pas fait pour les ouvrages éternels. Tous les édifices de Louis le Grand sont bâtis d'une pierre que l'on creu-se aux environs de Paris : tendre au sor-tir de la carrière , elle reçoit dans ses

9

pores les semences de certaines plantes pygmées que les vents y portent ; & cela la noircit au point qu'au bout d'un certain temps on est obligé de la gratter. Un petit nombre d'années verra ces bâtimens détruits ; tandis que le portique d'Agrippa, soutenu par des colonnes de Granit, subsistera plusieurs siècles , à moins que quelque Pape ne prenne la fantaisie de mettre l'extérieur du Panthéon dans le goût moderne , ainsi qu'on vient de faire de l'intérieur.

A présent que la Russie possède des matériaux si précieux, je m'imaginer qu'on songera aux moyens de les mettre dignement en œuvre. Les Romains ont en cela un grand avantage. Ils peuvent copier sur leur Mosaïque les chef-d'œuvres des Dominiquin , des Raphaël , & des Guerchin. Ce dernier surtout, quoique bien inférieur à Raphaël,

ne laisse pas d'être, conjointement avec le Caravage, à la tête des peintres que peuvent imiter les artistes qui travaillent en Mosaïque. Les grandes masses de couleurs & d'ombres favorisent leur travail, & le rendent plus facile; outre qu'elles font un effet merveilleux, particulièrement à une certaine distance. Les peintres à demi-teintes, tels que le Dominiquin & le Guide, sont plus difficiles à copier. Comment avec des pierres, quelque petites qu'on les suppose, rendre la délicatesse de cheveux si déliés, & si bien distingués les uns des autres? comment exprimer ce poli que ces maîtres ont donné presque à chaque cheveu? Et effectivement, le plus beau morceau de Mosaïque qu'il y ait dans l'église de Saint-Marc, & qui se trouve précisément sur la façade, est tiré d'après un carton de Pierre Vecchia, peintre peu célèbre

à la vérité, mais qui dans l'exécution des ombres suivit les maximes & la manière forte du Giorgion.

Au lieu de tirer sa Pultava de différens dessins, M. Lomonosow ne pouvoit-il pas faire crayonner une esquisse par quelque habile peintre, par notre Tiépoletto par exemple? V. E. connoît les talens de cet artiste, qui a peint quelques plafonds dans Son hôtel de Pétersbourg. Quand il s'agit d'ouvrages dont les frais montent si haut, on ne devrait rien négliger pour les porter au dernier point de perfection, & faire en sorte que la beauté du travail répondît à sa durée. Ne seroit-il pas à propos que les principales actions de Pierre, qu'on veut représenter sur ce monument qui aura quelque chose de la grandeur Égyptienne, fussent dessinées par les plus habiles peintres de l'Europe? Ce seroit un nouveau

tribut qu'elle rendroit à ce grand prince. La chose a commencé sous vos auspices, & ce sera vous qui la ferez réussir.

*Nil desperandum Teucro duce, &
auspice Teucro.*

*Que ne suis-je encore calidus juven-
ta! Je ferois le second Tome du
Voyage de Russie. Quel plaisir de
voir un monument élevé aux vertus
de Pierre le Grand, de voir Minerve
assise sur le trône, & V. E. faisant
exécuter dans ce vaste empire les sa-
ges Lois de cette Auguste Princesse.*





A U M Ê M E
A FLORENCE.

De Pise, ce 13 Fevr. 1764.

J'ai été bien flatté, comme V. E. peut le croire, de la voir approuver, pendant son court séjour en cette ville, l'idée que j'avois conçue d'une suite de médailles qui représentassent les époques les plus mémorables de l'Histoire Russe. La France a une histoire métallique du règne de Louis XIV; & je me suis souvent étonné que personne ne se soit encore avisé de faire la même chose pour la Russie, qui par les hautes qualités des princes qui l'ont gouvernée, & par la vaste étendue de son empire, offre de si grandes cho-

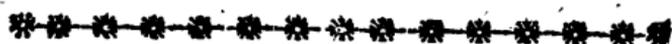
ses en tout genre. En y réfléchissant ces jours passés, j'ai choisi dans la multitude des faits qui se sont présentés à mon esprit, ceux que j'ai cru les plus intéressans ; & j'ai composé cette légère esquisse que je prends la liberté de vous envoyer. Personne n'est plus en état de l'apprécier que V. E. elle qui fait partie de cette même histoire, qui occupe dans l'Empire un poste si distingué, & qui en a été jugée digne par deux souveraines, l'ornement du Trône, & la gloire de leur siècle.





Æ S S A I

D'UNE HISTOIRE MÉTALLIQUE
DE LA RUSSIE.



PIERRE LE GRAND.



DISCIPLINA MILITARIS FUNDATA.

PEREGRINATIONE PRO IMPERI FEL-
LICITATE SUSCEPTA.

SARDAHAMI CELATA MAJESTAS
PRÆFULGET ET VIRTUS.

VIRÉS EUNDO ACQUISITÆ.

COLONIA AD NEVAM DEDUCTA IM-
PERI PRINCEPS.

LEGUM MILITIÆ IMPERI CONDITOR.

PER OMNES MILITIÆ GRADUS AD
SUMMUM IMPERIUM NONNISI
REBUS BENE GESTIS ETECTUS.

OSTIA NEVÆ INCOLIS TANTUM
COGNITA NUNC OMNIUM EU-
ROPÆ GENTIUM EMPORIUM.

SALTUS DELECTI, VIÆ MUNITÆ,
ARATÆ PALUDES.

TEMPLUM MINERVÆ, ARTIBUSQUE
OMNIBUS DICATUM.

NEPTUNO IN SOCIETATEM IMPERI
VOCATO.

ARBORES OLIM IN CASANI MONTI-
BUS NUNC IN BALTICO CARINÆ.

PATER PATRIÆ CONSALUTATUS.

FINLANDICUM MARE TRIUMPHA-
TUM, ANTEA RUSSIS CLAUSUM.

CONIUNCTA MARIA.

CASPIUM MARE CLASSE RUSSA SU-
BACTUM.

EUXINUS RUSSIS PATEFACTUS.

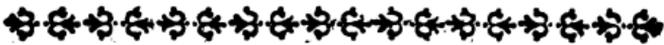
CASPII MARIS FACIES DETECTA.

CASPIA REGNA IN POTESTATEM
REDACTA.

ORIENS OCCIDENSQUE DEVICTI.

SUE-

SUECIS AD PULTAVAM DELETIS.
 LIVONIA, ESTONIA, INGRIA, CA-
 RELLA, IMPERIO ADIECTIS.
 AUGUSTO POLONORUM REGE RE-
 STITUTO.
 PACATUS SEPTEMTRIO.
 MAGNI COGNOMINE TOTO TERRA-
 RUM ORBE ADPELLATUS.



ANNA IOANOWNA.



ANNONA URBIS FOSSA MUNICHIA-
 NA FIRMATA.
 REX POLONIS DATUS.
 GALLIS AD GEDANUM CAPTIS.
 GYMNASIUM MARTIS IMPERI SPES.
 UCRANIA ADVERSUS SCYTHAS MU-
 NITA.

DESERTORUM LOCORUM, SCYTHA-
 RUMQUE UBIQUE VICTOR EXER-
 CITUS.

Volume V.

B

MUNITISSIMO ET ANTEA INSUPERABILI AD PRECOPIAM MURO SUPERATO.

OCZACHOVIO CAPTA, INGENTIQUE TURCARUM VI IN SERVITUTEM ADDUCTA.

TURCIS AD COCZINUM FUSIS.

SCYTHIS INTRA CHERSONESI TERMINOS COERCITIS.

MERCATORIBUS RUSSIS TERRESTRI ITINERE PERVI SERES.

ORA MARIS GLACIALIS PERLUSTRATA.

ASIA ATQUE AMERICA PARVO FRETO DISIUNCTÆ.

ASIÆ ATQUE AMERICÆ TERMINIS CONSTITUTIS.



ÉLISABETH.



REGNUM PATERNO JURE SIBI VINDICATUM.

CLEMENTIA AUGUSTA.

MATRE PULCHRA FILIA PUL-
CHRIOR.

IMPERIUM ARMIS ACQUISITUM AR-
MIS RETINUIT.

SANNIONUM ALIORUMQUE ID GE-
NUS HOMINUM AULA PURGATA.

SVECORUM EXERCITU PROPE ABO-
AM CIRCUMDATO TOTAQUE
EIECTO FINLANDIA.

SVECORUM RESPUBLICA CONSTI-
TUTA.

INCURIA PENE COLLAPSUM RESTI-
TUIT.

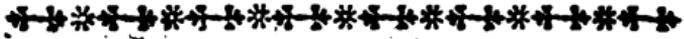
IUSSO IN BELGIUM EXERCITU IA-
NUM CLUSIT.

AUCTIS SINE QUERELA VECTIGA-
LIBUS.

PASSIBUS ÆQUIS PATREM SEQUU-
TA.

LIGNEAM MAGNA EX PARTE ADCE-
PIT, LATÉRTIAM RELIQUIT.

AB EUXINO CASPIO BALTICO GLACIALI
MARIBUS AD OCEANUM
USQUE IMPERIO PROPAGATO.



CATHERINE II.



MINERVA IN SOLIO SEDENS.

VOLENTES PER POPULOS DAT
IURA.

IURE EMENDATO CERTISQUE LEGI-
BUS DEFINITO.

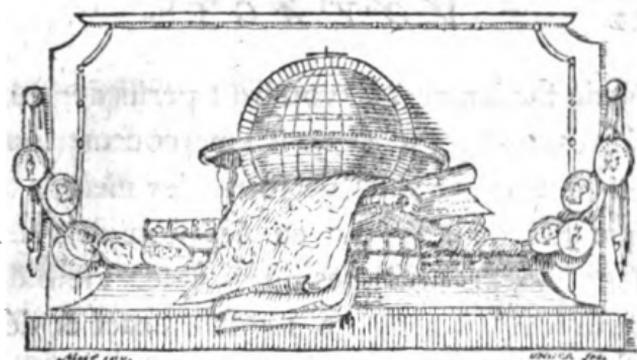
OMNES IN RUSSIAM INVITATÆ
GENTES.

MUNIFICENTIA AUGUSTA LIBERO-
RUM SINE PARENTIBUS PARENS.

MINERVA ATQUE APOLLO FOEDE-
RE IUNCTI.

MINERVA VENUSQUE IN UNA.





VOYAGE DE RUSSIE.



MY LORD HERVEY,

Vice-Chambellan d'Angleterre.

A Londres.

de Helsingor,

ce 10 Juin 1739.

Lenfin, après dix-neuf jours d'une heureuse navigation, nous avons mouillé au détroit du Sund. Je suis sûr qu'on a fait, & qu'on fera encore des journaux de voyages chargés de bien moins d'accidens que nous n'en avons essuyés dans notre traversée. Vous savez, Mylord, que tout voyageur se per-

B 3

suade facilement, & voudroit persuader aux autres, que les mers qu'il a parcourues sont les plus dangereuses de toutes les mers, & que les cours qu'il a eu occasion de voir, sont les plus brillantes du monde. Plein de cette idée, il tient un registre exact & détaillé des moindres minuties.

Je serois donc en droit de commencer par vous raconter que le 21 du mois passé nous fimes voile de Gravesende sur la frégate l'Auguste, bâtiment qui, comme celui de Catulle, pourra toujours se louer *fuisse navium celerrimus*. Le vent étoit à l'Est, ce qui paroissoit de mauvais augure; mais la présence de mon cher Mylord Baltimore, qui commandoit le vaisseau, *anima candidissima*, comme vous ne l'ignorez point, m'en fit concevoir un meilleur: & la compagnie que je trouvai à bord, ne diminua pas mon espérance. C'étoit le jeune Désaguliers, que son père envoyoit en mer pour y apprendre la pratique de la Navigation, & M. King, rival de Désaguliers même. Ce dernier avoit demandé à Mylord le passage pour Pétersbourg, dans l'intention d'y donner un cours de Physique

expérimentale en présence de l'Impératrice, qui sans doute sera charmée de le voir. Vous pouvez bien vous imaginer que nous ne manquons pas d'instrumens propres à démontrer à toutes les Russies la pesanteur de l'air, la force centrifuge, les lois du mouvement, l'Électricité, les découvertes & les curiosités amusantes de la Philosophie.

Mais ce qu'il y a de mieux, c'est que nous avons une bonne provision de limons, de vins choisis, & de plus un cuisinier François; ce qui est le comble des délices sur un vaisseau Anglois.

Je pourrois continuer sur le même ton, & vous dire que quelques heures après avoir levé l'ancre, nous fumes obligés de la jeter à deux ou trois milles de Shirness, où les Hollandois, dans leur guerre avec Charles II, vinrent brûler les vaisseaux qui étoient à la rade. Cela me fit souvenir de ces vers où Barnwell compare Néron touchant sa lyre durant l'embrasement de Rome, à Charles II, qui jouoit je ne fais quel air, tandis qu'à ses yeux sa flotte étoit en proie aux flammes.

Le 22, il nous fallut encore jeter l'ancre à la vue de Harwich, peu loin de Spigwash, lieu témoin du naufrage du Roi Jaques, & du Duc de Marlborough, & qui pensa voir périr celui qui devoit faire la gloire du nom Anglois. On pourroit, mais dans un sens différent, appliquer à vos côtes ce qu'on a dit de la campagne de Rome, *nulum sine nomine saxum.*

Ce qui nous arriva de plus singulier, fut de nous trouver presqu'au milieu d'une flotte de charbonniers qui faisoient voile à Newcastle. Il faut avouer que c'est un étrange spectacle. Les vaisseaux, les matelots, les voiles, tout est noir: on diroit que c'est la flotte de Satan. Mais la vérité est que ces bâtimens chargés de charbon, qu'on me dit monter au moins à 400, ne produisent pas moins d'avantage que ceux qui vont pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve. C'est comme la pépinière de votre Marine; & l'on doit regarder comme un effet de la sagesse de votre Parlement, l'acte qui défend de transporter par terre le charbon des mines de Newcastle. D'ailleurs, par le nombre & la grosseur de

ces vaisseaux, on peut juger de la grande consommation de charbon qui se fait dans les provinces méridionales du Royaume; & il n'est pas difficile de comprendre comment, au moyen d'une légère taxe qu'on a imposé sur ce charbon, on a pu, dans le court espace de trente-cinq ans, bâtir l'église de Saint Paul qui n'a guères coûté moins d'un million de livres Sterling.

Le 23, nous laissâmes derrière nous Yarmouth & l'Angleterre: *terraeque, urbesque recedunt*. Ce jour fut le premier de ma vie où j'eus, dirai-je le plaisir ou le chagrin, de me voir comme isolé & séparé du reste du monde: de quelque côté qu'on jetât les yeux, il ne s'offroit rien *nisi pontus & aer*. Le soir, le vent se mit au Sud-Ouest, & nous allions à souhait. On jeta le log. Je demandai combien nous avançons: on me répondit, deux lieues par heure. Cela m'apprit qu'en pleine mer on ne parloit que de lieues, & non de milles, comme on fait sur la Tamise. Il me parut que les marins, semblables aux joueurs par les grands hazards qu'ils courent, veulent aussi

leur ressembler en ce qu'ils ne s'amuseut pas à compter par bagatelles.

Tandis que j'étois occupé de cette idée, la scène changea. Rien de plus juste : quand on va sur mer il faut s'attendre aux orages. Je ne m'arrêterai pas à vous faire la description de la tempête dont nous fumes battus sans relâche, pendant six jours ; vous pourrez la voir dans Homère ou dans Virgile. Soyez persuadé, Mylord, qu'il n'y manqua ni le *terque quaterque beati* adressé à ceux qui étoient à terre, ni le *que diable alloit-il faire dans cette galère* ? Tantôt les vagues m'élevoient jusqu'aux nues ; tantôt je me voyois comme précipité dans le fond de la mer. Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, j'appercevois l'Océan métamorphosé en vastes montagnes, bien différentes de ces petites collines de notre Méditerranée, s'il m'est permis de me servir de ces termes. Il me suffira de vous dire qu'après quelques manoeuvres pour gagner Newcastle, on changea de dessein : le 30 nous vinmes enfin mouiller à l'île de Schelling en Hollande, & le lendemain à Harlinguen, où l'on trouve plus commodément tout ce qui est nécessaire à la vie.

Vous savez, Mylord, ce que c'est que les villes de Hollande; quand on en a vu une, on les a toutes vues. Par-tout des maisons bâties de la même manière, des rues tirées au cordeau, des allées d'arbres, des canaux, une propreté portée à l'excès, & les terre-pleins des remparts aussi bien entretenus que les jardins d'Angleterre. Tel est Harlinguen. Nous y fîmes de nouvelles provisions, & mîmes à la voile le premier de ce mois. Un bon vent de Sud-Ouest nous tira des baffes & des *buoys* qui rendent ces côtes dangereuses, & jusques au lendemain matin nous fîmes près de trois grandes lieues par heure. Mais tout d'un coup . . . prenez votre Virgile, & lisez,

. *stridens Aquilone procella*
Velum adversa ferit; tum prora avertit, &
undis

Dat latus, insequitur cumulo præruptus
aquæ mons.

La mer, agitée par deux vents contraires, assailloit notre vaisseau, & y entroît de toutes parts. Les secouffes qu'il recevoit, déplacèrent une des pièces de fer

qui servent à lier la quille, & la firent glisser à gauche. Il n'y avoit pas moyen de la remettre. Nous penchions toujours sur la gauche, & nous faisions eau bien au - delà de ce qu'on en pouvoit pomper. On avoit déjà résolu de couper le grand mât, dont la hauteur extraordinaire fatiguoit excessivement le corps du vaisseau; lorsque la mer commença à se calmer. Le 4 elle fut tout-à-fait tranquille. Le 5, bon vent. Le 6, sur une observation assez peu exacte de la hauteur du Soleil, on jugea que nous étions à 38 degrés de Latitude, & vers le soir, nous découvrîmes au Sud-Est la terre de Jutland. Mais le brouillard nous empêcha de distinguer la pointe de Scha-rif qui sépare l'Océan d'avec le Cattegat, ou la mer de Dannemarck; nous la cherchions pourtant, je vous assure, & de tous nos yeux, & de tout notre cœur. Enfin avant-hier, la sonde nous apprit que nous l'avions laissée en arrière. Hier, nous laissâmes à main gauche, ou, pour parler plus juste, à l'Est, les montagnes & la côte de Halland, si redoutable aux navigateurs, parce qu'elle s'élève perpendi-

culairement au-dessus de la mer, & qu'elle n'a ni bords ni mouillages où l'on puisse donner fond. Et à quatre heures après midi, nous jetames l'ancre à Helsingor, d'où je vous écris.

Vous sentez bien, Mylord, que pour peu d'envie que j'eusse de faire un journal de notre voyage, je pourrois entrer dans bien des détails; il ne tiendrait même qu'à moi d'y inférer des ornemens & des épisodes scientifiques. Je vous dirois, par exemple, que le 23 du mois passé, environ minuit, nous apperçumes une aurore boréale en forme d'arc, dont la partie supérieure regardoit l'Ouest, & autant que je pus en juger, étoit coupée par l'Azimuth de la déclinaison de la bouffole, qui décline à l'Ouest de 10 à 12 degrés. Cela se rapporte assez à ce que je me souviens d'avoir ouï dire à Greenwich par Halley, votre vieux Eudoxe, qui trouve que tant la direction de l'aimant que l'émission de la vapeur qui forme les aurores boréales, ont des relations avec les pôles de son petit noyau terrestre.

J'ajouterois qu'un jour de calme M. King fit, avec beaucoup de dextérité, la

dissection de l'œil d'un mouton. Mais notre Martiald nous apprêta ensuite ce mouton avec une habileté qui ne cédoit en rien à l'adresse du démonstrateur. Ce dernier nous fit observer que la Choroïde étoit verte, & nous assura que tous les animaux pâturans ont cette tunique de la même couleur. La nature leur auroit-elle donné une tunique qui ne fût propre qu'à réfléchir les rayons verts, afin que l'herbe fit sur leurs yeux une impression plus forte, & qu'il y eût une espèce d'attraction entr'eux & ce qui les nourrit, & les fait croître? Ou bien, l'exercice continuel que fait cette tunique à réfléchir les rayons verts ne l'auroit-il pas rendue incapable d'en réfléchir d'autres? Nous savons quelle force a l'habitude & sur nos organes, & sur tout le physique. Démosthène, qui est votre modèle, ne pouvoit pas prononcer la lettre P; à force d'exercice il en vint à bout. Il est probable que qui se mettroit à ne répéter qu'un seul mot, seroit hors d'état, à la longue, d'articuler les autres.

Croyez-vous que j'oubliaffe une observation assez singulière sur l'Optique, qui

fait voir que souvent les erreurs de nos sens dictent les jugemens de notre esprit. Vous n'ignorez pas, Mylord, que de deux objets éloignés le plus éclairé paroît le plus proche. Deux bâtimens voguoient l'un contre l'autre, mais de côté, & à une grande distance de nous. L'un d'eux étoit éclairé du soleil, & paroissoit beaucoup plus près que l'autre. Dès qu'ils furent sur la même ligne avec mon œil, celui qui recevoit les rayons du soleil, fut couvert par l'autre, & disparut à ma vue : ainsi celui que d'après les règles j'avois jugé le moins éloigné, l'étoit réellement au moins d'une demi-lieue de plus que l'autre.

Mais laissons là les aventures, aussi bien que les phénomènes que la mer présente, & dont vous êtes moins curieux que de ce qui concerne ce pays-ci. Je souhaiterois trouver dans Virgile quelque beau passage, propre à vous donner l'idée de la belle situation d'Helsingor, comme ce poëte m'en a fourni pour la description des tempêtes que nous avons essuyées. La mer sépare ici le Dannemarck & la Suède; elle n'a que deux milles de largeur, à peu près

comme la Tamise à Gravesende. Au lieu que les autres détroits ont des courans, celui-ci est fort tranquille ; à moins qu'il ne soit agité par les vents du Nord ou du Sud, qui le prennent dans toute sa longueur. Quand cela arrive, il se forme un courant très-rapide, & qui se porte vers un côté, ou vers l'autre, selon la direction du vent.

Les côtes de la Suède sont tristes & sauvages ; celles du Dannemarc c'est-à-dire du Zeeland, sont au contraire riantes & bien cultivées. Si elles avoient eu autrefois les mêmes avantages, les Teutons ne les auroient pas abandonnés pour chercher de nouveaux établissemens, & donner de l'occupation à nos Marius. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à peine cèdent-elles aujourd'hui aux campagnes d'Angleterre. Ce ne sont qu'agréables bosquets, collines d'une pente douce & insensible, prairies qui s'étendent jusqu'à la mer, un vert d'émeraude qui offre à la vue le spectacle le plus gracieux. Le magnifique château de Cronembourg, couvert de cuivre, s'élève pittoresquement sur le rivage ; & sa citadelle, qui domine impérieusement sur le Sund, semble

ble regarder en pitié la pauvre ville d'Helsemberg, qui située sur le bord opposé rend tristement le salut aux vaisseaux qui, à leur entrée dans le détroit, donnent cette marque d'honneur & de déférence à la Dardanelle Danoise. La seule chose dont cette petite & malheureuse ville puisse se vanter, c'est d'avoir vu, sous Charles XII, un tas de payfans Suédois commandés par Steinbock défaire les troupes de Dannemarck les mieux aguerries.

Il y a ici environ une centaine de bâtimens à l'ancre avec nous; les uns s'en vont, les autres viennent, & à tout moment il en arrive de nouveaux. Le Dannemarck entretient toujours dans cette rade une frégate de garde, & destinée à percevoir le péage, qui monte à environ trente-mille livres Sterling par an. Je lisois dernièrement dans la relation de Dannemarck que nous a donnée Mylord Molesworth, que les villes Anséatiques de la mer Baltique étoient autrefois convenues de payer aux Danois une certaine somme, à condition qu'ils entretiendroient quelques fanaux sur ce passage; à peu près comme

vos bâtimens qui transportent le charbon, payent une espèce de contribution, si on veut l'appeller ainsi, à celui qui s'est chargé d'entretenir le Phare flottant de Nord-Buoy, & cet autre qu'on voit appuyé sur une ancre au banc de Dowzing, vis-à-vis la côte de Norfolk. Dans la suite, la puissance des villes Anséatiques venant à décroître, & celle du Dannemarck à augmenter, ce qui dans son principe n'étoit qu'une simple convention, est devenu un droit. Combien de pareilles métamorphoses ne trouvons nous pas dans les histoires, qui au fond, Mylord, ne sont que les annales de la fraude & de la violence? Ce qu'il y a de réel, c'est que le roi de Dannemarck, maître du passage du Sund, est à l'égard de la mer Baltique, ce que le roi de Sardaigne, maître des Alpes, est par rapport à l'Italie. Au reste, le droit qu'on exige de chaque bâtiment à raison de sa charge, est assez léger. Ce n'est que la quantité des vaisseaux qui passent le Sund, qui en rend le produit si considérable: on fait compte qu'une année portant l'autre, leur nombre va à plus de deux-mille; six-cens Sué-

dois, qui par le dernier traité avec le Danemarck se sont obligés à payer ce droit, qu'ils ne payoient pas autrefois; mille Hollandois, qui du fond de leurs marais vont dans le Nord chercher des planches, du fer, de la poix, du chanvre, du blé, & en général presque tout ce qui sert aux nécessités de la vie; trois à quatre-cens Anglois; trois ou quatre François tout au plus. Il en vient peu de Lubeck, qui a bien perdu de son ancien éclat: Danzig, qui se soutient encore, y en envoie quelques-uns. Ajoutez y deux ou trois Russes, qui, comme les Américains, mettoient, il n'y a pas long-temps, la navigation au nombre des arts qui n'étoient pas de leur hémisphère.

Ce matin précisément il en est arrivé un de cette nation, qui a donné fond assez près de nous. Il est construit à la Hollandoise, & a beaucoup de rondeur dans son fort. Le patron & l'équipage sont Russes; au moins c'est ce que nous en a dit le capitaine de la frégate Danoise, homme très poli, & fort instruit de ce qui concerne les affaires du Septentrion. Je ne saurois, Mylord, vous exprimer le plaisir que me cause

la vue de ces objets, qui sont si nouveaux pour moi ; ils me feroient presque croire que je suis transporté dans un autre univers. Les provisions que nous avons faites ici, & les agrémens que nous avons trouvés dans la maison du Consul d'Angleterre, nous ont remis de nos fatigues passées ; en un mot,

Excepto quod non simul effes, cætera lætus.

Mais on appareille, on va lever l'ancre, à peine ai-je le temps de cacheter ma lettre, & de l'envoyer au Consul, qui vous la fera parvenir sûrement à Saint-James. Adieu, Mylord ; n'oubliez pas un homme qui faisant voile au Nord-Est, jette de temps en temps les yeux sur la bouffole, & les fixe au Rumb qui dans peu de temps le ramenera près de vous.





A U M Ê M E.

de Rével,

ce 17 Juin 1739.

Je vous ai déjà marqué que nous fîmes voile de Helsingor le 10, & ce fut en compagnie de quarante ou cinquante bâtimens, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Nous vîmes à l'Est l'île de Huen ou d'Uranisbourg, que Ticho-Brahé choisit pour sa demeure. Vous savez, Mylord, qu'au siècle passé Picard y fit un pèlerinage. Vous n'ignorez pas non plus qu'il n'y a dans cette île céleste que deux méchantes chaumières à demi ruinées, & qu'il ne reste presqu'aucun vestige de ce fameux observatoire où Ticho fit ces observations qui bien qu'antérieures au télescope, font encore époque dans l'Astronomie. La situation de cette île, précisément à l'entrée du Sund, qu'elle commande, la rend d'une extrême importance, & il me semble qu'un fort flanqué d'artillerie lui conviendrait

mieux qu'un observatoire, & des astrolabes. Ce qui est d'autant plus vrai que quoiqu'elle s'élève hardiment au-dessus de l'eau qui l'environne, son horizon n'est pourtant ni aussi libre ni aussi étendu qu'un astronome le pourroit souhaiter, & qu'on le devroit attendre d'une île.

Sur les deux heures, nous passâmes assez près de Copenhague, & les matelots nous firent observer que l'eau y est plus transparente qu'ailleurs. Nous comptâmes dans le port environ trente vaisseaux de guerre, qui me parurent les plus beaux bâtimens que je pusse appercevoir. Au milieu de la ville s'élève le palais du Roi. Il n'y a pas long-temps qu'on a commencé à le bâtir, & on assure que quand il sera achevé, ce sera un logement digne d'un souverain. Nous côtoyâmes aussi un peu la petite île d'Amak, qui est le potager de Copenhague, qu'elle fournit tous les matins d'herbes & de légumes. Elle est en partie habitée par des Hollandois. On raconte à ce sujet que Chrifstienne II ayant épousé Isabelle, sœur de Charles-Quint, pria l'Archiduchesse Marguerite, tante de cette

princesse, de lui envoyer des Flamands habiles dans le jardinage, pour que la table de la Reine fût mieux servie. L'Archiduchesse lui envoya quelques familles Hollandoises, qui, s'étant établies dans cette île, y ont laissé des descendans, comme ont fait à Versailles celles des gondoliers que Louis XIV fit venir de Venise.

Nous rangeames doucement la terre pour éviter un banc de sable appelé le *Draker*, & de l'île d'Amak nous vinmes passer à la vue de Humblebeck, petit endroit à sept milles de Copenhague. Ce fut là que débarqua Charles XII, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il assiégea par terre, & bloqua par mer cette capitale du Danemarck. Notre vaisseau venoit de traverser le lieu même où Charles XI, à la tête de son armée, avoit passé la mer à pied sec, & donné l'exemple à jamais mémorable d'un roi qui confia à une croute de glace, & sa personne, & les principales forces de son royaume. Tournant ensuite à l'Est, nous mimes au large pour nous éloigner du Cap Falsterbo dans la Scanie; c'est un des plus dangereux passages de la mer

Baltique. Nous avons presque toujours la sonde à la main, dans ces mêmes mers où l'avoit jetée tant de fois le Czar Pierre, lorsqu'en 1716 les Danois, les Hollandois, & les Anglois lui déférèrent le commandement de leurs flottes combinées avec la sienne. Il est vrai que tout le fruit de cette expédition aboutit à reconnoître le fond de ces parages.

Ainsi depuis que nous eumes doublé la pointe de Jutland jusqu'au Cap Falsterbo, nous fimes route entre deux nations qui pour avoir été autrefois réunies sous un même souverain, n'en sont que plus divisées par l'animosité qui règne entr'elles. La terre est le théâtre de la gloire de l'une, & l'autre se distingue sur mer. Il semble effectivement que les Suédois, nés au milieu des montagnes, dans un pays dur, stérile, & rempli de mines, doivent être plus propres aux exercices de la guerre. Les Danois au contraire, qui habitent des îles, & en possèdent un grand nombre, & maîtres de la Norvège, qui dans presque toute son étendue est bordée par l'Océan, paroissent plutôt nés pour la marine. Outre

quatre-mille matelots que le roi de Danemarck entretient à Copenhague, & dont il peut disposer sur l'heure, la Norvège seule peut lui en fournir seize-mille des meilleurs qu'il y ait au monde. Au reste, Mylord, vous êtes sans doute informé combien depuis quelques années les Suédois s'adonnent à la navigation, aux manufactures, & au commerce. Les pays libres, comme l'est aujourd'hui la Suède, sont le véritable séjour de ces arts. Nous avons à notre départ laissé votre Parlement assez inquiet au sujet du règlement qu'on vient de publier à Stockholm, pour défendre absolument l'introduction du produit des manufactures étrangères. De manière que si l'Angleterre continue de tirer le fer des Suédois, elle fera avec eux un commerce passif de trois-cent-mille livres Sterling; au lieu que vous savez qu'il n'alloit qu'à la moitié. Et ils font actuellement tout ce qu'ils peuvent pour le faire passer à l'étranger, non plus brut & en barre, mais poli & travaillé. Le Consul d'Angleterre à Helsingor nous disoit qu'on a peine à concevoir la quantité de vaisseaux que

les Suédois emploient aujourd'hui à la navigation, tandis que du temps du Despotisme il étoit très-rare d'en voir. On en peut juger par les six-cens que je vous ai dit qui passoient tous les ans le détroit du Sund. Il ne faut pas comprendre dans ce nombre ceux qui ne servent qu'au commerce de la mer Baltique, non plus que ceux de Gothembourg, port situé au-delà du Sund. Un des plus sages réglemens qu'ayent fait les Suédois, est celui qui permet aux officiers de la marine du Roi de monter, en temps de paix, un vaisseau marchand, pour ne pas perdre l'exercice de la navigation. Ce réglemant est assez conforme à un autre très-ancien, qui oblige les soldats enrôlés de s'occuper, pendant la paix, à la culture des terres. Chaque province a ses régimens particuliers, & composés de naturels du pays. L'État donne aux officiers une maison, & une certaine étendue de terre. Ils y demeurent, & y vivent au milieu de leurs soldats, comme un Abbé au milieu de ses moines. Ils les assemblent en certains temps, leur font faire l'exercice, & les passent en re-

vue. Le Comte de Montécuculi, qui durant la guerre de trente ans avoit long-temps été prisonnier en Suède, fut si charmé de cet ordre qu'à son retour il tenta de l'introduire dans les états de la maison d'Autriche. Mais d'un discours passant à l'autre, je me suis furieusement écarté de ma route. Voyons si j'y pourrai rentrer, & reprendre le fil de ma narration.

Après avoir passé Falsterbo, nous côtoyames, le 11, l'île de Bornholm, le 12 celle de Gothland, le 13 nous découvrimmes la petite île du Fare: le 14 nous eumes un calme de quelques heures, après quoi il s'éleva un petit vent accompagné d'un brouillard fort épais. La crainte de donner contre l'île de Dagho, située à l'entrée du Golfe de Finlande, & dont nous n'étions pas loin, nous obligea de carguer la voile. Nous avancions lentement, & toujours la sonde à la main. Tout d'un coup nous appercevant que la profondeur commençoit à diminuer, nous revirames & mimes au large. Sur le soir, le vent redoubla sans dissiper le brouillard, qui, dans ces mers étroites, est bien plus dan-

gereux que ne le seroit un orage sur la haute mer. Pour moi, j'adressois au vent ces mots d'Ajax à Jupiter :

*Dissipe ce brouillard qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.*

Mais je les disois assez bas. Les matelots n'aiment pas qu'on parle ou du vent ou de la route qu'on doit faire : ils ont la dessus des idées superstitieuses, & tirent des présages de tout. C'est encore un point en quoi ils ressemblent aux joueurs ; pour avoir à qui s'en prendre, ils voudroient, les uns & les autres, attacher à des règles ce qui ne dépend que du pur hazard. Enfin le brouillard tomba, & à minuit nous entrames dans le Golfe. Quoique le ciel ne fût pas serein, il faisoit assez clair pour que je pusse lire à mon aise. Vers le solstice d'été, on a dans ces climats à minuit le même degré de clarté que dans la même saison nous avons en Italie un quart d'heure après le coucher du soleil. Et si l'on ne peut pas dire ici, comme disent ceux qui dans la mer glaciale vont à la pêche de la baleine, à minuit beau soleil ;

au moins peut-on dire, à minuit beau clair. Sans ces clartés nocturnes, il ne seroit pas possible de naviguer dans ces mers peu larges, & d'ailleurs semées d'îles, de bancs de sable & d'écueils. Quelle différence entre les vastes & immenses plaines de votre Océan, & l'espace resserré qu'occupe la mer Baltique! chaque jour'on voit une terre nouvelle. Le plaisir que cette vue donne par un beau temps, ne dédommage pas des allarmes qu'elle cause lorsqu'il est mauvais. Aussi depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril, est-il bien peu de bâtimens qui osent s'exposer à ce vóyage.

Le 15, nous nous trouvames à la hauteur de Rével. Désirant d'arriver au plutôt en Russie, nous ne pensions pas plus à relâcher dans la capitale de l'Estonie que nous n'avions songé à nous arrêter à Copenhague, quoique cette dernière ville dût bien autrement exciter notre curiosité. Mais un vent frais de Sud-Ouest qui enflait nos voiles à souhait, vint tout d'un coup à tomber. „La mer. & la vie humaine se ressemblent, dit un de nos poë-

„tes, rien de stable ni d'assuré. L'espérance trompe, le plaisir s'envole & les beaux jours ne durent guères." Ainsi à ce favorable Sud-Ouest succéda un furieux Nord-Est, dont la violence nous jetoit directement sur la côte: & quelle côte? Dieu en délivre tout fidelle navigateur. Heureusement nous avions encore Rével devant nous, & nous y arrivames; mais ce ne fut pas sans craindre de donner contre les écueils dont est bordée l'île d'Ulffoon, qui est à l'entrée du port. Le brouillard nous empêchoit de les distinguer, & ce ne fut qu'en les rasant que nous nous en aperçumes.

Objectæ salsa spumant aspergine cautes.

Enfin hier au soir, sur les sept heures, nous donnames fond à un mille de la ville. Nous souffrimes beaucoup toute la nuit. Cette plage est exposée à tous les vents, & surtout à ce maudit Nord-Ouest. Cependant, comme j'étois dans le port, je me moquois de lui, en lui criant avec cet ancien Paladin, *souffle vent, si tu sais souffler.*

La manière dont nous fumes à terre, est tout-à-fait singulière. Vous savez qu'en temps de mer surtout, l'esquif se tient dans le bâtiment, & qu'on le place sur le tillac. Il y étoit justement alors. Nous y entrames Mylord & moi, car nul autre n'eut envie de nous suivre. Nos gens se mirent à leur poste; le Timonier, destiné à hisser la voile toute préparée, au pied du mât de l'esquif; quelques matelots vers la proue, avec des gaffes ou crocs de fer à deux branches. La chose devoit s'exécuter dans la dernière exactitude, & selon les signaux. Voici comment cela se fit. On avoit attaché à la poupe & à la proue de l'esquif le bout de deux cordes de retenue, l'une de huit à neuf brasses, & l'autre beaucoup plus longue, on les arrêta bien ensemble. La plus longue étoit passée au palan qui tient à l'extrémité de la vergue tirée un peu en dedans, son extrémité répondoit au tillac. Au premier coup de sifflet, les matelots, qui tenoient le bout de la corde, hissent. Nous voila en l'air, l'esquif & nous. La vergue avance en dehors, & nous tient suspendus au dessus de

l'eau. On attend que la vague qui battoit continuellement le vaisseau, s'y brise, & s'aplanisse un peu. Autre coup de sifflet. On laisse filer la corde. L'esquif & nous sommes en mer. Nos matelots appuyent la gaffe contre le corps du bâtiment, & mettent le cap de l'esquif sur terre. On hisse la voile. Le timonier, avec une adresse infinie, conduit l'esquif assailli par des vagues trois fois plus grosses que lui. Nous les fendons, & en un clin d'œil nous sommes à terre.

Tout cela s'exécuta avec tant de rapidité qu'à peine appercumes-nous un très-beau mole qui forme le port de Rével. Il est garni d'une nombreuse artillerie, avec deux autres batteries à fleur d'eau, qui en défendent l'entrée. Le reste des fortifications n'a rien de fort considérable. Ce qu'il y a de mieux, est du côté de la terre; mais elles n'approchent pas de celles de Riga, capitale de la Livonie, & de ce côté la place frontière de l'Empire. Cependant on s'occupe actuellement à les réparer, & l'on attend, de jour en jour, un renfort de bons travailleurs, qui doit être composé de

de six cens esclaves Turcs, & d'autant de malfaïcteurs Chrétiens qui viennent de Russie. Car il est bon que vous sachiez qu'au lieu d'envoyer un criminel au gibet, on le condamne pour sa vie aux travaux publics, ainsi qu'on faisoit autrefois en Egypte; & ce qu'on regarderoit en Angleterre comme une peine horrible, ne suffit pas dans ces contrées pour retenir dans le devoir un peuple barbare qui ne connoît pas même le nom de la Liberté, de cette divinité bienfaisante qui rend agréables & rians les déserts & les rochers qu'elle daigne habiter, comme l'a si bien dit votre poëte devenu ministre d'état.

La garnison de cette place consiste en trois Régimens. Les soldats ne sont pas d'une taille fort avantageuse, mais d'ailleurs bien pris, quarrés, robustes, & très-bien disciplinés. On nous dit qu'il y avoit parmi eux un assez grand nombre de Tartares faits prisonniers en Crimée. Vous pouvez bien, Mylord, vous imaginer l'avidité avec laquelle je regardois ces soldats, qui ont fourni à l'histoire de nos jours une matière si abondante. Un certain Cleis,

négociant Anglois, établi dans cette ville, & qui nous sert d'antiquaire, (de *Cicerone*), voyant que de temps en temps je m'arrêtois pour considérer ces soldats, me dit à peu près ce que Virgile dit au Dante: ne faites pas tant d'attention à ces gens-là, contentez-vous de jeter un coup d'œil sur eux: & suivez votre chemin: à Pétersbourg vous verrez bien autre chose.

Quoiqu'on ne construise point ici de vaisseaux, & qu'on ne fasse que les réparer, & leur donner le radoub, nous eumes un vrai plaisir de voir l'Arsenal de Marine. Celui qui en a la direction est un Anglois nommé Oliver, qui passe pour bien entendre la construction. Il nous a donné bien des lumières pour le voyage qui nous reste à faire; nous en avons un besoin extrême; car de tout notre équipage il n'y a que notre Palinure qui ait navigué sur la mer Baltique, & le grand usage de l'eau de vie, joint à un âge avancé, lui a fait presque perdre la mémoire. D'ailleurs nous avons trouvé que les cartes marines manquoient d'exactitude. Nous reçumes aussi quelques instructions du capitaine d'une frégate qui

est toujours de garde à Rével. C'est le premier vaisseau de guerre Russe que j'aye vu de ma vie: il peut aller de pair avec les vaisseaux Anglois. L'uniforme, qu'ici, comme en Dannemarck, les matelots portent aussi bien que les soldats, fait un très-bel effet.

Malgré les vaisseaux de guerre, l'arsenal, la garnison, les fortifications, l'artillerie, le peuple bénit le gouvernement, & c'est peut-être le seul peuple de l'univers qui le fasse. Mais dans le fond il a raison. Tous les privilèges dont il jouissoit, lorsque les Russes conquièrent cette province sur Charles XII, lui furent alors confirmés, & jusqu'à présent on n'y a donné aucune atteinte. De sorte que si les écrivains de Livonie qui dirent autrefois tant de mal des Russes, reparoissoient de nos jours, ils seroient obligés de chanter la palinodie. On peut dire que le peuple n'est ici chargé d'aucune imposition. Le principal revenu de l'Empire y vient du produit de certaines terres qu'on appelle de la Couronne, & qui autrefois appartenotent à la Suède. Rével se gouverne selon ses

propres lois; & comme cette ville étoit, au temps passé, au nombre des Anféatiques, ces lois font les mêmes que celles de Lubeck. Elle tient encore à sa solde une compagnie de soldats, dont elle a la disposition, & qui conjointement avec les Russes font la patrouille de nuit. A peine y fait-on que l'Empire est en guerre avec le Turc; on n'entre pour rien dans les frais qu'elle entraîne, & l'on garde un profond silence sur ce qui concerne les affaires d'état. On auroit grand tort de chercher dans les caffés de Rével ces gazettes & ces feuilles politiques qui inondent les caffés de Londres. S'il transpire ici quelque nouvelle des armées, ce sont les négocians qui la reçoivent par la voie de Hambourg. Au reste, Mylord, quand je vous parle du bonheur de ce peuple, il ne faut pas y comprendre ceux qui cultivent la terre: Virgile a autrefois chanté leur heureux sort; mais cette partie la plus nombreuse de l'espèce humaine est ici dans le dernier avilissement. Ainsi qu'en Pologne & en Russie, elle gémit dans l'esclavage: le maître en dispose aussi absolument que de ses be-

stiaux. On ne dit pas, un tel a tant de milliers de livres de rente, mais, il a tant de milliers de paysans. On fait compte que chaque année ils rendent au propriétaire du fonds un rouble par tête. Et dans le vrai, à les voir on seroit tenté de croire qu'ils ne sont pas faits pour la félicité. Rien de plus affreux : *dura illuvies, immissaque barba*. Les femmes mêmes, dès qu'elles ont perdu la fleur de la première jeunesse, ne conservent plus rien de la délicatesse de leur sexe, & par la grossièreté de leurs traits, aussi bien que par leurs habillemens, elles ne diffèrent plus de leurs époux.

La ville ne répond pas mal aux qualités du pays, & au caractère des habitans. Les maisons sont faites comme de vrais greniers, & cela peut-être parce que le blé y est le principal objet du commerce. Il y en a toujours en grande abondance, & de parfaite qualité. Les Suédois, les Danois, & les Hollandois viennent le charger; ces derniers, entr'autres marchandises, apportent en échange une grande quantité de sel qu'ils ont été chercher jusques dans la Méditerranée. Il s'en fait une consom-

mation prodigieuse en Russie, où l'aliment ordinaire du bas peuple & du soldat est du pain & du sel. On ne se figureroit pas d'abord que des pays maritimes fussent obligés de tirer cette denrée de l'étranger. Mais il faut observer que la salure de la mer est proportionnelle à la chaleur du climat; ainsi les eaux de la Baltique, relativement à celles de nos mers, pourroient être regardées comme douces. Les parties méridionales de la Russie, depuis la mer Caspienne jusqu'à Moscow, & encore plus en deça, se servent du sel qui leur vient d'Astracan. Mais les parties septentrionales le tirent des pays chauds, d'où l'étranger le leur porte; & les fournit aussi de tabac, production Américaine qui, superflue en elle même, ne laisse pas de faire une portion très-considérable du revenu des états d'Europe. Outre le grain, les étrangers prennent en échange du chanvre, du lin, & du bois de construction.

Le plus grand commerce de ces pays se fait à Riga, où dans de certaines années on compte plus de deux-cens vaisseaux Hollandois. La Suède y en envoie aussi un

grand nombre. La Livonie & l'Estonie étoient, & sont encore pour les Suédois, ce que la Sicile & l'Égypte furent autrefois pour les Romains. Sans le secours de ces provinces, ce royaume auroit peine à subsister. Aussi par le traité d'Aland fut-il stipulé que la Russie permettroit aux Suédois d'en exporter tous les ans tant de milliers de muids de blé, sans payer aucun droit.

Je n'ai pas été peu surpris de voir au milieu des greniers de Rével, un arc de triomphe en bois, élevé à l'honneur de cette Catherine qui sauvant à Pruth & le Czar & l'Empire, se rendit digne de succéder à Pierre le Grand. Le dessein de cet arc, & le goût dans lequel sont composées les inscriptions que j'y lus, me rappellèrent, dans ces contrées situées au fond du Nord, le souvenir des pays méridionaux de l'Europe.

Mon étonnement n'a pas été moindre, lorsqu'on m'a présenté d'une espèce de thé d'une odeur admirable (*of delicious flavour*), & dont les fleurs étoient encore sur la tige. Il étoit très naturel de penser que ce n'étoit pas la production d'un pays à peine débarrassé des neiges, & où à mi-Juin

les arbres commençoient à peine à être en sève. Aussi ce thé vient-il à Pétersbourg par terre, avec les caravanes de la Chine ; & l'on prétend que c'est cela même qui lui conserve sa fraîcheur. Comme cette plante est extrêmement délicate, elle s'altère par l'odeur de la sentine, ainsi que le tabac d'Espagne contracte les mauvaises odeurs des corps voisins. Je vous en envoie une montre, Mylord, qu'un amateur, comme vous, je dirois presque un professeur dans la science du thé, recevra sans doute avec plaisir. Je vais rentrer dans l'esquif, & regagner notre bord. La mer est plus calme, & nous pouvons continuer notre route.



A U M Ê M E.

de Cronstat,

ce 21 Juin 1739.

Enfin, après environ un mois entier de navigation, nous voici arrivés à cette terre qui faisoit l'objet de nos désirs. Pour

vous achever le journal de notre voyage, car je ne saurois nier qu'insensiblement, & presque sans m'en appercevoir, je viens d'en faire un, je vous dirai, Mylord, que le 17, à onze heures du matin, nous levâmes l'ancre du Port de Rével, & *velorum pandimus alas.*

Provehimur portu vicina Ceraunia juxta.

A la faveur d'un petit vent de Sud-Quest nous passâmes heureusement, mais non sans péril, & *leti discrimine parvo*, à travers la pierre de Rével, l'œil du Diable, & les épouvantables écueils dont cette côte est semée. Les instructions d'Oliver nous tenoient lieu de pilote:

Hos Helenus scopulos, hæc saxa horrenda canebat.

Nous avions aussi le secours de certaines banderoles jaunes, rouges, & d'autres couleurs, qui flottant au gré des vents, indiquent les endroits dangereux à ceux qui naviguent dans ces mers, où elles font le même effet que les tonneaux flottans qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre & de Hol-

lande. Elles sont clouées à des croix de bois qu'on a placées sur les écueils mêmes. Deux galiottes Moscovites battent continuellement ces parages pour voir si les banderoles sont où elles doivent être, & s'occupent aussi à prendre connoissance de ces fonds, & à découvrir les écueils; car presque tous les ans on en trouve de nouveaux. En 1715, on en reconnut un au milieu du Golfe par un accident bien fâcheux: ce fut le naufrage d'un vaisseau de guerre Hollandois qui par un vent frais, & en temps calme, faisoit voile avec le reste de l'escadre. L'équipage y périt à la réserve de cinq hommes qui heureusement se trouvèrent dans l'esquif. Cet écueil est à cinq ou six pieds sous eau, & si tranchant que prenant le corps du vaisseau de la poupe à la proue, il fendit la quille, & la coupa aussi net que s'il eût été affilé comme un rasoir.

Ces sortes d'événemens ne doivent pas surprendre; c'est même un bonheur qu'ils ne soient pas plus fréquens. Avant la fondation de Pétersbourg, on ne connoissoit guère dans ces mers que la route de Rével

ou de Narva; & comme tout le commerce de la Russie n'étoit pas encore transporté d'Archangel à Pétersbourg, qui est au fond du Golfe, on n'étoit pas intéressé à connoître ce golfe. Ainsi quelques instructions qu'on ait prises, on ne sauroit avancer que la sonde à la main. La carte Hollandoise de la mer Baltique par Abraham Maas, est la meilleure de toutes; nous avons même vérifié qu'elle est supérieure à la carte faite par ordre de votre Amiral Norris; cependant dès qu'on entre dans le Golfe, on s'apperçoit qu'elle est bien fautive. Et vous savez Mylord, que sur mer, ainsi que dans la médecine, & à la guerre, les fautes les plus légères ont souvent des suites fatales.

Le 18 matin, nous passâmes à la hauteur de l'île de Hoghland, & à midi nous découvrîmes Seeskar, qui n'est qu'à dix lieues de Cronslot. Cette vue ranima notre courage, & nous fit concevoir les plus belles espérances, *si qua fides pelago*. Cependant nous avions à craindre encore un coutant qui se porte avec beaucoup de rapidité de Cronslot à Hoghland, & qui jette sur la côte de Finlande, plus dangereu-

se encore que celles d'Estonie & d'Ingrie. Ce qui la rend telle, c'est une multiplicité d'écueils dont elle est bordée, & qui semblent être là pour sa défense, à peu près comme les ouvrages extérieurs le sont pour celle du corps d'une place. Ne trouvez-vous pas, Mylord, que notre navigation figureroit assez bien dans l'Odyssée ou dans l'Énéide? Je n'en parlerai pourtant pas d'avantage. Mais par le prix des assurances, qu'on peut regarder comme le thermomètre du Commerce, on voit bien clairement qu'il y a peu de mers où il y ait autant de périls à essuyer que dans la mer Baltique.

Si vous, Mylord, ou quelqu'un de vos amis, étoit curieux de savoir la route de ce redoutable Golfe, la voici. *From Dagoport to Kogskar 25 leagues East by South. From Kogskar to Hoghland 18 leagues East by North. From Hoghland to Seeskar 20 leagues East. From Seeskar to Cronslot 10 leagues East by South. Compass West 9 degrees thereabouts.*

Mais je crois que vous aurez plus de plaisir d'apprendre que le 18 au soir, nous

mouillames à environ une portée de canon de Cronslot. Ce fut un pilote Russe qui nous y conduisit par un canal fort tortueux. Il nous avoit été envoyé par le vaisseau de guerre garde-côte qui est toujours à l'ancre à quatre milles du port. Cronslot est un château qui défend l'entrée du port de l'île de Cronstat, située à l'embouchure de la Néva, rivière qui sort du lac de Ladoga, & après avoir baigné Pétersbourg vient se jeter dans le Golfe. Comme cette mer étroite, & peu profonde ne ralentit pas l'impétuosité du cours de la Néva, c'est de là que vient le courant qui, comme je vous l'ai déjà dit, se porte de Cronslot à Hoghland, & pousse les vaisseaux sur la côte de Finlande. Le Czar, déterminé à fonder Pétersbourg, connut l'importance de Cronstat, qui en est le rempart ou l'avant-mur, & le fortifia de manière qu'il est peu de places qu'on puisse lui comparer. Figurez-vous, Mylord, que pour entrer dans le port il faut passer entre le fort de Cronslot, qui a quatre bons bastions, & une batterie, à laquelle on a donné le nom de S. Pierre; de

forte que qui se présenteroit comme ennemi, auroit à effuyer le feu le plus terrible; puisque la seule batterie de S. Pierre est garnie de plus de cent pièces de canon. D'ailleurs, il est bien difficile d'approcher du port. Pour remonter le canal qui y conduit, il faut un vent déterminé & précis; & comme le passage est étroit & semé d'écueils, si on avoit une fois ôté les amarques qui les indiquent, le pilote le plus expérimenté auroit toutes les peines du monde à y aborder. C'est pourtant par là qu'on seroit obligé de passer: *aut facilia aut difficilia, per hæc eundum*; il n'y a point d'autre route. Hors du canal, la côte d'Ingrie n'a que cinq pieds d'eau, & celle de Finlande n'a pas assez de fond pour porter les vaisseaux de guerre.

Presque tous les canons destinés à la défense de Cronstat sont de fer, mais si beaux, & si bien brunis qu'on les croiroit d'acier. Les fortifications sont encore de bois; mais on doit les faire de pierre, comme l'est déjà une partie du mole qu'on a commencé. On travaille actuellement à achever un canal de plus d'un mille & de-

mi de longueur; ouvrage magnifique, & vraiment digne des Romains. Les bords sont revêtus d'une pierre qu'on tire des environs de Narva. Il est assez large pour que deux vaisseaux du premier rang puissent commodément y passer de front, & sa profondeur est à proportion. Au bout du canal il y aura des chantiers pour mettre à sec les vaisseaux de guerre. C'est le Czar qui forma autrefois ce projet, dans deux vues différentes, l'une de mieux conserver les bâtimens, qui pourriroient bientôt dans l'eau douce de la Néva, & l'autre de les garantir, en les retirant ainsi à terre, du bombardement de la part de l'ennemi.

Vous n'ignorez pas, Mylord, que la Marine étoit l'objet principal de Pierre. Il disoit assez souvent que la condition d'un Amiral d'Angleterre est au dessus de celle d'un Czar. Outre les avantages infinis que produit la navigation, ce prince méditerranée croyoit peut-être en cela, plus qu'en toute autre chose, faire briller son génie créateur. Tout le long du jour, nous parlons marine avec le vieux amiral Gordon. Ce vénérable Ecoffois, qui nous a

logés chez lui, est le plus aimable des hommes, & le plus poli pour un homme de mer, il est ce que vous appelez *a very sensible Man*. C'est lui qui dernièrement commandoit à Dantzic la flotte Russe. C'est aussi la marine qui fait le sujet de nos conversations chez le contr'Amiral Obrien, qui du service d'Angleterre a passé à celui de Russie. Vous voyez donc bien, Mylord, que je suis en état de parler de marine, fût-ce même avec le capitaine votre frère. Je sens pourtant bien que si je me mettois à exalter la marine Russe, vous me feriez une objection à laquelle Gordon lui-même ne sauroit répondre. Une nation qui a peu de vaisseaux marchands, ne peut entretenir beaucoup de vaisseaux de guerre: il lui manque des bras pour manœuvrer. Comment avoir des matelots dans un pays où les bâtimens qui commercent, peuvent, pour ainsi dire, se compter sur les doigts? dans un pays qui n'a que trois paquebots, de cinquante hommes chacun, deux qui vont de Cronstat à Lubeck, & l'autre qui va à Dantzic? Comment dans un besoin mettre un embargo? Un prince qui a des
hom-

hommes, peut bientôt en faire des soldats: le laboureur, le payfan s'accoutume aisément à la marche, au chaud, au froid, à la fatigue, & aux exercices militaires. Il n'en est pas de même des matelots; il faut que dès l'enfance ils soient accoutumés au mal-aise, à l'air de la mer, à un autre élément. C'est ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit que la seule chose qui soit au dessus du pouvoir d'un grand prince, est une bonne marine. Ainsi les Russes, qui ne possèdent pas une grande étendue de pays maritime, qui n'ont, ni ne sauroient avoir l'acte de navigation de Cromwell, devroient se contenter de partager avec les Turcs, leurs voisins, l'empire de la terre, & s'y borner par nécessité, comme les autres s'y sont fixés par choix.

Les Russes font tout ce qu'ils peuvent pour remédier à ces inconvéniens, & pour y parvenir ils vont jusqu'à forcer la nature. Ils envoient, tous les ans, des escadres de sept à huit vaisseaux faire leur campagne sur la mer Baltique. On distribue dans chaque bâtiment un certain nombre de vieux marins, qui travaillent à former la jeunesse

dont est composé le reste de l'équipage. Ces jeunes gens apprennent tantôt une manœuvre, tantôt une autre, & à force d'exercice, ils deviennent, au bout de quelques années, des hommes de mer bons ou mauvais. On avoit réussi à en instruire ainsi dix ou douze mille; mais la plupart ont péri dans la mer d'Asoph, où la guerre présente obligea le gouvernement de les envoyer, pour monter les petites flottes qu'il armoit contre le Turc. Casan auroit pu y suppléer autrefois; & du temps du Czar Pierre il y avoit dans cette ville un arsenal très-considérable, que le ministère présent, qui a d'autres vues, a depuis entièrement négligé. Actuellement il ne se trouve plus à Cronstar que quelques centaines de matelots, & l'ouvrage des Anglois qui sont ici chargés de la marine, a été presque détruit par les Allemands qui sont à la tête des affaires de terre.

Le Czar avoit assigné, pour l'entretien de la Marine, trois-cent-mille livres Sterling, somme immense pour un pays où le gouvernement fait avec deux shellings ce qu'il ne seroit pas possible de faire en

Angleterre avec une guinée, & duquel on peut dire ce qu'Horace disoit autrefois du Roi de Cappadoce. Le Czar vouloit que pour quelque raison que ce pût être, ce fonds ne fût jamais diverti à un autre usage. Mais, Mylord, vous savez comment on exécute les testamens des princes, & l'on assure que même relativement à la présente guerre, on s'est bien écarté de l'intention du testateur.

Au reste, à en juger par les apparences, on se seroit imaginé, en entrant à Cronstat, que la Russie n'étoit occupée que de sa marine, & que son unique vue étoit de suivre les conseils que Thémistocle donnoit aux Athéniens. Le premier objet qui frappa nos yeux, fut un vaisseau de guerre à la mâture duquel on travailloit. Il est d'une grandeur énorme, & c'est peut-être le bâtiment le plus gros qui soit aujourd'hui en mer. On l'a percé pour 114 pièces de canon, qui doivent toutes être de bronze. Le dedans n'est pas moins orné de sculpture que le sont les Yachts du Roi d'Angleterre. Il porte le nom d'*Anne*, qui est celui de l'Impératrice régnante. C'est un Anglois,

nommé Browns, qui en a dirigé la construction ; & le modèle qu'il en a fait, est un vaisseau de soixante pièces de canon, modèle véritablement digne de la grandeur & de la majesté de cet empire. Nous mouillames à côté de l'Anne, & je vous avoue que ce voisinage nous faisoit paroître bien petits. Un tel vaisseau mériteroit d'avoir l'Océan pour théâtre, & non un misérable fossé, comme l'est le Golfe de Finlande. Il est à présumer que dans quelques années il pourrira, aussi bien que les trente ou quarante autres bâtimens qui sont dans le port. Dans ce nombre nous vîmes la *Catherine*, vaisseau favori du Czar, & le *Pierre*, dont ce prince avoit lui-même donné le dessin : c'est bien la poupe la plus belle & la mieux ornée que j'aye vue de ma vie. Il servit d'Amiral à l'expédition de Dantzic. Ces bâtimens à demi délabrés produisent l'effet le plus pittoresque, & Vandenvelde les étudieroit, comme Pannini étudie les ruines d'un temple, ou celles du Colisée. Il y en a peut-être en tout dix-huit, ou vingt, qui sont en état de tenir la mer.

Mais quel usage peut-on faire des gros vaisseaux sur une mer si étroite, & dont le milieu même n'est navigable que le court espace de quelques milles? C'étoit pourtant la passion dominante du Czar. Il vouloit des vaisseaux, il les vouloit fort gros, il vouloit les faire construire, & les avoir sous ses yeux, & précisément dans le lieu qui y étoit le moins propre. Les gens du métier pensent que l'Amirauté & l'Arsenal auroient mieux été à Rével qu'à Pétersbourg & à Cronstat, où ils sont établis. En effet, à Rével l'eau est salée autant que la mer Baltique peut l'être; & les vaisseaux s'y seroient conservés plus longtemps. La glace y dure moins que sur la Néva, & la mer, plutôt libre, leur auroit permis de sortir de meilleure heure, & avec moins de risque. C'est aussi la raison pourquoi les flottes de Suède étoient toujours en mer avant celles de Russie, & pourquoi les Hollandois sont toujours plutôt à la pêche de la baleine que les Russes assiégés de glaçons dans le port d'Archangel, & dans la Mer blanche. Il y a plus, ajoutent les gens éclairés: lorsque les glaces ont enfin

disparu, pour sortir de la rivière, & du canal de Cronstat, & pour mettre en mer, il faut absolument un vent d'Est; & ce sont les vents d'Ouest qui durant tout l'été règnent ordinairement dans ces parages. Enfin, comme c'est à Pétersbourg que l'on construit les vaisseaux, il faut ensuite les faire descendre à Cronstat; & cela ne sauroit s'exécuter sans danger, & sans de très-grands frais. Entre Pétersbourg & Petershoff, maison de plaisance du Czar située sur la Néva, cette rivière a un bas-fond où il n'y a que huit pieds d'eau. Et il seroit inutile d'attendre le secours de la marée, comme l'on fait dans les rivières qui se déchargent dans l'Océan. Il faut de nécessité que les vaisseaux soient transportés à la manière des Hollandois, à force de bras & de machines; ce qui demande beaucoup de travail & de dépense.

Pour obvier à ces inconvéniens du mieux qu'il est possible, on se propose, dès que la Paix sera conclue, de faire un large & profond canal, qui de Pétersbourg viendra à Pétershoff, où l'on conduira ainsi les bâtimens sans avoir recours aux machines. Le Czar

en avoit autrefois formé le projet. Il se feroit fait un plaisir de voir passer à travers les ombrages, & les lieux charmans de ses jardins, les vaisseaux de guerre qu'il avoit fait construire dans sa capitale, près de son palais, & pour ainsi dire, sous ses yeux. Effectivement, il sortoit tous les matins de très-bonne heure, pour visiter les chantiers. Non content de raisonner avec les constructeurs, il s'occupoit, une ou deux heures, à scier & à calfater lui-même. Peut-être que ses vues étoient d'inspirer, par son exemple, du goût pour la marine à ses sujets. Ce fut dans le même esprit qu'il ordonna que les Boyards ne vissent plus à la Cour ni à cheval, ni en carrosse, mais dans un Yacht; qu'il voulut que sans passer sur les ponts, on se servît de bateaux pour traverser les rivières, & que ces bateaux fussent à voiles & non à rame. C'est ainsi que Cyrus, afin d'accoutumer les Perses à aller à cheval, leur avoit presque interdit l'usage des jambes. Mais quelle qu'ait été sa politique, il est incontestable que pouvant tenir sa flotte, & faire ses armemens à Rével, & l'ayant fait à Pétersbourg

& à Cronstat, il est, dans une matière bien plus importante, tombé dans la même faute qu'on impute à Louis XIV. On fait que ce grand Roi choisit pour son superbe palais, & pour ses jardins magnifiques, le sol aride de Versailles par préférence à l'agréable & charmante situation de S. Germain. Et l'on pouvoit avec la même raison dire au Czar que son Arsenal ne seroit *qu'un favori sans mérite.*

Quoi qu'il en soit ces mers sont aussi peu propres aux gros vaisseaux que les bas-fonds pour les baleines. Il ne faudroit que des galères: pour peu qu'il y ait d'eau, elles en ont assez; elles se glissent entre les plus petites îles, elles passent à travers les écueils, elles abordent par-tout. Le Czar s'en apperçut à la fin, ou bien quelqu'un le lui fit sentir. Alors il fit venir de Venise des constructeurs de galères; j'en ai vu, par hazard, un qui avoit survécu à ses camarades, & qui étoit fort avancé en âge. Je vous avoue que ma surprise ne fut pas petite d'entendre, à 60 degrés de Latitude septentrionale, prononcer des mots dont la terminaison étoit en *ao*.

Les galères font ici de différentes grandeurs. Il y en a de petites, qui portent environ 130 hommes; les grandes en portent bien d'avantage. Elles sont toutes armées de deux pièces d'Artillerie sur la proue, du canon de course, & de deux fauconneaux sur les côtés. Le Czar leur avoit d'abord donné à chacune le nom d'un poisson connu en Russie; actuellement elles sont numerottées, comme l'étoient autrefois les Légions. Elles sont au nombre de 130, & il devoit y en avoir bien d'avantage. C'est un plaisir que de voir la facilité avec laquelle on peut, à l'aide de ces galères, transporter une armée de 30000 hommes. L'exercice de la rame est pour le soldat Russe ce que celui de nager étoit pour le soldat Romain. Tout fantassin apprend ici à manier la rame aussi bien que le fusil, de sorte que sans commerce maritime, sans embargo, l'équipage & les rameurs sont toujours prêts. Ils donnent fond toutes les nuits, ils débarquent où on les attend le moins, ils tirent leurs galères à terre, les rangent en forme de cercle, les éperons & l'artillerie tournés

en dehors : c'est un vrai camp retranché. Ils y laissent pour garde cinq ou six bataillons, le reste va courir le pays & le ravager. L'expédition faite, ils se embarquent tranquillement, & vont recommencer la même manœuvre dans un autre canton. On les a quelquefois vus, à travers une langue de terre, transporter leurs galères d'une mer ou d'une rivière dans une autre; méthode connue des anciens, & dont Mahomet II se servit au siège de Constantinople. Les Suédois ne savent que trop combien les galères Russes sont à redouter : ils se souviennent qu'elles ont presque détruit les riches mines de Norkoping, désolé toute la côte de Gothie & de Sudermanie, & sont venues les insulter jusques devant Stockholm. On raconte à ce sujet une aventure assez singulière, & qui dans une histoire Grecque, ou Romaine, pourroit tenir sa place entre les prodiges & les présages qu'on y trouve à tout moment. Il arriva, je ne sais quelle année, que les eaux de la Néva débordèrent extraordinairement, & se répandirent jusques dans un vivier de sterlets, qui n'étoit

pas bien loin de cette rivière. Le sterlet est un poisson d'une chair très-délicate, & d'un goût exquis, qu'on ne trouve que dans les rivières méridionales de la Russie. Échappés de leur prison ils se dispersèrent dans la mer, & l'on en pêcha à Waxholm, & entre les autres îles qui sont près de Stockholm. On ne manqua pas de les prendre pour un avis que le ciel donnoit d'une prochaine invasion des Russes, qui effectivement ne tardèrent pas à vérifier le présage.

Il faut ; Mylord , que je vous dise une particularité qui , quoique très-naturelle , me paroît pourtant un peu extraordinaire. De quel bois croiriez-vous qu'on se serve à Pétersbourg pour la construction des vaisseaux ? d'une espèce de chêne , qui avant d'y arriver , est au moins deux ans en route. Il part en pièces toutes travaillées , & prêtes à mettre en œuvre , de la ville de Casan , d'où il remonte , pendant quelque temps , le Volga , & puis la Tuertza ; ensuite , par le moyen d'un canal , il passe dans la Sna , & dans la Mesta : & étant entré dans le Volcova , il vient tomber dans

un canal qui aboutit au Lac Ladoga, d'où enfin la Néva le transporte à Pétersbourg. J'ai vu à Cronstat, où je suis, un Yacht construit à Casan, & conduit de là jusqu'ici sur les rivières que je viens de vous nommer. Elles entretiennent la communication entre la mer Caspienne & la mer Baltique, & c'est bien autre chose que le fameux canal de Languedoc.

Autrefois on employoit ce bois, dès qu'il étoit arrivé. Aujourd'hui on le laisse quelque temps dans de grands magasins percés à jour, à peu près comme des nues, afin que l'air y puisse pénétrer. Quand il gèle, on les couvre de grosses toiles pour garantir le bois contre le mauvais temps, ainsi que nous faisons en Italie pour conserver nos orangers & nos citronniers.

Mais, Mylord, c'est assez vous parler de vaisseaux & de galères. Si je voulois vous dire combien je vous aime & honore, je n'aurois jamais fait.





A U M Ê M E.

de Pétersbourg,
ce 30 Juin 1739.

Du fond du Septentrion je viens à vous, Mylord, le plus souvent qu'il m'est possible ; & je ne laisserai certainement pas partir ce courier sans vous donner de mes nouvelles : je me flatte que j'aurai bientôt le plaisir de recevoir des vôtres. Mais que vous dirai-je de cette ville, de cette grande fenêtre qu'on vient d'ouvrir dans le Nord, permettez moi cette expression, & par où la Russie découvre l'Europe ? Nous ne sommes arrivés que depuis peu à Pétersbourg, où nous sommes venus sur une barque belle & bien ornée, que nous a donnée M. l'Amiral Gordon, chez qui nous avons resté deux jours à Cronstat. Nous avons été obligés de laisser notre vaisseau dans le port de cette dernière ville : comme il prend onze pieds d'eau, il n'auroit pas pu remonter plus haut que Pétershoff.

Sept mois de l'année, la Néva est navigable; les autres cinq on ne peut y voyager qu'en traîneau. Le Czar en avoit un fait en forme d'esquif, qui, lorsque le vent étoit à l'Est ou à l'Ouest, alloit & venoit à la voile, & portoit ce prince sur la glace de Pétersbourg à Cronstat, où il voyoit sa Marine, & de là le ramenoit à Pétersbourg. Ce traîneau, ou cet esquif, se gouvernoit par une espèce de timon, assez semblable au bâton ferré dont on se sert sur le mont Cénis pour conduire les ramasses. De cette façon ce monarque avoit le plaisir de naviguer même sur un sol ferme. Mais la plus flatteuse satisfaction qu'il ait goûté de sa vie, ce fut en 1714, lorsqu'après avoir battu les Suédois à Gango, il remonta la Néva en triomphe, traînant après lui l'Amiral, & une grande partie de la flotte ennemie, qu'il avoit faits prisonniers. Ce fut alors qu'il vit ses travaux couronnés, & son ouvrage accompli. Une nation qui quelques années auparavant n'avoit pas une chaloupe sur la mer Baltique, s'en vit la souveraine; & Pierre Michaëloff, ci-devant charpentier dans un

chantier d'Amsterdam, mérita, par cette victoire, d'être élevé au grade de Vice-Amiral de Russie: comédie pleine d'instruction, dit un homme d'esprit, & de laquelle tous les rois de la terre auroient dû être spectateurs. C'est par cette voie triomphale, cette voie sacrée de la Néva que nous sommes remontés jusqu'ici. Au reste, elle n'est décorée ni par des arcs de triomphe, ni par des temples. Depuis Cronstat jusqu'à Pétersbourg, elle est bordée d'une forêt qui s'étend le long des deux rivages, & quelle forêt? Ce ne sont ni des chênes touffus, ni des lauriers toujours verts, mais bien la plus vilaine espèce d'arbres qui soit sous le ciel. On voit que ce sont des peupliers, mais qu'ils sont différens de ceux dont l'écorce couvre les sœurs de Phaëton, & qui ombragent les rives du Pô! En vain rappellames-nous toute notre attention, & prêtames-nous les oreilles pour entendre le chant mélodieux des oiseaux dont le Czar voulut autrefois peupler cette affreuse & sauvage forêt, en y en faisant transporter de nombreuses colonies des contrées méridionales de son em-

pire. Ils y périrent tous en peu de temps, & ne songèrent pas même à nicher dans ce triste séjour.

Avia non resonant avibus virgulta canoris.

Après avoir lvoqué quelques heures, sans avoir sous les yeux d'autres objets que l'eau & cette morne forêt, nous nous aperçumes que la rivière faisoit un détour ; à l'instant, la scène change, comme à l'Opéra, & nous offre en perspective la capitale de l'Empire. Sur l'une & l'autre rive de superbes édifices qui forment des groupes admirables ; des tours qui s'élèvent çà & là en forme de Pyramides, & dont les aiguilles dorées brillent de loin ; des vaisseaux qui par leurs mâts & leurs banderoles flottantes contrastent avec les maisons, & distinguent les masses du tableau. Voilà, nous disoit-on, l'Amirauté & l'Arsenal, ici la citadelle, là l'Académie, de ce côté le palais d'hiver de la Czarine. Au sortir de la barque nous trouvames M. Crammer, négociant Anglois, qui étoit venu pour nous recevoir. Nous logeons chez lui, & je vous assure que c'est un homme très-poli, &

& fort instruit de ce qui regarde la Russie. Peu de temps après, nous eumes la visite de M. Rondeau, qui depuis longues années est ici en qualité de Résident pour l'Angleterre.

Soit que les voyageurs ressemblent à peu près aux chasseurs & aux amans, soit que l'horreur de la forêt ne relevât plus la perspective; dès que nous fumes dans Pétersbourg, nous ne le trouvames plus tel qu'il nous avoit paru de loin. Cependant la situation d'une ville bâtie sur les bords d'une grande rivière, & dont l'enceinte renferme plusieurs petites îles qui offrent divers points de vue, & donnent lieu à plusieurs effets de perspective, ne sauroit être que belle. D'ailleurs, le souvenir des habitations de Rével, & des autres villes du Septentrion qu'on a vues, semble augmenter la beauté des édifices de Pétersbourg. Mais le terrain sur lequel il est fondé, est bas & marécageux; le bois qui l'environne est triste; les matériaux qui ont servi à la construction, ne valent pas grand chose; & ce n'est ni Inigo Jones, ni Palladio, qui ont donné le dessin des édifices. C'est une

espèce d'architecture bâtarde, qui tient de l'Italienne, de la Françoisé, & de la Hollandoise, mais cette dernière l'emporte, & cela n'a rien de surprenant. C'est en Hollande, pour ainsi dire, que le Czar fit ses premières études; c'est à Sardam que ce nouveau Prométhée prit le feu qu'il communiqua depuis à sa nation. Il paroît effectivement que le souvenir seul de la Hollande l'a engagé à bâtir comme il a fait, à planter au cordeau des arbres dans les rues, à couper la ville par des canaux, qui ne sont certainement pas ici du même usage qu'ils le sont à Amsterdam, ou à Utrecht.

Le Czar obligea les Boyards, & les grands de l'Empire qui avoient leurs terres aux environs de Moscov, d'abandonner cette ville, & de s'établir auprès de la Cour. La plupart de ces Seigneurs ont bâti des palais sur le bord de la Néva, & l'on s'aperçoit aisément qu'ils l'ont fait plutôt par obéissance aux ordres du maître que par leur propre choix. Les murs, élevés peu régulièrement, pleins de fentes & de crevasses, presque entr'ouverts, ont peine à

se foutenir. On disoit assez à propos sur ce sujet, qu'ailleurs c'est le temps qui fait les ruines, mais qu'à Pétersbourg on les construit. Aussi faut-il, dans cette nouvelle capitale, reprendre les maisons dès le fondement, tant par la raison que je viens de dire, qu'à cause de la mauvaise qualité des matériaux, & de l'instabilité du terrain. Si l'on peut appeller heureux ceux *quorum jam mœnia surgunt*, on ne sauroit trop exalter le bonheur des Russes, qui plusieurs fois en leur vie voient renaître leurs maisons. Celle où nous logeons, est des plus solidement bâties: M. Crammer, à la vérité, ne l'a pas fait construire; mais il est venu l'habiter volontairement, & il en prend tout le soin possible. Elle est située sur la rivière, dans une position agréable; & quand on est dedans, on croiroit être dans une maison d'Angleterre.

Si nous parlions marine chez l'Amiral Gordon, vous pouvez-bien juger, Mylord, que chez Crammer nous parlons commerce. J'en ai tant appris sur cet article que je serois en état d'en composer un volume.

On peut affurer avec certitude que le commerce, tant du Nord que du Sud, est très-actif. L'un fournit aux habitans des Zônes tempérées mille superfluités, telles que le thé, la porcelaine, les mouffelines, & autres choses de cette nature; l'autre les nécessités de la vie, comme le blé, le chanvre, le fer, & de semblables matières.

Les productions de la Russie sont principalement des cendres, des cuirs, du chanvre, du lin, de la poix, du bois, du fer, de la rhubarbe. Son plus grand commerce est avec les Anglois, & il vient tous les ans à Pétersbourg environ 90 vaisseaux de cette nation. Ils y portent de l'étain, du plomb, de la quincaillerie, de l'indigo, du bois de Campèche, de l'alun de roche, & une si grande quantité d'étoffes de laine qu'on dit que toutes les troupes de Russie sont habillées de drap d'Angleterre: le tout évalué à cent-cinquante-mille livres sterling. Ainsi, comme les Anglois tirent pour deux-cent-mille livres sterling, la balance est en faveur de la Russie de cinquante-mille livres.

Peu de Hollandois passent à Pétersbourg; ils vont ordinairement charger à Narva & à Riga, où ils prennent, outre le blé, le bois & le chanvre, du miel & de la cire, qui viennent de l'Ukraine. Ils y laissent en échange du sel, des étoffes de laine, & des épiceries. Ce dernier article est très-considérable dans le Nord. On croit que la balance est à peu près égale entre la Hollande & la Russie.

Le commerce de la Russie avec la Suède est tout à l'avantage de la première. Elle fournit aux Suédois du blé, que produit l'Estonie, & des pelleteries; au lieu qu'elle n'en tire presque rien. Elle se contente de son fer, quoique très-inférieur à celui de Suède.

La Russie fait aussi passer aux Polonois une grande quantité de fourrures; & à tous égards, il lui est avantageux de les avoir pour voisins.

La France ne fait presque point de commerce direct avec la Russie, & rien de si rare que de voir ici un vaisseau François. Malgré cela, il entre en Russie une quantité prodigieuse de marchandises de

France, des vins, des étoffes d'or, d'argent, & de soie, des galons, des tabatières, & tous ces colifichets que la mode fait valoir, & qui servent d'aliment au luxe de la Cour. De manière qu'on estime que le profit que fait la Russie dans son commerce avec l'Angleterre, passe tout entier entre les mains des François.

La parure est ici portée à l'excès. On observe à Lion de charger d'or & d'argent les étoffes destinées pour la Russie, Il n'est pas facile de décider si ce luxe est la suite du gouvernement des femmes, qui aiment naturellement le faste, ou si c'est l'effet de l'administration des étrangers, dont la politique cherche à appauvrir les gens du pays. La vérité est qu'il commença sous le règne de Catherine, qu'il augmenta sous Pierre II qui n'étoit qu'un enfant, & qu'aujourd'hui il est parvenu au plus haut point. Il n'en étoit pas ainsi du temps du Czar, qui avec les manufactures & les arts qu'il avoit tirés de Hollande, en avoit aussi apporté la frugalité. Les Boyards, qui actuellement dépensent la plus grande partie de leur revenu en

franges & en broderies, faisoient autrefois construire un vaisseau; tel étoit l'ordre du souverain. Dans un pays qui tire tout de son propre fonds, le Luxe ne peut-être que très-utile: il ranime l'industrie, & fait circuler l'argent, qu'il attire même du dehors. Mais chez des peuples où il ne peut se soutenir que par le moyen de l'étranger, il faut absolument des Lois somptuaires, si l'on ne veut pas voir, en très-peu de temps, tout l'argent sortir de l'état. La Suède & le Dannemarck ont eu recours à ce remède; la Russie devoit suivre leur exemple.

Il y a pourtant une espèce de Luxe presque inconnu dans nos climats, qui pourroit être très-avantageux à la Russie; c'est celui des fourrures, qu'on y peut porter pendant huit mois de l'année. Vous savez, Mylord, que cette Sibérie qu'à tous égards on regarde comme un si mauvais pays,

*Pigris ubi nulla campis
Arbor æstiva recreatur aura,*

fournit à l'Europe des hermines, des martes zibelines, des loups blancs, & des renards noirs. Il y a telle de ces peaux qui par la finesse, la longueur, la couleur, & le lustre de son poil, est portée à un prix qu'on auroit peine à croire: & un pelletier Russe distingue aussi bien toutes ces différentes qualités dans une fourrure, qu'un joyailler Anglois distingue l'eau d'un diamant.

Les fourrures sont assez à la mode chez les Turcs; aussi sont-elles le principal objet du commerce que les Russes font avec eux. Ils en envoient quelques-unes en Perse; mais ce commerce se réduit à peu de chose; & ils ne tirent pas de la proximité de ce royaume tout l'avantage qu'ils en pourroient tirer. Quelque vaste étendue qu'ait la Perse, elle ne communique à la mer des Indes que par le port de Camaron, ou de Bander-Abassi. Les Russes ne pourroient-ils pas facilement faire venir, par la mer Caspienne, les belles soies du Ghilan, & les distribuer ensuite en Europe? Cette idée n'a pas échappé à la pénétration de vos compatriotes. Une compagnie Angloise vient d'obtenir de la Ruf-

ſie le privilège de commercer en Perſe par la mer Caſpienne. Il eſt bien juſte qu'on favoriſe ici une nation dont le commerce eſt ſi avantageux aux Ruſſes, qui la première de l'Europe a découvert le port d'Archangel, & traité directement avec eux, qui, outre les autres ſervices qu'elle leur a rendus, leur a fait connoître les chiffres Arabes, & leur a appris à ſ'en ſervir dans leurs comptes.

De tous les peuples de l'Europe, les Ruſſes ſont les ſeuls qui trafiquent par terre avec la Chine, & c'eſt à eux ſeuls que les Chinois donnent marchandife pour marchandife, ſans vouloir d'argent comptant au lieu d'échange: ce qu'ils en tirent, ſe réduit à des fourrures, dont on a grand beſoin dans les provinces ſeptentrionales de cet empire, qui du Tropique du Cancer s'étend juſques par delà le cinquantième degré de latitude ſeptentrionale. Cette branche de commerce produit environ ſoixante & dix-mille roubles par an; ſomme qui eſt assignée pour les épingles de l'Impératrice, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme. Tant pour le voyage de Pé-

tersbourg à Peking, que pour le séjour nécessaire, & pour le retour en Moscovie, la Caravane emploie trois ans. Elle passe par Tobolski, capitale de la Sibérie, où elle s'arrête. Ensuite elle tourne par le pays des Tongus, & par celui d'Irtuski, & ayant traversé le lac Baila, elle entre dans le désert qui va jusqu'à la grande muraille de la Chine. Un Mandarin, à la tête de quelques centaines de soldats, vient à sa rencontre dans ce même désert, la reçoit, & la fait escorter jusqu'à Peking. C'est un certain Baron Lang qui m'a fait tout ce détail: il a été sept à huit fois le conducteur de ces Caravanes; & pour récompense, on vient de le nommer Vice-gouverneur d'Irtuski, c'est-à-dire, d'une province beaucoup plus vaste que la France, & moins peuplée que la plus petite paroisse de Paris. Quand la Caravane est arrivée à Peking, bien loin que les marchands Russes aient la liberté d'aller, de venir, & de vaquer eux-mêmes à leurs affaires, on les renferme dans un Caravanferai, où on les garde à vue, à peu près de la même façon que les Japonois traitent les Hollandois.

Quand les Chinois jugent qu'il en est temps, ils leur portent du thé, un peu d'or, des soies crues, de vieilles étoffes, des pagodes, de la porcelaine de la dernière espèce, presque tout marchandise de rebut, & reste des magasins: après quoi ils leur souhaitent un bon voyage. Or je vous laisse à penser, Mylord, si les Chinois, qui sont les plus fins matois de l'univers, ne faisoient pas l'occasion de profiter de l'impatience des Russes & de la nécessité où ils les voient réduits.

Dans la vente qu'on fit, ces jours passés, d'une partie des effets que la dernière Caravane a portés, je vis une vieille montre de Tompion: elle étoit toute brisée, & dans un état à ne jamais plus marquer les heures: à se servir de l'expression des Chinois, c'étoit un vrai cadavre. Vous n'ignorez pas, Mylord, qu'avec toute l'habileté qu'on leur attribue, ils ne sont pas encore parvenus à construire ces ingénieuses machines où nous emprisonnons le temps: ils en achètent des Anglois, & c'est le seul ouvrage d'Europe qui soit reçu a Canton. Quand une montre vient à se détraquer, ils

disent qu'elle est morte, & la mettent de côté, jusqu'à l'arrivée de quelque bâtiment Anglois: alors ils portent à bord la montre morte, & l'échangent contre une vivante, en donnant ou recevant la plus value. Les Anglois, qui ont toujours sur leur vaisseau quelque garçon horloger, n'ont pas de peine à faire ressusciter de pareils morts, & les revendent aux Chinois comme arrivés fraîchement d'Angleterre; je crois que c'est le seul cas où notre industrie l'emporte sur celle des Chinois. Un Baron Allemand, qui est au service de la Russie, acheta fort cher ce cadavre de Tompion: il vouloit par là faire sa cour à l'Impératrice, toujours présente aux enchères des marchandises de la Chine, qui se font dans une grande salle du palais qu'on appelle Italien. Quand une pièce d'étoffe, de porcelaine, ou autre chose est mise en vente, souvent l'Impératrice elle-même fait une offre. Il est permis à ses sujets d'enchérir sur elle; chacun même s'empresse de le faire, & veut que son nom soit prononcé dans quelque criée: celui qui a payé le plus cher, se flatte d'avoir le mieux employé la journée. On nous fit la

grâce de nous admettre, en cette occasion, au nombre des enchérisseurs.

Ce n'est pas la seule branche de commerce qui soit au profit de l'Impératrice. La rhubarbe, le sel, les cendres, une grande partie du chanvre, la moitié du fer, la bière, les eaux de vie se débitent pour son compte, ou, ce qui revient au même, pour celui de l'État. C'est aussi à elle qu'appartiennent les apothicaireries, les cabarets, & les bains publics. La crédulité du peuple occasionne un grand concours aux premières; & si les cabarets n'y sont pas si fréquentés qu'en Angleterre, les bains ne le sont guères moins qu'en Turquie. Le profit qu'on tire de ces différens objets, fait une partie des revenus de l'Empire. Le reste vient des douanes, des péages de terre, & de la capitation de 70 Copecks, ou 35 sols d'Angleterre par tête. Le Boyard, ou Seigneur de la terre, la paye pour chacun de ses vassaux mâles, & c'est un peu plus de la moitié de ce que le service, & le travail du vassal lui rapportent. Cette imposition, imitée des Turcs, est un moyen sûr & facile d'avoir un dénombrement exact de

l'Empire. On le fait monter à dix-sept millions d'ames, sans y comprendre les provinces conquises, qui ne vont peut-être pas à un million. Ce n'est qu'une poignée d'hommes pour un empire qui a plus d'étendue que n'en avoit l'empire Romain. La manière dont on recrute, est un autre moyen pour savoir le nombre des habitans. Chaque province est obligée de fournir un homme sur 125.

Ce qui augmente encore considérablement les revenus de l'État, ce sont les produits d'une très-grande quantité de terres qui appartiennent à la Couronne, & que les fréquentes confiscations ne laissent pas diminuer. De sorte que tout compté, & y comprenant ce que, selon les besoins de l'Empire, les provinces doivent fournir, à leurs frais, en manœuvres, en bestiaux, en blé, froment, orge, & autres denrées, les revenus publics montent à quinze millions de roubles, ou à trois millions de livres Sterling : somme immense dans le Nord, où le roi de Dannemarck n'a qu'un million de ces livres de revenu, & où celui du roi de Suède ne va pas à deux ; & cela

encore dans un pays où rien n'est cher. Dans le cœur de la Russie, le bœuf, & tout ce qui est nécessaire à la vie, ne coûtent pas le sixième de ce qu'ils coûtent en Angleterre. Une galère, non compris les canons, ne revient à l'État qu'à un millier de roubles, & le soldat n'a en argent que le tiers de la paye qu'on lui donne en France, & en Allemagne.

Avec ces revenus, qui sont comme le nerf de la guerre qu'elle a actuellement avec le Turc, la Russie l'a soutenue jusqu'ici, sans avoir recours à aucune surcharge. Il est pourtant vrai que sans subsides étrangers, elle ne sauroit la faire dans notre Europe, où le thermomètre est plus haut en tout ; parce qu'alors elle devrait payer comptant ce que ses provinces lui fournissent gratuitement, & augmenter de beaucoup la paye du soldat. De là vient que malgré la disproportion qu'il y a entre la Russie & la Suède, ou le Dannemarck, il faut, dans les traités d'alliance qu'on fait avec la première, insérer les mêmes articles, les mêmes calculs arithmétiques dont on convient avec les autres.

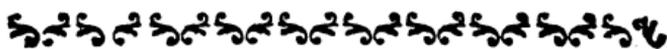
Mais à qui dis-je tout ceci? à vous, Mylord, qui sans sortir de votre cabinet, savez mieux ces sortes de choses que nous qui courons les mers, & qui connoissez les intérêts des états, comme votre Newton connoissoit la figure de la Terre, avant que les François eussent été la mesurer en Lapponie. Soyez persuadé, Mylord, que c'est le seul plaisir de m'entretenir avec vous qui vous a attiré tous ces détails. Dans les conversations familières, on a de l'indulgence les uns pour les autres, & l'on pardonne même les superfluités. Je compte recevoir de vos nouvelles par le premier courrier, & jamais courrier n'a été attendu avec plus d'impatience. Aimez-moi toujours, &

Seu civica jura

Respondere paras, seu condis amabile carmen,
pensez quelquefois à moi.



AU



A U M Ê M E.

de Pétersbourg,
ce 21 Juin 1739.

Dans ces tristes climats du Septentrion, un limon de Naples, un cédrat de Florencê, où quelque autre agréable production du Midi ne m'auroit pas fait tant de plaisir que votre lettre. Je me fais un gré infini d'avoir, par mes dernières que vous ne tarderez pas à recevoir, prévenu une partie de vôs désirs, & il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez satisfait sur le reste.

Je crois vous avoir parlé assez au long, peut-être même trop, de la marine, du commerce, & des revenus de cet Empire. Je ne fais si je pourrai vous donner les mêmes éclaircissemens sur les troupes de terre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Cleiss lorsque je considérois les soldats de la garnison de Rével, avoit bien raison de me dire qu'à Pétersbourg je verrois tout autre

Volume V.

©

chose. Effectivement, rien de plus beau que les trois régimens des gardes, *Prébaranoski*, *Imailoski*, *Simonoski*. C'est l'élite de toute l'armée, & on les choisit, comme on fait en France les grenadiers. Ils composent un corps d'environ dix-mille hommes, d'une taille avantageuse, quarés, mais lestes & dégagés; c'est une des plus belles troupes qu'on puisse voir. L'uniforme est habit vert, & paremens rouges. Les grenadiers ont des bonnets, ou des espèces de casques de cuir bouilli, surmontés d'un panache à la Romaine. Ce corps n'a point servi dans cette guerre contre le Turc; on s'est contenté d'y faire marcher un détachement. C'est là la garnison de cette ville, y compris le régiment *d'Ingermanlaski*, qui leur cède bien peu. La garde de la personne sacrée de l'Impératrice leur est confiée, & l'on peut dire que, comme autrefois les gardes Prétoriennes, ils donnent & ôtent l'empire à leur gré.

Vous n'ignorez pas, Mylord, qu'ils ont pris la place des fameux *Strélitz*, que détruisit Pierre I. Ces *Strélitz*, au nombre

de quarante-mille, étoient le plus ferme appui du despotisme, & la seule milice habituelle qu'il y eût autrefois en Russie. Michel Fédérowitz les établit au commencement du siècle passé, pour tenir en respect le *Sobor*, ou Sénat, qui avoit réduit la puissance du Czar aux mêmes bornes où est aujourd'hui celle du roi de Suède. Ils jouissoient des mêmes privilèges, & combattoient de la même manière que les Janissaires. Quand la Russie étoit en guerre, on ajoutoit à ce corps principal d'infanterie les troupes que chaque province étoit obligée de fournir, à peu près comme on fait en Turquie: & outre les Calmouques & les Cosaques, la noblesse inférieure qui possédoit des fiefs, nommés *Dieti Boyarskie*, ou fils des Boyards, montoit à cheval, ainsi que les Timariots le font chez les Turcs.

Les Russes se régloient autrefois sur ce qui se pratiquoit à Constantinople, tant pour le militaire que par rapport à la Hiérarchie ecclésiastique. Ils ont depuis pris l'Allemagne pour modèle. C'est d'elle que le Czar apprit si bien à se rendre le



chef de la Religion, & à avoir toujours sur pied une armée nombreuse, & bien disciplinée. A sa mort, il laissa, comme un héritage précieux, deux régimens de gardes, cinquante régimens d'infanterie de campagne, & soixante-sept de garnison, (car c'est ainsi qu'ils divisent leurs troupes), en tout 190000 hommes, y compris trente régimens de dragons.

L'Impératrice régnante n'a pas laissé dépérir, entre ses mains, ce riche patrimoine. On fait qu'après la mort de Pierre II, il avoit pris aux Russes une espèce de vertige de liberté, malgré ce nombre de forces militaires qui devoient les tenir en bride. Les gardes remirent tout dans l'ordre accoutumé, & l'Impératrice leur fut redevable de l'autorité qui lui fut rendue. Aussi s'en servit-elle pour les augmenter d'un régiment de trois bataillons, & de cinq escadrons de cavalerie. Cette troupe, qui lui doit sa création, lui est entièrement dévouée. La Russie n'avoit point de cuirassiers; cette princesse en a levé trois régimens. Elle a, outre cela, formé vingt régimens de milice, destinés à défendre les

lignes de l'Ukraine contre les incursions des Tartares. De sorte que le nombre des troupes Russes monte actuellement à 240000 hommes.

C'est le maréchal Ogilby qui le premier a introduit en Russie la discipline militaire. Elle a été depuis bien perfectionnée par le maréchal de Munich,

Extremis Europæ jam nunc victor in oris.

Les Prussiens passent aujourd'hui pour exceller dans l'Art militaire ; je ne fais pourtant, Mylord, si leur feu est plus vif & plus juste, ni si leurs évolutions sont exécutées avec plus de précision qu'elles ne le sont ici,

Quoi qu'il en soit, il paroît qu'il n'y a point de nation plus faite, ou pour me servir de l'expression de vos Messieurs, plus *calculée* pour la guerre, que les Russes. La désertion est inconnue parmi eux, effet de l'attachement qu'ils ont pour leur religion, qu'ils ne retrouveroient pas ailleurs, bien loin d'en avoir le libre exercice. Ils supportent, sans murmure, la fatigue & le mal-être. Accoutumés, en passant d'un

appartement de leurs maisons dans l'autre, aux variations du chaud & du froid, & à la différence des climats, les marches les plus longues, & les changemens d'air & de pays ne leur causent aucune de ces maladies produites par le défaut de transpiration. Rien n'altère leur complexion. Ils peuvent dire avec les anciens Latins,

*Durum a stirpe genus; gnatos ad flumina
• primum*

Deferimus, sævoque gelu duramus & undis.

Pour commenter ces vers, je vous dirai que c'est ici l'usage de tenir quelque temps à la douce chaleur d'un four un enfant nouveau né, & de le plonger ensuite dans l'eau froide, ou dans la glace. Par-là on les endurecit au chaud & au froid, & ils deviennent plus invulnérables, moins sensibles aux atteintes des saisons qu'Achille ne l'étoit aux coups de lance ou de flèche. Malgré cette espèce de charme, chaque fantassin, outre ses armes, porte un manteau, qui dans ces régions glacées fait une partie essentielle de l'habillement. Ils l'entortillent, & de l'épaule le font passer sur le

côté, à peu près comme autrefois on portoit le cêinturon de l'épée ou le baudrier. Dans le besoin ils le déplient, s'y enveloppent, & dorment sur la glace aussi tranquillement que s'ils étoient dans un bon poêle.

Il ne faut pas non plus de grands préparatifs pour nourrir les soldats. On leur distribue de la farine; & dès qu'ils sont arrivés dans un camp, ils creusent sous terre des fours, où ils font cuire le pain, qu'ils pétrissent eux-mêmes. Ou bien, on leur donne une espèce de biscuit fort dur, & partagé en petits morceaux, qu'ils font bouillir avec du sel, ou avec quelques herbes qu'ils trouvent par-tout, & ils sont très-contens. La plus grande partie du temps ils font abstinence, & quoique dispensés du carême, & des autres jeûnes que les Grecs observent plus de la moitié de l'année, ils veulent absolument jeûner. De pareils soldats auroient bien été l'affaire de votre Cromwell, qui lorsqu'il manquoit de vivres, faisoit publier un jeûne dans son armée. Et si le Secrétaire Florentin a cru trouver beaucoup d'usages anciens con-

servés chez les Suiffes, il en auroit trouvé au moins bien autant chez les Rufles, qui outre cette conformité, nous retracent, en quelque forte, l'image de la grandeur de l'Empire Romain.

Je ne parle point de la ferme confiance où ils font, que s'ils ont le bonheur de mourir pour leur Impératrice, ils parviennent tout de suite à la gloire éternelle; ce qui produit en eux le même effet que produisoit chez les Romains l'amour de la patrie. Je ne dis rien de leur adresse à manier la hache: avec cet instrument seul ils viennent à bout de ce que nos ouvriers ne sauroient faire sans employer quantité d'outils différens. Dans la dernière guerre contre la Suède, le soldat Russe construisit lui-même des galères; ainsi que les Légionnaires de Labiénus construisirent les vaisseaux qui servirent à l'expédition de César en Angleterre. On en a vu construire depuis peu une vingtaine par de simples payfans, à qui l'on n'a fait autre chose que dire: vas à la forêt, coupe des arbres, & fais une chose semblable à celle que tu vois-là. C'étoient aussi de simples payfans,

qui ne connoissent d'autre outil que leur hache, que nous vimes à Cronstat travailler à toutes sortes d'arabesques dans le grand vaisseau *Anne Ioanowna*. En un mot, tout soldat Russe est charpentier en cas de besoin. Vous sentez parfaitement, Mylord, quel avantage il en résulte, quand il s'agit de raccommoder les chariots, de réparer les affuts & les trains d'artillerie, de faire des ponts, & mille autres choses qui se présentent à chaque instant durant la campagne. C'est cet ensemble qui forme une bonne infanterie; & l'on peut dire que celle des Russes, bien disciplinée, & commandée comme elle l'est aujourd'hui, est devenue la meilleure qui soit au monde.

Il n'en est pas de même de la cavalerie. Comme le pays ne fournit point de chevaux capables de monter un cuirassier, il faut en faire venir du Holstein; ceux du pays ne sont pas même assez forts pour les dragons. Dans les parties septentrionales de la Pologne, de la Russie, & de la Suède, les chevaux sont petits, & ne peuvent servir qu'à des Hussards. Pour ce qui est de la cavalerie légère, les Calmouques & les Co-

saques, sujets de l'Empire, en fournissent de reste: on peut en lever soixante-mille, qui n'ont d'autre paye que la liberté de piller le pays ennemi; & cela leur suffit. Ils sont excellens pour aller à la découverte, pour dérober la marche de l'armée à l'ennemi, qu'ils fatiguent & harcellent continuellement. Il est vrai qu'ils nuisent quelquefois à leur propre armée, par les ravages & la désolation qu'ils portent par-tout; car semblables à des essaims de fauterelles, ils détruisent tout ce qui se trouve sur leur passage. Mais c'est un mal sans remède: on ne sauroit faire observer une exacte discipline à des troupes qui n'ont point de paye. Au reste, les Russes pensent, & avec raison, que c'est dans l'infanterie que consiste toute la force d'une armée; & dans une action, ils font ordinairement mettre pied à terre à la plus grande partie de leur cavalerie.

A l'égard de l'Artillerie, qui fait aujourd'hui un objet si considérable dans la guerre, ils en ont bien perfectionné l'art & l'usage. Les canons étoient autrefois en Russie d'une grandeur énorme, & de

très-peu d'utilité: ils étoient en quelque façon semblables au pays, qui faisoit grande figure sur la Mappemonde, & n'avoit personne qui fût en état d'en faire la carte. Il n'y a pas encore longtems qu'ils ne pouvoient avoir d'armes à feu sans recourir à l'étranger: il n'y a pas même cent ans qu'Alexis Michélowitz fit venir de Bresse huit-mille carabines, que l'on conserve encore à l'Arsenal de Moscow. Ce sont autant de monumens qui prouvent quelle étoit alors l'ignorance d'une nation aujourd'hui si bien instruite, & qui ne le cède à aucune autre. Pierre I établit une fonderie à Syfterberg, près de Pétersbourg; il y en a d'autres du côté de Moscow. Un officier qui l'année passée, par ordre de la Cour, y fit faire trente-mille-fusils, m'a assuré qu'à l'épreuve il n'étoit pas crevé plus de quatre-vingts canons sur mille; au lieu, ajouta-t-il, qu'il creève toujours la moitié des canons de Saxe. Un fusil tout monté, & en état d'être livré au soldat, ne revient qu'à deux roubles, ou environ neuf shellings, ce qui est en Angleterre le prix d'un couteau. Ils ont aussi la poudre presque

pour rien. Il y a en Russie deux trains d'artillerie fort considérables; l'un est en Ukraine, province frontière des Tartares & des Turcs; l'autre dans les pays de nouvelle conquête. D'ailleurs leurs places sont bien pourvues d'artillerie, & chaque bataillon a deux pièces de canon & un mortier. En 1714, on comptoit en Russie treize-mille pièces de canon; & depuis on en a augmenté le nombre de beaucoup. Le corps des canonniers est aussi brave qu'il est beau: l'uniforme en est rouge & paremens noirs. Un Écossais, nommé Bruce, y a établi le bon ordre qui règne dans l'Artillerie, & dans les écoles de Fortification.

Pour mettre le comble au temple de Mars, si j'ose hasarder cette expression, il ne manque en Russie qu'une fondation pour les soldats invalides. On a déjà fondé, pour les matelots, un hôpital qui est vis-à-vis de Cronstat; mais l'humanité du Prince ne s'est pas encor étendue jusqu'aux militaires. La Politique, cependant a bien trouvé le moyen d'amener les fils des premiers seigneurs à servir en qualité de simples soldats, & à commencer par là leur

carrière. M. Rondeau, qui, comme tous les autres ministres étrangers, a une garde à sa porte, me fit un jour remarquer le fils d'un *Knees*, ou d'un Lord, comme nous dirions, qui y étoit en faction. Quand ces jeunes gentilshommes manquent à leur devoir, ils sont sujets aux mêmes châtimens que les autres soldats, aux fers, & à la bastonnade même, selon l'exigence du cas. Les officiers ne sont pas à l'abri de cette dernière punition; & ils peuvent s'en consoler par l'exemple des Romains, qui frappoient également de verges & l'officier & le soldat, comme vous ne l'ignorez point.

Dans les revues générales de l'Armée, & dans les revues particulières de chaque corps, les inspecteurs entrent dans les plus petits détails relativement à la conduite de chaque officier, & en font écrire le résultat dans un grand nombre de registres, qu'on porte ensuite au bureau de la Guerre, pour y avoir recours en cas de besoin. Ces chariots d'écritures qu'on traîne à la suite de l'armée, ne sont pas un de ses moindres embarras. Le nombre d'écrivains

& de secrétaires qu'emploient le grand Maréchal, le grand Écuyer, & ceux qui occupent les premières charges de l'Empire, n'est pas moindre à proportion, & augmente beaucoup leur train. En un mot, dans cet état despotique tout s'écrit jusques aux minuties. On diroit que les Russes, pour avoir commencé à écrire plus tard que presque toutes les autres nations de l'Europe, cherchent à regagner le temps perdu.

Les étrangers ne s'accoutument guères de tant d'écritures, sur tout les militaires, qui ordinairement manient mieux l'épée que la plume. Mais il faut bien en passer par là, & prendre la chose en patience. Il y a une quantité prodigieuse d'officiers étrangers, & particulièrement d'Allemands, au service de la Russie. On les compte par milliers; mais il y en a quatre qui s'élèvent bien au dessus des autres, Lovendal, Keith, Lasci, & Munich. Ces deux derniers sont à la tête des armées victorieuses de la Russie.

Lovendal, homme d'un esprit délié, parle bien, & fait presque toutes les langues. Il connoît toutes les cours, & tou-

tes les armées de l'Europe. Quoique plein de courage & d'intrépidité, on dit qu'il ne s'occupe guères que du soin de sa fortune.

Keith, homme d'un esprit posé, & d'un jugement mûr, a su, par sa douceur, inspirer aux officiers Russes plus de soumission & d'obéissance, que les autres n'en ont obtenu par leur sévérité. Au milieu du bruit des armes, il n'a jamais négligé les Lettres, & à la pratique de la Guerre il joint la théorie la mieux raisonnée, & la plus profonde.

Lasci, blanchi sous le harnois, a vu, sous Pierre I, éclore la gloire de la Russie. Jamais il ne s'est mêlé des affaires d'état, & s'est toujours fait un devoir d'obéir indistinctement à ceux qui avoient le commandement. On dit qu'à la journée de Pultava il demanda au Czar, s'il falloit ménager le feu jusqu'à ce qu'on fût à quelques pas des Suédois, ou s'il falloit tirer à la distance ordinaire. Le Czar fut d'abord surpris de cette question; mais entrant dans les vues du général, il ordonna de ménager le feu; ce fut une des causes de la victoire. C'est lui qui à la tête des

Russes alla sur le Rhin se joindre à l'armée du prince Eugène. Il se forma bientôt entre ces deux grands hommes la familiarité la plus intime; & les Russes & les Allemands, voyant leurs généraux, qui n'étoient pas naturellement grands parleurs, avoir de fréquens & de longs entretiens, disoient que depuis qu'ils étoient ensemble, ils étoient devenus des babillards. Il passe pour aimer à épargner le sang, & à attendre patiemment l'occasion favorable. Les soldats l'appellent leur père, *baska*.

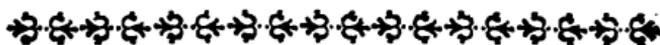
Ce n'est pas là le caractère de Munich. Il a la réputation de n'être point avare de sang, d'être plus craint qu'aimé du soldat, & plus entreprenant que ne le permet la prudence. Tant mieux, dit-il quand il vit les François débarquer à Dantzic; il manque en Russie des ouvriers pour travailler aux mines. Une pareille bravade ne sied pas mal à un général; elle est très-propre à inspirer la confiance à une armée. Son ambition se porte à un si grand excès qu'il voudroit qu'il n'y eût rien dans l'Empire qui ne fût au dessous de lui. Ses rares qualités le rendent digne de ce rang, & la
 Russie

Russie lui a des obligations infinies. Elle lui doit, entr'autres choses, l'établissement du collège des Cadets: ce collège est composé de trois-cens jeunes gentilhommes, distribués en différentes classes, ou plutôt divisés en plusieurs compagnies. On leur enseigne les langues & la Fortification; on leur apprend à danser, à monter à cheval, à faire des armes; en un mot on les instruit dans tout ce que doivent savoir des gentilhommes destinés au métier de la guerre. Leurs exercices académiques sont de former, avec des quartiers de glace, des fortins, & des polygones sur la Néva, de les attaquer, & de les défendre, & de donner par là d'avance des preuves de l'utilité dont ils seront un jour à l'Empire qui fournit à leur éducation & à leur entretien. Cette école est une véritable pépinière militaire: elle occupe le palais Menzicoff, destiné aujourd'hui à quelque chose de mieux qu'à étaler aux yeux de la nation le luxe d'un favori. C'est aussi au Comte de Munich que Pétersbourg est redevable de la facilité avec laquelle on y transporte aujourd'hui les vivres, ou, pour ainsi dire,

de son pain quotidien. Cette grande ville, où l'on compte 120000 habitans, est bâtie à l'extrémité des marais, & près d'un bois qui a plus de quatre-cens milles de longueur, & s'étend jusqu'à Moscow. Elle tire la plus grande partie de ses provisions des pays qu'arrose le Volcova, & des environs de Novogorod, où la terre est moins ingrate qu'ailleurs. En hiver, quand tout est gelé, les traîneaux viennent à Pétersbourg régulièrement, & sans aucune difficulté, tant par le lac que par la Néva, & y apportent abondamment tout ce dont on peut avoir besoin dans cette ville. Il n'en est pas ainsi en été. Les vents d'Ouest, qui règnent continuellement ici, & les orages auxquels le lac est sujet, ne permettent pas aux barques de faire le même trajet. Cela occasionnoit quelquefois la cherté, la famine même; & lorsque le Czar fonda cette ville, il y périt plus de cent-mille hommes, faute de vivres. Pour remédier à un si grand inconvénient, Munich a perfectionné, le long du lac, le canal intérieur que le Czar avoit déjà commencé, & qui unit le Volcova avec la Néva. Depuis ce

temps les barques arrivent à Pétersbourg en été avec la même régularité que les traîneaux en hiver. Ce service important devoit lui mériter une inscription semblable à celle qu'on lit au dessus d'une des portes de Paris, ABUNDANTIA PARTA.

Conservez-vous, Mylord : puissent votre pouding délicat, & le lait que vous fournit votre beau parc de S. James, contribuer à votre santé. Par le prochain courrier, vous aurez la réponse à l'autre question que vous me faites dans votre obligeante lettre.



A U M Ê M E.

de Pétersbourg,
ce 13 Juillet 1739.

Ces jours passés, Mylord, j'entendis quelqu'un qui figuroit la Russie sous l'emblème d'un grand ours blanc, placé dans une attitude singulière. Ses pattes de derrière portent sur la mer glaciale, & sa

queue y trempe : sa gueule est tournée vers le Midi, regardant la Turquie & la Perse : de ses pattes de devant l'une s'étend au loin du côté de l'Orient, & l'autre du côté de l'Occident. Les plus grands hommes du Nord, Oxenstiern & Frédéric Guillaume Électeur de Brandebourg, disoient qu'il ne falloit ni délier cet ours, ni l'irriter, ni le faire dresser sur ses pieds. Charles XII l'agaça, & après l'avoir souvent battu, lui apprit enfin à dévorer une partie de ses états, le fit connoître, & le rendit redoutable à toute l'Europe.

Du côté du Nord, la Russie n'a rien à craindre ; elle est là comme la borne de l'Univers. Les vents du Septentrion, qui par-tout ailleurs sont si funestes par les rhumes & les fluxions de poitrine qu'ils causent, sont en Russie salutaires & bien-faisans. Ils font glacer les marais & les rivières, & à travers ces routes, qui d'elles-mêmes sont impraticables, ils ouvrent le commerce intérieur du pays. Dans ces temps-là, les Russes s'arrangent dans un traîneau, où ils mettent leurs marchandises, & des provisions de bouche pour plu-

seurs jours, & ils parlent de faire un voyage de sept à huit - mille Verstes, qui sont deux ou trois-mille de nos milles, comme nous parlerions d'aller de Rome à Naples, ou de Londres à Yorck.

Du côté de l'Orient, la Russie regarde la Chine; & si jamais il s'élevoit une guerre entre ces deux empires, on auroit bien lieu de dire,

Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

Les Tartares & les Calmouques, qui paroissent les séparer, sont peu à craindre pour la Russie. Si autrefois leurs incursions la rendirent tributaire, aujourd'hui un bataillon Russe, avec ses deux pièces de campagne, mettroit en désordre plusieurs hordes de Tartares. Quant aux Calmouques, il y a plusieurs habitations de ces peuples sujettes à l'empire Russe, & qui lui servent comme de bouclier & d'avant-mur.

La Russie est séparée de la Perse par la mer Caspienne, (qui faute de ports n'est pas navigable), & par de vastes déserts. La Géorgie, qui se trouve entre deux, professe

la religion Grecque , & en cas de rupture ne manqueroit pas de prendre son parti. D'ailleurs la stérilité, & le mauvais air des provinces de Perse situées sur les bords de la mer Caspienne, provinces qui sont les plus voisines de la Russie, & dès là deviendroient le théâtre de la guerre, la défendroient assez contre ses agresseurs. La Russie le reconnoît bien, & quelque sang que ces provinces lui aient coûté, elle les a restituées de bonne grâce à Koulican. C'est assurément ici le cas de la loi *de coercendo imperio* : & le Czar disoit lui-même qu'il n'avoit déjà que trop de terre, que c'étoit de l'eau qu'il lui falloit.

Les Turcs ne sauroient attaquer la Russie du côté de l'Ukraine, province la plus méridionale, la plus belle, & la plus fertile de cet empire. Ils en sont séparés par un désert immense, où pendant une longue étendue de terrain on manque absolument d'eau. Le Borysthène, qui de Kiovie, capitale de l'Ukraine, descend à Oczacow, première place des Turcs, est rempli de tant de cataractes qu'il est impossible de le remonter. Il est

bien vrai que les Tartares du Cuban & de la Crimée peuvent faire des irruptions en Russie, & qu'ils en font même assez souvent. Ils entrent dans l'Ukraine, y mettent le feu à quelques villages, en enlèvent quelques familles; mais ils en sortent bien vite, & ne sauroient s'y maintenir. Vingt régimens de milice, levés par le conseil du Comte de Munich, veillent continuellement à la garde des lignes qu'on a tirées depuis le Borysthène pour garantir cette province, & qui sont soutenues par des forts bâtis de distance en distance, avec des signaux pour avertir de quel côté l'ennemi se montre. Pour s'en garantir tout a fait, le poste le plus important est Azoph, capable de tenir en bride toute cette engeance du Cuban. Et pour réprimer ceux de la Crimée, rien ne leur conviendrait mieux que d'être maîtres de Kerci, port commode, qui commande le détroit, ou le Bosphore Cimmérien: ils y tiendraient une petite flotte, qui battrait les Palus Méotides, & le Pont-Euxin. Les Tartares les respecteroient, & Constantinople même, qui tire une bonne partie de ses

vivres de la Crimée, seroit en quelque manière dans leur dépendance. Le Czar avoit formé ce dessein; & si les succès de la guerre actuelle sont heureux, on pourroit bien y revenir. Si les Turcs entroient par la Moldavie dans la Pologne, ils seroient d'autant plus en état d'inquiéter les Russes, qu'ils auroient plus de commodité de se procurer des vivres de ce côté-là que de celui d'Oczacow. Mais les Polonois, soutenus par une armée Russe, se déclareront toujours contre les infidèles, que les Moldaves, qui professent la religion Grecque, ne serviroient non plus qu'à contre-cœur. D'ailleurs Kiovie, place importante relativement à ce pays-là, défend le passage du Borysthène, qu'il faut absolument traverser pour entrer dans l'Ukraine; & cette province fournira toujours aux Russes des ressources qui lui assureront sur les Turcs les avantages les plus marqués.

Je ne parle pas de la Pologne, qui est à l'Occident de la Russie. Un pays qui n'a ni troupes réglées ni places fortes, où il faut l'unanimité complète des suffrages de la Diète pour faire une loi, où l'opposition d'un

seul membre suffit pour rendre tout inutile, & pour faire dissoudre l'assemblée; un tel pays, dis-je, est précisément dans la même situation où étoit autrefois l'Amérique: il doit être la proie de quiconque voudra l'attaquer. Les Polonois, qui dans les siècles passés ont brillé avec tant d'éclat dans le Nord encore barbare, & qui ont porté leurs armes victorieuses dans la Russie, sont aujourd'hui faits pour recevoir des lois, & non pour en donner. Leur pays sera toujours, pour la Russie disciplinée & aguerrie, un champ ouvert: elle disposera toujours de la Couronne de Pologne, avec la même facilité qu'elle nommera un Duc de Courlande.

Les Suédois sont le voisin le plus redoutable qu'ait la Russie; à présent même que presque toutes ses forces sont occupées contre le Turc, & que sa marine est faible, elle paroît en avoir quelque appréhension. Dans le temps qu'avec tout l'art de la politique, & toutes les finesses du cabinet, le Comte d'Osterman ménageoit la paix d'Aland, qui termina avec tant de gloire la dernière guerre du Czar contre

les Suédois, un chef des Cosaques nommé *Stanaeroska*, ce qui signifie *joue rouge*, tint au Czar le propos suivant : „ Mon père, si tu penses véritablement à te tirer „ cette épine Suédoise du pied, tu n’as „ qu’à me laisser faire. J’irai avec mes Cosaques, & je ferai main basse sur tout „ ce qu’il y a en Finlande d’hommes, de „ femmes, & d’enfans. Ainsi, par le vrai „ Dieu, tu n’auras plus d’ennemis dans ce „ pays-là: nous en ferons un désert, qui „ vaudra dix forteresses.” Vous savez, Mylord, que c’est la politique orientale; mais vous saurez aussi que la Russie a de grandes facilités pour faire la guerre à la Suède, & qu’au contraire la Suède ne peut la faire à la Russie qu’avec les plus grandes difficultés; & cela indépendamment de la supériorité qu’une de ces deux nations a sur l’autre. La Suède ne sauroit faire de magasins en Finlande, pays stérile, où les habitans vivent de pain pétri d’écorces d’arbre moulues, & mêlées avec de la farine, & dans de certaines années sont réduits à la simple écorce. Elle ne pourroit pas non plus se pourvoir dans l’Esto-

nie ou dans la Livonie; parce qu'au premier soupçon de guerre, les Russes défendroient toute traite de grain. Pour se procurer des vivres de Pologne, il faudroit un grand nombre de bâtimens; & cela seroit éventer leur dessein, qui dès lors pourroit être prévenu. Enfin, pour porter une armée en Finlande, on seroit obligé de passer la mer; & la Suède n'a point de place forte de ce côté-là. Les Russes au contraire y trouveroient bien des avantages. Ils y possèdent Vibourg, ville très-bien fortifiée, & fort importante par sa situation. Ils sont maîtres de la Carélie, province limitrophe de la Finlande, & dont le terrain, coupé par des lacs, des marais, des bois, & des défilés, est en cas de besoin propre à tirer la guerre en longueur. Derrière eux, & sur leurs côtés, ils ont des pays très-fertiles, qui peuvent aisément fournir à la subsistance de leurs armées. Joignez y le grand nombre de leurs galères, qui les met en état d'inquiéter par-tout l'ennemi, peut-être même, à l'exemple de Scipion, de porter la guerre jusques sur ses propres foyers. Il est vrai que le commerce don-

ne aux Suédois, ainsi qu'aux Danois, la facilité d'avoir de gros vaisseaux, & une flotte plus considérable que celle des Russes; mais cette supériorité est bien balancée par la qualité & la quantité des galères qu'ont ces derniers, & qui, très-utiles sur mer, peuvent encore en quelque façon être comptées parmi les forces de terre. Il est donc à présumer, malgré les bruits qui se font répandus, que la Suède y pensera plus d'une fois avant que de rompre la paix, & d'attaquer la Russie. Si elle le faisoit, elle courroit risque de perdre, en peu de temps, les grands avantages qu'elle s'est procurés depuis le traité d'Aland.

Mais si la Suède a lieu de désirer la continuation de la paix, la Russie n'a pas moins de raisons de la souhaiter. Elle en a besoin pour recueillir pleinement les fruits de sa nouvelle création par le Czar. Quelques glorieuses qu'ayent été les guerres qu'elle a soutenues pendant tant d'années, elles lui ont coûté ce qui fait la force, & la principale richesse des états; perte que son peu de population sur une si vaste étendue rend encore plus sensible. On assure mé-

me positivement que la guerre actuelle lui a, depuis cinq ans qu'elle dure, enlevé plus de deux-cens-mille de ses habitans.

S'il est des pays que leur situation puisse faire aspirer à l'empire de l'univers, ce sont sans doute l'Espagne & la Russie. L'une, placée entre l'Océan & la Méditerranée, naturellement maîtresse du détroit, ayant ses derrières défendus par les Pyrénées, a de nos jours les mêmes avantages qu'avoit autrefois l'Italie. L'autre, située entre l'Asie & l'Europe, avec des frontières dont la nature a rendu une partie inaccessible, tandis que les autres tirent leur force de la foiblesse des peuples voisins, peut facilement s'étendre du côté qu'elle jugera le plus propre à ses vues. Mais de quoi la première est-elle capable avec six ou sept millions d'habitans? & quelle entreprise peut former l'autre qui n'est pas si peuplée que la France, quoiqu'elle occupe vingt fois plus d'espace?

Il me semble que le but principal des Russes devrait être de ne rien négliger pour peupler leur pays, l'Ukraine surtout, la meilleure de leurs provinces, qui vient

d'être dévastée par la guerre. Il seroit dangereux d'y transporter des colonies d'Ostiaques, de Samoyèdes, & de ces autres peuples septentrionaux qui sont presque inutiles à l'État. Leur petitesse & leur difformité y pourroient abatardir l'espèce humaine. Le meilleur parti seroit d'acheter des familles Tartares, & d'y attirer les Grecs qui habitent la Moldavie & la Valachie, & qui regardant la Russie comme le siège de l'Empire Grec, viendroient s'y établir à l'envi. Quand la population seroit une fois augmentée, on penseroit à perfectionner l'Agriculture dans un terrain qui répondroit abondamment au travail du cultivateur. On pourroit aussi y entretenir de nombreux troupeaux de moutons, dont la laine suffiroit pour l'habillement des soldats, sans qu'il fût besoin de recourir aux manufactures étrangères. L'exploitation des mines ne seroit pas négligée, comme elle l'est aujourd'hui, faute de bras pour y travailler. La Sibérie en a de fer qui sont très-abondantes; on en trouve de la même espèce près de Moscow; l'on vient d'en découvrir une de cuivre à Kola,

qu'on prétend être fort riche: & dans ce vaste Empire les autres métaux ne manquent pas. Le travail des mines, conduit comme il faut, seroit même un moyen de faire à la Suède une guerre sourde, qui l'empêcheroit de convertir en or son cuivre & son fer. En temps de paix, à moins que la nature n'y ait opposé des obstacles insurmontables, on pourroit exécuter le grand projet que le Czar avoit formé, d'unir la mer Caspienne au Pont-Euxin, par le moyen d'un canal tiré du Tanaïs au Volga. En général, il n'y auroit rien de plus facile au gouvernement que d'accroître le commerce, & de le rendre plus profitable au pays; il suffiroit pour cela de lui donner plus de liberté, & de renoncer aux monopoles. Mais il arrive souvent qu'on n'a pas, & qu'on ne peut pas avoir en vue le bien général; surtout ici, où la Cour est toute occupée des moyens de conserver l'autorité dont elle est en possession, & qui n'est peut-être pas cimentée par le libre consentement du Sénat & des grands. Ainsi son unique objet est de perpétuer le gouvernement militaire: *imperium armis*

acquisitum armis retinendum, disoit Hirtius à Jules-César.

Je ne voudrois pas, Mylord, écrire en Russie un *Fog* ou un *Craftsman*. La vérité pourtant est, que si la succession au trône s'établissoit un jour d'une manière ferme & inaltérable, & qu'après une longue paix il parût un prince prudent, ambitieux, & actif, je ne vois pas trop qui seroit en état de s'opposer à ses entreprises, ou de le suivre dans la rapidité de sa course? On pourra dire de lui,

Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

N'est-il pas naturel de penser que les deux nations qui ont le moins à craindre pour leurs frontières, qui entretiennent à leur solde des troupes nombreuses & bien disciplinées, dont le gouvernement s'approche du militaire, qui sont composées de plusieurs millions d'hommes parlans le même langage, professant la même religion; n'est-il pas naturel de penser, dis-je, que ces deux nations demeureront les maîtresses du champ de bataille, & puis se disputeront la supériorité? Nos descendans seront peut-être

fallu combattre, ont obligé les généraux de s'écarter des règles les plus universellement reçues dans l'Art militaire. Elle n'est pas moins importante par son objet, qui étoit d'affujettir, ou tout au moins de rendre tributaire la capitale de l'Empire Ottoman.

Avant de vous marquer ce que j'en ai pu savoir de plus précis, je vous dirai, Mylord, qu'après avoir encore essuyé tous les périls auxquels on est exposé dans le Golfe de Finlande, nous avons donné fond ici le 2 de ce mois. Dantzic voulut aussi dernièrement sentir le poids des armes de la Russie,

Cæsaris Augustæ non responsura lacertis.

Elle fit de grandes dépenses pour porter sa garnison ordinaire de douze-cens hommes jusqu'au nombre de trois-mille; le dommage que lui causèrent cinq-mille bombes que les Russes y jetèrent, fut très considérable: enfin elle fut obligée de payer quelques centaines de milliers de roubles au trésor de l'Impératrice, aux forces de laquelle elle s'étoit flattée de pouvoir résister.

Cette Princesse reçut très-gracieusement les députés que la ville lui envoya à cette occasion, mais ils ne purent obtenir qu'elle diminuât d'un seul Copeck la contribution qu'elle avoit imposée. Dantzig, comme autrefois Marseille du temps de César & de Pompée, apprit à ses dépens qu'il ne lui convient pas de se mêler des querelles des grands princes : & elle doit désormais se contenter que ses Consuls, & les autres membres qui composent le Conseil de la ville, ses quatre-vingt-mille livres Sterling de revenu, sa garnison, ses fortifications, & les trois-cens pièces de canon de bronze qu'elle a dans son arsenal, la mettent à l'abri des incursions que pourroient faire sur son territoire les nobles Polonois dans le temps de leurs confédérations. Au reste, il paroît que la constitution actuelle de ce royaume ne lui donne aucun lieu de craindre pour ses privilèges, pour ses droits de ville Anféatique, ni pour ses libertés. De dix-huit-mille portions que la Pologne & la Lithuanie devoient fournir conjointement, à peine y a-t-il huit-mille hommes sur pied. Ce n'est pas le

feul mal qui afflige cet état. L'opposition que chaque Nonce peut former à la Diète en prononçant le feul mot *Veto*, est un *Veto*, un obstacle éternel au bien général d'un pays où le droit d'élire ses Rois porte, cinq ou six fois par siècle, toutes les horreurs & toute la désolation que la guerre entraîne après elle. Les Polonois zélés pour la patrie prétendent que l'intolérance est fatale à la population & au commerce, tandis que les Juifs, qui inondent ce royaume, l'épuisent, & en tirent tout l'argent. Et que ne pourroit-on pas dire de l'esclavage des payfans, de l'autorité des Starostes, & des autres seigneurs, qui usurpent des droits qui n'appartiennent qu'au souverain? Il est bien triste, ajoutent ces vrais patriotes, que la liberté de la Pologne dépende du bon plaisir de ses voisins, tandis que pour l'affermir il n'y auroit qu'à remédier aux désordres qui se sont glissés dans la constitution. Ce seroit le moyen de rendre son premier lustre à un royaume qui autrefois a figuré dans le monde avec tant de gloire. Très-peuplé par lui-même, fertile & abondant en grains, arrosé par un

grand fleuve qui va se décharger dans la mer, il ne lui manque qu'un bon gouvernement, & l'industrie, qui en est la suite ordinaire. Quoi qu'il en arrive, & naturellement parlant, je crois qu'il n'en arrivera rien, parce qu'il y a trop de gens intéressés à la continuation de ce désordre; si Dantzic dépend de la Couronne de Pologne, on peut dire que tout le Royaume est en quelque façon tributaire de cette ville. Maîtresse de l'embouchure de la Vistule, les seigneurs Polonois y font transporter sur ce fleuve leur grain qui forme leur principal revenu, & le vendent aux habitans de Dantzic; car il n'est permis aux Polonois d'en traiter directement avec l'étranger que pendant les cinq jours que dure la foire. Les Dantziçois placent ce blé dans de vastes greniers dont leur ville est remplie, & le revendent ensuite aux Suédois, qui y portent en échange leur fer & de la porcelaine de la Chine, & principalement aux Hollandois dont Dantzic est l'entrepôt: on compte que l'exportation qui s'en fait, va par an à un million de livres sterling. Elle n'est pourtant pas

si considérable qu'elle l'étoit autrefois, lorsqu'on tiroit les blés de Pologne par la Méditerranée, & que Venise même trouva à Dantzig du secours contre la disette qui l'affligeoit. On attribue en partie le déchet de ce commerce aux grands progrès qu'a fait l'Agriculture en Angleterre, & aux récompenses qu'on accorde à ceux qui dans les années d'abondance font passer le blé à l'étranger. Au commerce des grains Dantzig joint celui des eaux de vie; car cette ville est pour le Nord ce que Corfou & Zara sont pour le Midi. Elle en envoie tous les ans à Pétersbourg pour six-mille livres sterling; sous l'Impératrice Catherine, cela alloit au double, & au dire des marchands d'eau de vie de Dantzig, c'étoient alors les beaux jours de la Russie.

Je crois, Mylord, vous avoir dit de Dantzig tout ce qui m'en a paru le plus intéressant: pardonnez ma prolixité & mon babil; vous savez que c'est le défaut des voyageurs. Je vais maintenant vous parler de la guerre présente des Russes avec les Turcs.

Le premier motif, ou pour mieux dire, le prétexte de cette guerre a été de chasser

des Tartares, qui depuis long-temps ne cessoient d'infester les provinces méridionales de la Russie. Les plus considérables de ces Tartares sont ceux de la Crimée, qui peuvent, dit-on, armer jusqu'à quatre-vingt-mille hommes. Indépendamment de cette presqu'île, ils possèdent en Terre-Ferme la petite Tartarie, qui au Midi s'étend le long de la Mer d'Asoph & de la Mer Noire. Ils ont pour sujets, ou pour alliés, d'un côté les Tartares de Cuban, qui occupent le bord septentrional de la mer d'Asoph, & de l'autre ceux de Budziac, qui habitent les pays qui des deux côtés du Niester s'étendent le long de la mer Noire, & ont pour bornes le Bog & le Danube. Ceux de la Crimée, dans leur presqu'île, demeurent dans des villes ou dans des villages, & vivant sous un ciel tempéré, cultivent un pays riche en bestiaux & en grains. Hors de la Crimée, ils errent dans les déserts, & se contentent de cultiver çà & là quelques pièces de terre pour servir à leur subsistance. Ils reconnoissent tous la Porte, qui par les garnisons qu'elle entretient à Caffa & à Baluklava, domine sur

la Crimée. Azoph, situé à l'embouchure du Tanais, réprime les Tartares de Cuban ; & Bender placé sur le Niester, joint à Oczakow qui est sur la rive occidentale du Borysthène, précisément au lieu où ce fleuve, après avoir reçu le Bog, va se perdre dans la mer, empêche les Tartares du Budziac de remuer. Tous ces Tartares Mahométans vivent de brigandage ; au lieu que les Calmouques & les Mougals, qui sont idolâtres, ne font de tort à personne, & comme les anciens Patriarches, vivent du produit de leurs bestiaux. Ceux de Cuban & de Crimée sont les plus voisins de la Russie, qui a élevé contr'eux deux longs retranchemens : l'un s'étend du Tanais au Volga ; l'autre, prenant depuis le Borysthène jusqu'au Donetz, qui un peu au-dessus d'Azoph se jette dans le Tanais, occupe un espace de plus de cent lieues.

La belle province d'Ukraine, que le Samara sépare de la petite Tartarie, est le champ des incursions des Tartares de Crimée. L'Ukraine, autrefois réunie sous son chef, ou Ateman, s'allia d'abord avec la République de Pologne : elle passa en-

suite sous la protection de la Russie, qui après la défection de Mazeppa, la mit au rang des provinces sujettes. Placée sous un heureux climat, elle est riche en bestiaux, en grains, en miel & en cire, & extrêmement peuplée. Elle a pour habitans les Cosaques, qui suivent la religion Grecque, & qui naturellement guerriers n'ont jamais vécu en paix avec les Tartares leurs voisins. Ceux-ci, beaucoup plus puissans, & toujours en campagne, infestoient continuellement l'Ukraine, & enlevant les troupeaux & les habitans, y faisoient un riche butin, dont la dixième partie appartenoit au Cham, & le reste se partageoit entre les Mursas ou capitaines, & les soldats. Ils se permettoient, dans ces derniers temps, ce brigandage avec d'autant plus de liberté qu'ils s'appercevoient que la cour de Russie & la Porte n'étoient pas en trop bonne intelligence. Outre les mécontentemens qui naissent tous les jours entre deux puissances voisines, le Turc soupçonnoit la Russie de favoriser sous main Koulican, son plus cruel ennemi; & de l'autre côté, la Russie ne pouvoit dissimuler

son ressentiment de ce que les Turcs, dans la guerre qu'ils avoient contre les Persans, vouloient passer dans des provinces qui lui appartenoient, & qu'ils avoient même violé son territoire. La Porte excitoit donc les Tartares contre la Russie, & ces peuples entreprirent ou plutôt continuèrent cette guerre d'autant plus volontiers qu'ils voyoient les forces de leur ennemi occupées en Pologne: & quoique le succès fut toujours favorable aux Russes, cela même ne faisoit qu'augmenter le dépit des Turcs. Les Tartares dans leurs différentes incursions en Ukraine, firent un grand butin, & enlevèrent beaucoup d'esclaves, qui se vendoient publiquement à Constantinople, comme pris sur des ennemis déclarés. Après bien des plaintes & des représentations inutiles, la Russie eut recours à la dernière raison que Dieu a mis entre les mains des souverains. Pour mieux châtier ces brigands, elle prit le temps que les troubles de la Pologne, à laquelle elle venoit de donner un Roi, étoient sur le point d'être apaisés, & que Koulican tenoit en Asie les Turcs plus occupés que jamais.

En 1735, on rassembla une armée en Ukraine: & le général Léonteff eut ordre d'entrer dans la Crimée. avec vingt-mille hommes de troupes réglées, & huit-mille Cosaques, & de mettre tout à feu & à sang. Son départ un peu trop tardif ne lui permit pas d'arriver au-delà de Cammervisaton sur le Borysthène, après avoir battu quelques hordes, ou compagnies de Tartares qu'il rencontra dans le désert.

La campagne suivante devint plus sérieuse. Tout se pacifia en Pologne. La paix se fit entre la France & l'Empereur, à qui la Russie avoit envoyé du secours: & la Czarine tourna toutes ses vues contre les Tartares. Pendant l'hiver de cette même année 1736, le Comte de Munich rassembla une armée sur le Tanais, & alla de bonne heure investir Asoph. On fit descendre de Véronitz des galères, & d'autres bâtimens, dont les équipages étoient venus de la mer Baltique. Le Contr'Amiral Brédal qui les commandoit, fit embarquer la grosse artillerie sur le même Tanais; & pour être en état de favoriser le siège, il se rendit maître des bouches de cette ri-

vière. Munich laissa le commandement de l'armée assiégeante à Lasci, revenu dans ce temps-là de la guerre d'Allemagne. Ensuite, pour conformer l'entreprise formée, dès l'année précédente, contre la Crimée, il fut se mettre à la tête de l'armée d'Ukraine, qui avoit reçu des renforts, & il établit dans cette province le principal siège de la guerre.

Il fallut y couper des arbres pour faire des chariots, faire des provisions de farine, rassembler des hommes, des chevaux, & des bœufs destinés à porter des vivres pour six mois, à travers des pays qui ne fournissent autre chose que du fourage pour la cavalerie. On fut aussi obligé de faire quantité de tonneaux propres à transporter de l'eau dans des déserts où l'on marche des journées entières sans en trouver.

Après toutes ces dispositions, Munich sortit de l'Ukraine. L'armée marchoit en un ou plusieurs bataillons quarrés; les vivres & les équipages étoient dans le centre. On ne voyoit, de toutes parts, que la terre couverte d'herbe, le ciel, & les Tartares qui divisés en divers pelotons venoient

attaquer l'armée par différens endroits. Repouffés d'un côté, ils dispaçoissoient en un clin d'œil, & l'instant d'après ils reparoissoient de l'autre; quelquefois même ils se présentoient en si grand nombre qu'ils environnoient les Russes. On leur oppoisoit les Cosaques & les dragons, qui formant plusieurs corps marchaient aux angles du quarré: en cas de besoin, ils étoient soutenus par l'infanterie dont une partie étoit armée de piques; elle portoit des chevaux de frise, lesquels, placés avec promptitude, lui tenoient lieu de retranchement. Mais, pour l'ordinaire, on disperseoit les Tartares par quelques volées de canons dont l'armée étoit bien fournie. Quelquefois, lorsque les Russes avoient le vent en face, l'ennemi mettoit le feu à l'herbe, qui dans ces déserts croît à beaucoup de hauteur. Le seul moyen de s'en garantir étoit de creuser des fossés pour arrêter le cours de ces flammes dont l'activité s'étendoit par toute la campagne.

A mesure que l'armée avançoit, on construisoit des forts de distance en distance, pour se conserver la communication

avec l'Ukraine: & dans un lieu appelé Samara, Munich avoit laissé un petit camp retranché, où il avoit posté mille hommes. Ce camp étoit défendu par quelques pièces d'artillerie, & soutenu par les fortins construits en avant & sur les derrières. C'est de cette manière que les colonies Européennes s'avancent en Amérique, & pénètrent jusques aux habitations des sauvages. C'est ainsi qu'en usa Jules Agricola, lorsqu'il entreprit la conquête de l'Écosse, pays jusqu'alors inaccessible: pour assurer ses derrières, & conserver la communication avec les provinces déjà soumises, il éleva des forts de distance en distance. Mais la chaîne des Romains étoit moins longue que celle des Russes, parce que le manque d'eau ne permettoit pas toujours à ceux-ci de suivre le chemin le plus court, & que pour s'en procurer ils étoient souvent obligés de s'écarter de leur route de deux ou trois journées.

Ce fut avec ces précautions, & à travers ces obstacles, que Munich s'avança vers la Crimée, à la tête d'une armée de soixante-dix-mille hommes de troupes ré-

glées: le nombre des chariots qui l'accompagnoient, étoit encore plus grand. Dans le même temps Lafci, qui en commandoit une moins nombreuse, ferroit de plus en plus Afoph, qu'il emporta heureusement au mois de Juillet. Ainsi cette place, dont le Czar s'étoit rendu maître sur la fin du siècle passé, & qu'il fut obligé de restituer par le traité de Pruth, place d'autant plus importante qu'elle tient en respect les Tartares de Cuban, & qu'elle commande le Tanaïs, & les Palus Méotides, revit, il y a trois ans, les aigles de Russie arborées sur ses remparts. Les Tartares de Cuban ne furent pas non plus à l'abri des armes Russes: ils furent défaits par le fameux Donduc-Ombo, chef des Calmouques qui sous la protection de la Russie habitent aux environs d'Astracan.

Malgré toutes les escarmouches qu'il avoit essuyées dans les déserts, Munich arriva enfin aux lignes de Précop, lesquelles flanquées de plusieurs tours qui furent autrefois l'écueil où échouèrent les armes Russes, défendent l'entrée de la Crimée. Ce fut là qu'il se disposa à attaquer les Tar-

tares. Leur Cham s'y trouvoit retranché avec toutes ses troupes, renforcées de quelques compagnies de Spahis & de Janiffaires. Munich fit mine de les attaquer d'un côté; puis tout à coup se portant sur l'autre, il les força facilement. Avant de s'engager dans le pays, il fit marcher un gros détachement vers Oczacow, pour couvrir ses derrières contre toute insulte de la part des Tartares de Budziac, & des Turcs, qui faisoient déjà quelques mouvemens de ce côté-là. Leonteff, qui le commandoit, s'empara de Kinburn, petite forteresse sur le Borysthène vis-à-vis d'Oczacow. Pendant ce temps-là, le grand Visir, campé sur le Danube, faisoit entrer des hommes & des vivres dans cette dernière ville, & dans Bender, observoit les démarches des Allemands, qui ayant fait la paix avec la France, formoient une armée en Hongrie, sous prétexte de donner à leurs troupes de bons quartiers, & tâchoit de mettre en état de défense les frontières de l'empire Ottoman du côté de la Chrétienté.

Munich, perçant dans la Crimée, prit Koslow, ville riche & marchande sur la Mer Noire,

Noire, aussi bien que Bacisaray, placée vers le milieu de la presqu'île, & résidence du Cham, dont les palais furent abandonnés aux flammes. Il en usa de même à Sultan-Saray, séjour du Sultan Galga, ou héritier présomptif du Cham. Mais dans le temps que sa course étoit le plus rapide, & qu'il paroïsoit devoir tout subjuguier, il se vit dans la nécessité de s'arrêter. Le dégât que les Tartares avoient fait dans le pays où il lui falloit passer pour marcher contre Cassa, lui fit connoître la difficulté de cette entreprise, qui étoit son principal objet. Il craignit surtout que les Tartares de Crimée, traversant les Palus Méotides par des gués dont ils avoient seuls la connoissance, n'allassent joindre ceux du Budziac, & qu'ils ne tentassent quelque irruption dans l'Ukraine. C'étoit effectivement leur dessein. Ils espéroient, par la célérité de leur marche, pouvoir prévenir les Russes, ou du moins les trouver harassés, & par le pillage de l'Ukraine se dédommager, en partie, des pertes qu'ils avoient faites en Crimée. Munich se replia donc sur les Lignes de Précop, qu'il

fit raser & combler en plusieurs endroits, & ayant été rejoint par Léonteff, qui avoit fait démolir Kinburn, place trop éloignée, & trop à portée du Turc pour qu'on pût la conserver, l'armée, victorieuse à la vérité, mais que les fatigues avoient diminuée de moitié, reprit le chemin de l'Ukraine sur la fin de l'été.

Elle ne put pas se remettre pendant le quartier d'hiver. C'est la saison que les Tartares choisissent pour leurs expéditions. Les marais & les rivières, alors gelées, leur ouvrent des routes faciles; de sorte qu'ils peuvent se jeter par-tout où ils veulent. D'ailleurs le parti qu'avoit pris Munich, les obligea de différer jusqu'à ce temps l'exécution de leur projet. L'armée Russe passa donc l'hiver au bivouac. Une partie étoit occupée à défendre les lignes contre les Tartares de Crimée; elle imita l'exemple que donna César dans les lignes de Durazzo, & par des signaux qu'on faisoit avec de la fumée, on étoit dans un instant averti de l'approche de l'ennemi: l'autre travailloit sans cesse à rompre les glaces du Borysthène pour en empêcher le passa-

ge à ceux du Budzjac. Mais malgré la vigilance des Russes, les Tartares percèrent par plus d'un endroit, & firent un butin immense. Ils se servent de l'arc, & manient la lance & le sabre avec une dextérité sans égale. Chacun d'eux mène avec soi deux ou trois chevaux, qu'ils montent en relais, & dans un besoin ils font jusqu'à 25 lieues par jour. Si un cheval n'est plus en état de marcher, ils le tuent, & en font un festin à leurs amis; ou bien ils le laissent aller dans ces déserts, & à quelque temps de là ils le trouvent bien remis. Ils ne portent avec eux que le pur nécessaire, & cela se réduit à bien peu pour des gens accoutumés à se nourrir de chair de cheval & de lait de jument. Ils sont tellement endurcis au froid que pour ne pas se découvrir à l'ennemi, ils n'allument point de feu, même pendant les nuits les plus rudes. Leurs manteaux, appuyés sur quelques bâtons qu'ils plantent en terre, leur servent de tentes, & les selles de leurs chevaux leur tiennent lieu d'oreillers. Durant l'hiver, les chevaux paissent l'herbe qu'ils trouvent sous la neige, & cette même neige

leur sert de boisson. Le gros de leur armée s'arrête sur la frontière de l'ennemi, d'où l'on détache différens corps avec ordre de revenir à jour marqué, ce qu'ils ne manquent pas de faire chargés de butin; ils en firent beaucoup cette année-là.

A peine la guerre étoit elle-ainsi commencée que ces divers événemens donnèrent lieu à des propositions de paix. Il y eut deux médiateurs principaux, les Persans & les Allemands. Koulican avoit promis de ne conclure aucun traité avec la Porte que la Russie n'y fut comprise; mais il ne montra à cet égard que peu de bonne foi, ou du moins qu'une grande indifférence. C'est qu'effectivement, à peine assis sur le trône, il se voyoit sur les bras les rebelles de Candahar, que le Mogol soutenoit. Résolu de marcher contr'eux, il ne devoit pas être fâché de voir les Turcs aux mains avec les Russes en Europe, tandis qu'il alloit parcourir les plus riches provinces de l'Asie. De l'autre côté, il étoit assez naturel que les Allemands, qui vouloient réparer les pertes qu'ils avoient faites dans leur guerre avec la France, eussent envie d'at-

taquer le Turc déjà affoibli par la guerre de Perse, & actuellement engagé dans celle que lui faisoit la Russie leur alliée. Aussi, tandis qu'ils faisoient à Constantinople des propositions de paix, ils se préparoient vivement à la guerre en Hongrie.

A Pétersbourg le Conseil étoit partagé. Le Comte d'Osterman, vieux ministre, dont la réputation étoit faite, aimant la paix, qu'il jugeoit nécessaire à l'état, & comptant peu sur les alliances, auroit bien voulu que l'on châtiât les Tartares, mais il s'opposoit à une rupture ouverte avec le Turc. Il disoit que la dernière campagne suffisoit pour la sûreté & l'honneur de l'Empire; qu'il n'étoit pas à propos de l'exposer en l'engageant dans une guerre si difficile, & si dispendieuse; que les Tartares étoient plutôt aigris que domptés; que les Turcs, débarrassés de la guerre de Perse, pouvoient tourner toutes leurs forces en Europe; qu'ils augmentoient déjà la flotte qu'ils avoient envoyée, l'année précédente, dans la Mer Noire pour empêcher la prise d'Asoph, si cela eût été possible; qu'ils avoient renforcé les garnisons de la Crimée,

& que l'armée qu'ils avoient sur le Danube, grossissoit tous les jours ; qu'il falloit se souvenir de cette maxime d'un sage, que l'on peut commencer la guerre quand on veut, mais qu'il n'en est pas de même quand il s'agit de la finir ; que les événemens étoient incertains ; que la continuation de la guerre entraîneroit nécessairement la dévastation des meilleures provinces de l'Empire ; & qu'enfin il étoit presque impossible de conserver les conquêtes qu'on pourroit faire contre le Turc, puisque la nature avoit mis entre les deux Empires les barrières les plus sûres, de vastes & d'immenses déserts.

Le Comte de Munich, que l'Impératrice avoit fait venir de l'armée pour le consulter dans cette importante conjoncture, fut d'un avis contraire. Il ne cherchoit qu'à augmenter sa réputation & à se rendre nécessaire ; la guerre lui en fournissoit les moyens ; aussi la conseilla-t-il de tout son pouvoir. Il soutint qu'avec cette prudence si mesurée qui ne veut jamais rien donner au hasard, on ne tenteroit aucune entreprise ; que rien n'étoit

plus nuisible que les délais, & que d'ailleurs l'occasion ne pouvoit être plus favorable: que les soupçons que l'on avoit conçus contre la fidélité du Bassa de Babylonie, & les mouvemens d'Égypte causoient du désordre dans l'empire Turc; que le trésor étoit épuisé, & qu'on ne pouvoit continuer la guerre sans avoir recours à des exactions violentes, qui aigriroient les peuples contre le gouvernement; que l'élite des troupes d'Europe avoit péri dans la guerre de Perse; que les Asiaticques étoient sans vigueur, & peu capables de faire tête à des soldats aguerris & bien disciplinés; que quelque nombreuses que soient les armées Turques, on seroit obligé d'en opposer une partie aux Autrichiens, qui se disposoient à les attaquer; que si les Allemands trouvoient les circonstances avantageuses, la Russie devoit en juger de même; qu'on ne pouvoit pas espérer d'avoir jamais de trêve avec les Tartares, si les armes à la main on ne forçoit le Turc à une paix glorieuse pour l'Empire; que les Princes doivent tirer vengeance des injures qu'ils ont reçues, de manière à effacer jusqu'au soup-

çon qu'on ose jamais les insulter de nouveau ; qu'il s'agissoit moins de réprimer les irruptions passagères des Tartares que de réparer la honte du traité de Pruth, aussi humiliant pour les Russes que le joug des Fourches Caudines le fut autrefois pour les Romains ; qu'il étoit temps de s'en souvenir ; qu'alors une femme avoit sauvé l'Empire ; que c'étoit à une autre femme, héritière des vertus, aussi bien que de la couronne de Pierre le Grand, qu'il appartenoit de le venger : qu'après avoir donné un roi à la Pologne, & fait avancer ses armées jusques sur le Rhin, les succès de la campagne passée étoient assez grands pour qu'elle se flattât de l'espérance d'exécuter le glorieux dessein qu'avoit formé le génie tutélaire de la Russie, de s'emparer de la Crimée, d'où Constantinople tiroit la meilleure partie de ses grains, & d'avoir une flotte sur la Mer Noire ; que si la fortune continuoit à être propice, on avoit lieu de se promettre des avantages bien plus considérables ; qu'il ne seroit peut-être pas impossible de déloger le Turc de l'Europe, & de le chasser de Constantinople, siège de l'Empire des Grecs,

qui regardent tous la Czarine comme leur véritable maîtresse, mettent en elle leur unique espérance, & d'une voix unanime l'invitent, l'appellent à leur secours, & n'aspirent qu'à l'heureux moment où ils pourront se ranger sous ses drapeaux.

La Czarine goûta le hardi conseil de Munich, à qui l'expédition de Dantzic, & celle de Crimée donnoient d'ailleurs beaucoup de crédit. On résolut de s'unir encore plus étroitement avec l'Autriche, & de continuer la guerre avec plus de chaleur que jamais.

Cependant on n'avoit pas interrompu le cours des négociations pour la paix, & tandis qu'on délibéroit sur le lieu le plus propre à la tenue d'un congrès, qui dans la suite s'assembla très-inutilement à Nimirow ville de Pologne, les Allemands déclarèrent la guerre à la Porte, & se répandirent dans la Bosnie, dans la Servie, dans la Valachie, & dans la Moldavie. Leur manifeste exposoit les dangers dont la paix conclue entre les Persans & les Turcs menaçoient l'empire Romain; de certains articles dont ces peuples étoient convenus à

l'égard du pèlerinage de la Mecque & de la Religion, on inféroit que la Chrétienté étoit perdue par la réconciliation des sectateurs d'Omar & d'Ali, que le Mahoméanisme étoit réuni; qu'il ne falloit pas tarder à prévenir des suites si fâcheuses, & y employer toutes ses forces.

Cette année, le Comte de Munich pensa à une entreprise plus sérieuse, & plus importante que celle qu'il avoit exécutée la campagne dernière. Ce fut le siège d'Oczacow, place défendue par plus de vingt-mille Turcs, & abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire en pareille occasion. On voulut la battre du côté de la mer, & pouvoir s'opposer aux galères que le Turc y entretient pour empêcher que les Cosaques, qui avec leurs barques descendent la rivière, ne viennent infester les côtes de la Mer Noire. A cet effet, on construisit une petite flotte sur le Borysthène, fleuve qui prend sa source dans la Russie, & qui arrose l'Ukraine. Mais comme on fut obligé de la construire au-dessus des cataractes, & des rochers à travers lesquels ce fleuve se précipite durant une assez

longue partie de son cours, & surtout près de son embouchure, il fallut faire les bâtimens plats; ce qui les rendit de très-peu d'usage quand ils furent en mer.

La flotte qu'on arma sur le Tanaïs, fut & plus considérable & plus utile. Elle étoit destinée à combattre, en cas de besoin, l'escadre des Turcs dans la Mer Noire, & à seconder Lasci, qui par une diversion dans la Crimée devoit favoriser l'entreprise de Munich sur Oczacow. Ce dernier partit de l'Ukraine après le commencement du printemps, à la tête d'une armée de soixante à soixante-dix-mille hommes, avec un grand train d'artillerie, une quantité prodigieuse de vivres, & deux-mille chameaux pour porter les tentes & les bagages. Il partagea son armée en trois corps, qui passèrent le Borysthène sur trois ponts différens. Il y en avoit un à Péréwolozna, près de l'endroit où Charles XII passa cette rivière, lorsqu'après la bataille de Pultava il se retira à Bender. Ce pont, porté sur 128 barques, avoit plus de 500 toises de longueur. Munich réunit toute son armée au-delà du fleuve, & hâta sa

marche, autant qu'il lui fut possible: son but étoit de prévenir les secours que le Grand - Visir, campé sur le Danube, faisoit entrer dans Oczacow tant par mer que par terre. Enfin, ayant encore passé le Bog, sans trouver d'obstacle, il arriva à la vue de la place sur la fin du mois de Juin.

L'attaque d'un grand retranchement qui couvroit Oczacow, & que défendoit un corps nombreux de Turcs, fit voir la force de la discipline: & la prise de la ville montra le pouvoir de la Fortune. Les Russes attaquèrent le retranchement jusqu'à trois fois: les deux premières, ils furent vigoureusement repoussés; mais, sans se décourager, ils y retournèrent une troisième, & l'emportèrent. Quant à la place, faute de plan, & de l'avoir suffisamment reconnue, ils l'attaquèrent du côté le plus fort. Ils n'avoient même ni fascines, ni gabions, ni les autres choses nécessaires à un siège: on les avoit chargées sur la petite flotte, qui n'arriva que quinze jours après la reddition de la place. Ce qui l'occasionna, fut une bombe que l'étoile de Munich fit tomber sur un magasin à poudre: à la

faveur du désordre que cet accident causa dans la ville, les Russes l'assaillirent avec intrépidité, & s'en rendirent maîtres. La garnison, & le Seraskier qui la commandoit, furent faits prisonniers de guerre. On prétend que ce jour vit périr tout le fruit de la discipline Européenne que Bonneval avoit introduite en Turquie par la formation de quelques compagnies de canonniers, qu'il instruisoit lui-même. Lovendal & Keith, qui animoient les Russes plus par leur exemple que par leurs discours, furent blessés à l'affaut. Keith fut hors d'état de servir pendant tout le reste de la guerre; mais Lovendal fut bientôt guéri, & continua à se distinguer.

Les mouvemens de l'armée Turque qui s'étoit considérablement grossie sous Bender, obligèrent Munich de couvrir Ocza-cow, jusqu'à ce qu'il en eût réparé les fortifications, & qu'il l'eût mis en état de défense. Il prévoyoit bien que le défaut de vivres le contraignant de retourner en Ukraine, l'ennemi profiteroit de son absence pour venir assiéger cette place. En effet, à peine s'étoit-il mis en marche que

les Turcs en formèrent le siège. Mais la vigoureuse résistance du général Stolffen, qui fut bien secondé par la petite flotte que Munich avoit laissée à l'embouchure du fleuve, les mit dans la nécessité de le lever. Dans les différentes sorties que firent les Russes, on s'aperçut évidemment de l'avantage des piques sur les sabres des Turcs, comme on avoit déjà vu l'effet des chevaux de frise contre la cavalerie des Tartares.

Dans le même temps qu'en 1737 Munich s'avançoit vers Oczacow, Lasçi se dispoisoit à entrer en Crimée. On dit qu'il y avoit dans son armée bien des gens, parmi lesquels il se trouvoit des officiers de la première considération, qui ne goûtoient point cette expédition, & qui en murmuroient hautement dans le camp, comme il arriva autrefois dans celui de César, lorsqu'il se préparoit à marcher contre Arioviste. A l'exemple du général Romain, Lasçi donna aux mécontents la permission de s'en aller, signa leurs passeports, & commanda une escorte pour les conduire en Ukraine. Trois jours après, ils reconnu-

rent leur faute, & vinrent lui demander en grâce de leur permettre de le suivre. Lasci, en partant d'Asoph, prit sa route par la petite Tartarie, le long des bords des Palus Méotides, tirant ses vivres de la flotte, qui sous les ordres de Brédal s'avançoit en suivant les côtes. Il eut soin d'assurer sa communication avec Asoph par une chaîne de redoutes, & sur la rivière de Moloschinawodi il construisit un fort où il laissa tous ses malades. Le Cham, à la tête de ses troupes, l'attendoit derrière les lignes de Précop, qu'il avoit rétablies; mais toutes ses précautions furent inutiles. Sur les extrémités de la Tartarie, & à quelques journées de l'Isthme, s'étend dans la mer une espèce de Cap qu'on appelle Geniczi, vis-à-vis duquel s'avance une langue de terre du rivage opposé de la Crimée, précisément du côté d'Arabat. Il n'y a entre deux qu'un passage assez étroit, par où les Palus Méotides communiquent à la Mer Morte, ou à une espèce de lagune qui va aboutir à l'Isthme. Pour donner le change au Cham, qui l'attendoit à Précop, Lasci fit halte à Geniczi, où jetant un pont sur

le passage qui sépare ce Cap de la langue de terre qui est vis-à-vis, il le passa fort heureusement avec toute son armée. A deux journées d'Arabat, il apprit qu'il y étoit arrivé un gros de Tartares pour lui disputer l'entrée de la presqu'île. Que faire entre deux mers dans une langue de terre étroite; où une poignée de soldats suffisoit pour arrêter une armée entière, où il n'y avoit pas moyen d'étendre ses troupes, de les faire agir, en un mot d'attaquer l'ennemi avec la moindre lueur d'espérance? Il fit sonder la lagune, & voyant qu'elle avoit peu de fond, & que les chevaux n'avoient qu'un très-court trajet à passer à la nage, il fit prendre les tonneaux, les chevaux de frise, & les autres matériaux qui se trouvoient dans l'armée, & ordonna que du mieux qu'il seroit possible, on construisît un pont, ou un radeau de la langue de terre jusqu'au rivage de la presqu'île. En même temps il fit creuser un large fossé de la lagune à la mer, pour couvrir l'arrière-garde & les équipages. Pour lors, l'armée, n'ayant d'ennemis ni en tête ni en queue, passa à son aise, & en plusieurs fois. Comme

me

me le pont n'avoit pas assez de consistance pour les chevaux, on les menoit par la bride, & ils guéoiérent ou nageoient, suivant le terrain. Dès que les Tartares furent que Lasçi étoit entré en Crimée, ils abandonnèrent Arabat & Précop, & lui laissèrent par là la facilité de pénétrer dans la partie de la presqu'île où Munich n'avoit pas touché l'année précédente. Il prit & brûla Caraybassar, ville des plus riches de la contrée, ravagea le pays, escarmouchant continuellement avec les Tartares, qui mêlés avec les Turcs venoient l'attaquer, & ensuite se retiroient. Enfin, faisant mine de marcher vers Arabat, il tourna tout d'un coup à gauche, sortit de la Crimée par une autre langue de terre, appelée Schoungar, peu éloignée de Géniczi, & chargé de butin & de prisonniers mit ses troupes en quartier d'hiver le long du Tanaïs & du Donetz. Voilà à peu près à quoi aboutit la campagne de Lasçi, à moins qu'on ne veuille regarder comme quelque chose d'important un combat naval qui se donna, au mois d'Août, entre la flotte de Brédal & celle des Turcs. Il dura deux

jours, après quoi les deux flottes se retirèrent, l'une à Afoph, l'autre à Caffa d'où elle étoit sortie.

Une troisième entreprise que les Russes, toujours commandés par Lasci, tentèrent sur la même province l'année suivante 1738, n'eut pas un plus heureux succès. Il s'agissoit de se rendre maîtres de Caffa, pour avoir un port sur la Mer Noire, & un pied dans la Crimée. Cette ville, la plus riche & la plus marchande du pays, autrefois la Messine de la Grèce, étoit très-propre à remplir ces deux objets. Outre le grain, le beurre, & le sel qui s'y débitent, il s'y fait une si grande quantité de Caviar, qu'on le transporte de là dans toute l'Europe, & jusques dans les Indes. Ce sont les éturgeons, nourris & engraisés dans les eaux basses, & presque douces des Palus Méotides, qui le fournissent. La rade de Caffa est de très-bonne tenue, & c'est où les Turcs tiennent leur flotte du Pont-Euxin. Cette ville étoit autrefois le boulevard de la Chrétienté contre les Huns, peuple féroce qui du fond de la Tartarie vint inonder cette frontière de l'empire Grec. Ils

s'en emparèrent ; mais les Génois, qui dans la décadence de Constantinople s'étoient, par le moyen de leurs vaisseaux, rendus maîtres de la Mer Noire, la leur enlevèrent en 1266. Ils la possédèrent plus de deux siècles, & l'on y voit encore des monumens de leur domination. Mais enfin les Turcs, s'étant établis en Europe, engloutirent tout ce qui les environnoit, & prirent cette ville, où ils tiennent toujours une forte garnison.

Le malheureux état du pays qu'il falloit traverser pour aller jusqu'à Caffa, & plus que tout cela la violente tempête qui dispersa la flotte de Brédal de qui il comptoit tirer ses vivres, & être secondé dans les opérations du siège, obligèrent Lasçi de ne plus penser à l'entreprise de Caffa. De sorte que tout ce que les Russes firent cette année dans la presqu'île, se réduisit à démolir la forteresse de Précop, & une partie des lignes, & à faire des escarmouches continuelles avec les Tartares. Après quoi Lasçi mit une bonne garnison dans Asoph, où il laissa Donduc-Ombo, toujours prêt à porter la terreur chez les Cubans, & alla

prendre ses quartiers dans l'Ukraine. Rien ne fut plus singulier dans cette expédition que la manière dont les Russes entrèrent dans la Crimée. Ce ne fut ni par la langue de terre d'Arabat, ni par celle de Schoungar, comme Lasci se l'étoit proposé. Les Tartares avoient occupé ces postes de bonne heure, & faisoient une garde très-exacte aux lignes de l'Isthme. Lasci étoit donc fort embarrassé, & ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un Tartare lui donna avis qu'il y avoit peu loin de là, & du côté de Précop, un espace où la mer a très-peu de fond, & où le vent d'Ouest pouffoit les eaux du côté de la mer, de manière que quelquefois il demeuroid à sec un temps assez considérable. Lasci s'abandonna à la Fortune, & faisant de nécessité vertu, attendit le vent favorable, mit son armée en colonne, força sa marche, & passa heureusement dans la Crimée à pied sec.

Pour Munich, après la prise d'Oczacow en 1737, & à son retour en Ukraine, il s'occupa à donner les ordres nécessaires pour couvrir cette province, remettre son armée, & faire provision de vivres

pour la campagne prochaine. Les Russes, & les Allemands devoient agir de concert contre l'ennemi commun, &, s'il étoit possible, le mettre entre deux feux. La cour de Vienne, qui, au commencement de la campagne de 1737, avoit attaqué les Turcs de tous côtés, & qui sur la fin se bornoit à une guerre purement défensive, proposoit cette année d'assiéger Vidin, place frontière en Bulgarie, & sur le Danube. Elle demandoit que pour faciliter cette entreprise, la Russie fît marcher un bon corps de troupes en Transilvanie, pour y attirer une partie des forces Turques, qui grossissoient tous les jours en Hongrie; & que pour faire une diversion encore plus puissante, tandis que Lasçi pénétreroit dans la Crimée, Munich entreprît le siège de Choczin ville de Moldavie sur le Niester, & tout près de la Pologne.

Les Russes ne vinrent point en Transilvanie; Munich & Lasçi avoient besoin de leur monde, & on résolut à Pétersbourg d'assiéger Bender au lieu de Choczin. Ils disoient que cette diversion suffisoit aux Allemands, qu'elle donneroit aux Russes

le moyen d'achever de soumettre les Tartares du Budziac, sans s'éloigner de leurs conquêtes, & surtout du Borysthène, rivière dont ils tiroient mille avantages, & dont l'armée, pendant la plus grande partie de sa marche, n'auroit qu'à suivre le cours.

Munich prit donc la route de Bender, & dès qu'il eut passé le Borysthène, il s'avança avec beaucoup de précaution, campant toujours près de quelque rivière, pour avoir la facilité de trouver de l'eau & du fourage, dont on manque dans ces pays-là. L'armée Russe, au milieu de ces déserts, ressembloit à un gros vaisseau qui fend les ondes, & qui portant avec lui ses provisions & ses magasins, répand la terreur par-tout où il paroît. On avoit encore moins de soin des malades qu'on n'en a sur mer. Il n'étoit pas possible d'établir des hôpitaux dans ces plaines arides, & de prendre les mesures qui sont d'usage dans les guerres d'Europe. Quand il leur arrivoit d'enlever à l'ennemi, qu'ils avoient toujours en tête, quelques moutons, ou quelques bœufs, c'étoit parmi

eux des réjouissances pareilles à celles que font les marins lorsqu'ils peuvent se procurer des provisions fraîches. A mesure que l'armée consommoit les vivres qu'elle menoit avec elle, on brûloit les chariots, & l'on mangeoit les bœufs devenus inutilés. Munich côtoya long-temps le Niester, dans l'espérance de trouver un passage, & de pouvoir s'approcher de Bender. Mais les Turcs, qui étoient sur l'autre rive, ne le perdirent jamais de vue, & l'en empêchèrent toujours. Il lui falloit d'ailleurs être continuellement aux mains avec les Tartares, qui du même côté que lui, & soutenus par un corps de Turcs, le harceloient sans cesse, le prenoient en flanc & en queue, & s'attachoient surtout à lui enlever ses vivres. Sans la vigilance de ce général, & l'exacte discipline qu'il faisoit observer, les Russes étoient perdus. Dans le nombre des escarmouches qu'il eut à soutenir, il y en eut de très-vives, & qu'on pourroit regarder comme des batailles. Assailli de tous côtés, forcé à avoir toujours les armes à la main, il étoit sans cesse prêt à marcher & à combattre. Enfin,

affoibli par ses victoires mêmes, désespérant de passer le Niefter, il se vit obligé de penser à sa sûreté. La peste, qui commençoit à ravager ces pays, le mit dans la nécessité de se retirer dans l'Ukraine. Il crut devoir faire démolir Oczacow, dont la conquête avoit coûté la vie à 20000 Russes. On l'avoit bien gardé la campagne précédente; mais on n'étoit pas en état de le faire cette année, que les Turcs avoient une si grande supériorité: il pensa que ce seroit une témérité que de s'obstiner à défendre ce qu'il falloit perdre nécessairement.

Les malheureux succès qu'eurent, durant cette campagne, & les Russes & les Allemands, occasionnèrent des reproches mutuels entre les deux Cours alliées. On se plaignoit à Vienne que Munich & Lasci n'avoient fait que de légères escarmouches contre les Tartares, & que leurs expéditions ressembloient plus à des joûtes & à des tournois qu'à de véritables opérations militaires, tandis qu'eux avoient eu à soutenir les efforts du Grand-Visir à la tête des troupes Ottomannes. Les Russes répondoient que la guerre qu'ils faisoient, étoit

plus sérieuse qu'on ne pensoit, qu'ils y avoient déjà perdu plus de cent-mille hommes; que tout le mal venoit des Autrichiens, qui en 1737 avoient divisé leur armée en trop de corps, abandonné le Danube, & la flotte qu'ils y avoient, & négligé de marcher à Vidin, conquête alors facile, & dans tous les temps de si grande importance que de là dépendoit presque toute la réussite de la guerre; qu'en 1738 ils avoient perdu Orsova le boulevard de Belgrade, & que cette perte ne pouvoit s'attribuer qu'au peu de troupes qu'ils avoient en campagne, aux changemens continuels de généraux, à l'indécision, à l'instabilité de leur conseil, & à quantité d'autres désordres qu'ils ne pouvoient imputer qu'à eux-mêmes.

Malgré ces mécontentemens réciproques, les deux Cours ont continué la guerre jusqu'à cette année 1739, que les deux partis ont accepté la médiation de la France. Lasci n'est point sorti de l'Ukraine. Donduc-Ombo, resté dans le Cuban, ne cessoit point, à la tête de ses Calmouques, d'inquiéter les Tartares, de les attaquer

dans leurs tanières les plus inaccessibles, de faire main basse sur tout ce qu'il rencontroit, d'enlever les femmes & les enfans, qu'il envoyoit peupler la Russie, ne laissant entre cet empire & la Tartarie qu'un désert impénétrable. Tel est l'usage des Orientaux, ils détruisent un pays, en transportent ailleurs les habitans, & croient par là leurs frontières plus en sûreté que si elles étoient défendues par les places les plus fortes.

Lasci ne fut pourtant retenu en Ukraine que parce qu'on avoit pris ombrage des Suédois. Ils entretenoient des correspondances à la Porte, dont on savoit qu'ils étoient amis; ils avoient de secrètes conférences avec le ministre de France à Stockholm; ils attendoient dans leurs ports une flotte de Brest; ils travailloient sans relâche à Carlscoon à augmenter leurs forces navales; ils avoient formé de grands magasins en Finlande, où sous prétexte de changer les garnisons, ils envoyoit tous les jours de nouvelles troupes. Lasci se tenoit donc dans l'Ukraine, toujours prêt, au premier mouvement des Suédois, d'accou-

rir avec son armée au secours de la frontière, qu'on n'avoit pas oublié d'ailleurs de mettre en état de défense.

D'accord avec la cour de Vienne, on résolut que Munich iroit droit à Choczin, & qu'il prendroit sa route par la Pologne; cette route qui donnoit aux Russes plus de facilité à se procurer des vivres, les mettoit aussi en état de mieux seconder les Allemands en Hongrie. Au commencement de Mai, Munich fit avancer, le long de la rive gauche du Borysthène, un corps de troupes grossi de plusieurs détachemens de Cosaques, avec ordre d'aller en avant. Il faisoit mine de marcher vers Bender; mais tout à coup il passa le fleuve, & entra dans le Palatinat de Volhinie. Mettre le pied en Pologne, & demander le passage, fut à peu près la même chose. Il alléguait pour raison la nécessité de la guerre, Divinité la plus forte de toutes. Il promit de payer tout ce que l'on prendroit, & de faire observer la plus exacte discipline. Les Polonois, qui sachant les Russes encore loin avoient parlé hardiment, & dit qu'ils ne permettroient jamais qu'on violât la neu-

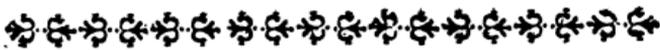
tralité que gardoit la République, devinrent muets dès qu'ils virent leurs armées de près. Les Turcs, qui attendoient les Russes sur les bords du Niefter, ayant appris qu'ils étoient en Volhinie, passèrent la rivière, & par la Podolie entrèrent aussi en Pologne. Ils dirent, pour se justifier, qu'ils imitoient l'exemple de leur ennemi, & qu'ils étoient en droit de le poursuivre par-tout. Il ne fallut pas beaucoup de temps aux Tartares pour parcourir & désoler toute cette fertile province, arrosée de belles rivières, entrecoupée de vastes & d'agréables prairies, & qui fournit des bestiaux à la moitié de l'Europe. Les gens de la campagne éperdus fuyoient de toutes parts, abandonnant leurs effets à la rapacité du soldat. Nouvel exemple du peu de fruit qu'on tire d'une neutralité qui ne se fait pas respecter par les armes.

Pendant que les Turcs tâchoient en Pologne de s'opposer aux Russes, le Grand-Visir avoit jeté ses vues sur Belgrade: la prise d'Orsova, dont il s'étoit rendu maître l'année précédente, lui en facilitoit le siège. D'ailleurs le mauvais état où étoient les

affaires des Allemands, ne leur permettoit guères d'y mettre obstacle. Il se flattoit même d'augmenter leur embarras, en entrant de bonne heure en campagne. Il ne se trompa pas. Wallis, qui commandoit alors l'armée Allemande, laissa prendre à l'ennemi le camp de Crotska près de Belgrade, & eut ensuite l'imprudence de l'y aller attaquer. Il s'imaginoit surprendre un corps de seize-mille hommes; mais il y trouva toute l'armée retranchée, & défendue par l'artillerie d'une redoute qui battoit de flanc la campagne. La confiance où il étoit, fit même qu'il négligea de marcher avec toutes ses forces. Il avança, par une longue gorge, entre deux montagnes où il fallut défilér; & à mesure que ses gens débouchoient, & vouloient se former, ils étoient reçus par les Turcs déjà rangés en bataille, qui les défaisoient les uns après les autres. Le front de l'armée Allemande étoit presque tout composé de cavalerie, à qui le terrain ne permit pas de manœuvrer. Ces tristes conjonctures, jointes à d'autres désordres, occasionnèrent la déroute, des Allemands le 22 du mois dernier. On doit

naturellement s'attendre que le vainqueur ira camper sous Belgrade.

Voilà, Mylord, les dernières nouvelles que nous avons apprises chez la Palatine de Masovie, Dame dont le mérite répond parfaitement à la réputation de son époux.



A U M Ê M E.

de Hambourg,

ce 30 Août 1739.

La journée de Crotška fut presque immédiatement suivie du siège de Belgrade. L'armée Autrichienne étoit extrêmement affoiblie, & s'étant retirée sous cette place, le Grand-Visir ne trouva plus d'obstacle à envoyer un corps de troupes au-delà du Danube, & à se rendre ainsi maître des deux rives de ce fleuve. Il y trouva d'autant moins de difficulté qu'il avoit déjà détruit une partie de la flotte des Allemands, & qu'il les avoit mis par

là dans la nécessité de brûler le reste, pour s'épargner le chagrin de la voir tomber au pouvoir de l'ennemi. Le corps des Turcs qui avoit passé le Danube, étoit assez considérable pour faire craindre quelque entreprise sur Têmeswar. Cela engagea Wallis à laisser une forte garnison dans Belgrade, & à passer le Danube pour courir à la défense du Bannat. Ainsi le grand Visir exécuta son projet, & vint à bout de faire abandonner aux Allemands les lignes qu'ils occupoient entre la Save & le Danube; lignes fameuses, d'où vingt-deux ans auparavant étoit sorti le Prince Eugène, dans la certitude de vaincre un autre Visir. Wallis eut, à Panzova, quelque avantage sur les Turcs; mais il ne fut pas assez considérable pour les empêcher de former le siège de Belgrade. Ce général se vit même obligé quelques jours après de repasser le Danube, pour venir au secours de cette place, que les Turcs, maîtres du fleuve, seroient de tous côtés. Il ne restoit aux Allemands que cet angle de terre qui est à l'Occident entre la Save & le Danube, & où est placé Semlin. Ce fut là que Wallis

établit son camp , dans la vue de conserver la communication avec Belgrade.

Telle étoit la situation des affaires , lorsque l'ambassadeur de France , qui depuis quelque temps se trouvoit au camp des Turcs , reprit vivement les négociations pour la paix. L'Autriche y envoya le Comte de Neuperg , homme distingué par son mérite , qui le 31 du mois d'Août signa cette paix , la plus singulière & la plus mystérieuse dont on ait jamais ouï parler , paix que la cour de Vienne a solennellement défavouée , & qu'elle observe religieusement. Entre les autres avantages que la Porte tire de ce traité , l'Autriche lui cède la ville de Belgrade , ce principal boulevard de l'Empire , & qui a coûté tant de trésors à la Chrétienté. Et cette cession se fait dans un temps où l'on a une armée capable de la secourir , où le gouverneur proteste qu'il est en état de se défendre , & qu'il peut encore tenir au-moins deux mois ; tandis que les Russes , alliés des Allemands , & dont il n'est pas même fait mention dans le traité , viennent , sous les yeux de la Hongrie , de remporter sur les Turcs une victoi-

viçtoire signalée, dont les suites étoient déjà très - considérables, & alloient de jour en jour le devenir encore d'avantage.

Le Comte de Munich, à la tête d'une armée de soixante-cinq-mille hommes, après avoir traversé la Pologne, marchoit droit à Choczin. Il avoit détaché un gros corps de troupes aux ordres du général Romanzoff, qui devoit aller du côté de Kaminiec, ville de Pologne sur la frontière de Moldavie, située sur le Zabruck qui un peu plus bas se jette dans le Niester, & faire mine de vouloir y passer cette rivière. Pour lui, il prit les troupes les plus lestes, força sa marche, & ayant en deux jours fait près de soixante milles, vint passer le Niester au-dessus de Kaminiec, & trompa ainsi les Turcs, qui l'attendoient sur les bords du Zabruck, derrière de forts retranchemens que défendoit une bonne artillerie. Leur armée étoit de quarante-mille hommes, & le nombre des Tartares qui s'y étoient venus joindre, étoit encore plus fort. Dès qu'ils furent que Munich avoit passé le Niester, ils le passèrent eux-mêmes, & se hâtèrent d'aller couvrir Choczin, vers lequel

les Russes dirigeoient leur marche. Le camp qu'ils choisirent, ne pouvoit être plus avantageux. Ils se placèrent sur un terrain un peu élevé, Choczin sur leurs derrières, de front un petit ruisseau qui formoit des espèces de marais. Leur droite étoit appuyée à des hauteurs, & à des bois épais dont ils se faisirent, & leur gauche sur un vallon d'où l'on ne pouvoit venir à eux que par des sentiers étroits & escarpés. Ils y ajoutèrent de bons retranchemens, & des batteries de canon. Munich leur laissa tout le temps nécessaire pour cela: il étoit obligé d'attendre l'arrivée de Romanzoff, qui chargé de la conduite des équipages, & de la grosse artillerie, avoit été arrêté dans sa marche par des pluies, & des débordemens dont la violence avoit entraîné les ponts préparés pour son passage. D'ailleurs il falloit que Munich prît langue dans un pays ennemi, qu'il procurât des vivres à son armée, qu'il reconnût exactement le camp qu'il devoit attaquer, afin qu'une trop grande précipitation ne lui fît rien perdre de ses avantages, comme trop de lenteur laisse souvent échapper l'occasion. Enfin, ayant bien exa-

miné, & jugeant qu'il étoit moins difficile de forcer l'aile gauche de l'ennemi, Munich se mit en marche le matin du 20 Août. Il commença par menacer l'aile droite, contre laquelle paroissant faire les plus grands efforts, il attaqua les hauteurs, pénétra dans les bois, & fit tomber une grêle de bombes dans le camp des Turcs. Ceux-ci accoururent, & se mirent en défense. Au plus fort de la mêlée, Munich donna ordre à une partie de ses troupes de défiler promptement de l'autre côté, & dans un instant l'aile gauche fut attaquée. Avant que les Turcs eussent reconnu où étoit la vraie attaque, & qu'ils fussent en état d'y porter du secours, les Russes étoient déjà maîtres des passages, avoient renversé ceux qui les gardoient, & commencé à dresser des batteries qui démontoient celles de l'ennemi. Munich faisoit ces mouvemens, lorsqu'une foule de Tartares vint le prendre par derrière, & qu'en même temps un gros de Janissaires emportés par leur courage perça jusques dans son corps de bataille. La victoire ne s'en déclara pas moins pour lui. Il trouva dans le camp

des Turcs quantité de provisions de guerre & de bouche; & sans perdre temps il alla investir Choczin, qui se rendit à discretion le 30. L'armée Turque s'étoit déjà retirée sous le canon de Bender, après la bataille qu'elle avoit perdue dix jours auparavant. De Choczin Munich triomphant prit la route du Pruth, qui vit sur ses rives l'honneur des armes Russes rétabli par ce général, & vengé de l'affront qu'elles y avoient reçu antrefois. Peu de jours après, il entra dans Jassy, capitale de la Moldavie, y déposa l'Hospodar Gica, à la place duquel il établit Cantimir, qui servoit dans son armée, & au milieu des plus grandes jouissances il reçut, au nom de la Czarine, l'hommage & les vœux de cette province Grecque.

Ce fut pendant ces succès, dans le temps que les Russes, & les Autrichiens maîtres de la Transilvanie n'étoient, pour ainsi dire, éloignés que de quelques heures de chemin, & que déjà quelques escadrons de Cosaques étoient entrés dans la Bulgarie, que Neuperg conclut la paix sous Belgrade. Elle fut aussi signée, peu de jours

après, au nom de la Czarine, par un ministre Russe que l'habile & adroit Osterman avoit envoyé à l'armée Turque immédiatement après la funeste journée de Crotka. Ces deux traités furent négociés & conclus par la médiation de la France. Cette puissance avoit, quelques années auparavant, mis fin aux troubles qui agitoient l'Europe, en acquérant pour elle la Lorraine, & le royaume de Naples pour un prince de sa maison. Elle vient de la pacifier encore, en faisant faire de nouvelles cessions. Les Allemands cèdent à la Porte une partie de la Valachie, la Servie entière, avec la ville de Belgrade, dont on doit démolir les fortifications. La Porte cède à la Czarine la ville d'Asoph, dont on démolit aussi les fortifications, & lui promet de lier les mains aux Tartares, & de les empêcher d'infester à l'avenir les frontières de l'Empire Russe.

Telle a été la fin d'une guerre qui dans ses commencemens paroissoit menacer l'empire Ottoman d'une ruine inévitable en Europe. Il faut avouer que les Turcs s'y sont conduits avec une extrême prudence,

temporisant à propos, & donnant des preuves d'intrépidité dans l'occasion. L'habileté y a fixé la fortune, dont elle est souvent le jouet. Les Autrichiens ont perdu une partie de la gloire de leurs armes, & la frontière qui leur importoit le plus. Les Russes se sont distingués, & leurs campagnes leur ont acquis beaucoup d'honneur; mais il ont bien payé cet honneur par l'épuisement d'argent, de soldats, de matelots, & par la désolation de leurs plus belles provinces. Leur empire affoibli est toujours exposé aux mêmes injures qu'auparavant, & bien moins en état d'aspirer à ce point d'élévation & de grandeur qu'ils s'étoient proposé pour but en commençant la guerre.

Si, après avoir appris de si grands évènements, vous étiez curieux, Mylord, de savoir ce qui me regarde; je vous dirois qu'au sortir de Dantzic nous primes la route de Dresde. Toujours occupé à Dantzic à parler de commerce, de politique, & de guerre, j'avois oublié de demander des nouvelles de l'observatoire du fameux Astronome Hévelius, où le grand Halley

étoit venu lui-même en pèlerinage. Je ne voulus donc pas, puisque j'étois à portée, avoir un jour à me reprocher une telle négligence, & je montai sur cette céleste guérite, qui n'a plus aujourd'hui de sentinelle. Après quoi nous commençames notre route le 15 du mois d'Août. Nous traversâmes d'abord une grande étendue de pays sablonneux, qu'un Antidiluvien soutiendrait avoir été autrefois le lit de la mer. Ensuite, avant que d'arriver à Francfort, nous côtoyâmes les rivages verdoyans de l'Oder, qui, ainsi que la Duina, transporte dans la mer Baltique de si beaux mâts pour les vaisseaux. A Francfort nous passâmes la rivière, & prenant par la Luface, pays rempli de forêts, & célèbre par la beauté du linge de table qui s'y fabrique, nous arrivâmes à Dresde au bout de sept jours. Vous jugerez par là, Mylord, que dans ces cantons les postes ne sont pas servies comme en France & en Italie.

Dresde est une ville assez connue, pour qu'il ne soit pas besoin de vous en faire la description. Je vous dirai pourtant que la politesse y répond à l'extrême magnificence

de la Cour. Je suis sûr aussi que les yeux connoisseurs de vos Myladis trouveroient bien du plaisir à voir les riches émaux, & les beaux diamans qui brillent avec tant d'éclat, & en si grande quantité, dans le trésor du Roi. Elles n'admiraient pas moins les rares porcelaines, tant du pays que de la Chine & du Japon, qui sont conservées dans un palais qu'on nomme de Hollande, & qui doit un jour être couvert de tuiles de porcelaine, comme le sont quelques édifices de la Chine. Je ne parle point de ces belles broderies en blanc qui font sonner si haut le nom de Dresde à la toilette des Dames. On souhaiteroit qu'à l'exemple de Marseille on y fit du point moins cher, afin d'en multiplier le débit. La même raison feroit désirer que les figures & les couleurs des porcelaines de Saxe, fussent d'un peu meilleur goût. Ces miniatures, ces dorures, ces petites figures à moustaches & à draperie, enluminées & comme barbouillées de diverses couleurs, ces dessins peu gracieux déplaisent dans des choses qui ne doivent être que grâce & agrément. Meissen auroit besoin de tirer

ses dessins & ses modèles de quelqu'un de ces artistes François qui dirigent la manufacture de Chantilli. Il me semble aussi qu'ils ne feroient pas mal d'imiter d'avantage l'ancienne porcelaine du Japon & de la Chine, dont les figures, aussi bien que les plantes & les animaux qui nous viennent de ces pays-là, ont une certaine beauté étrangère qui plaît. Mais surtout je crois qu'ils amélioreroient de beaucoup ce commerce déjà assez considérable, s'ils s'attachoient à l'imitation de l'Antique. Que de belles formes de vases, par exemple, n'y trouveroient-ils pas à imiter? Quelle satisfaction de voir, en belle porcelaine blanche, quelque morceau choisi de bas-relief, une suite de médaillons d'Empereurs & de Philosophes, les plus belles statues, comme la Vénus, le Faune, l'Antinoüs, le Laocoon, modelées en petit? je m'imagine qu'en Angleterre on s'empreseroit d'en orner tous les cabinets, & tous les desserts. Mais je ne sais, Mylord, si vous êtes informé que c'est à la manie de faire de l'or que nous sommes redevables de cette belle porcelaine de Saxe. Le père du roi

régnant étoit entêté du grand œuvre : il fit venir de Berlin un fameux Alchymiste de ce temps-là, qui se nommoit Bottcher. On ne trouva pas l'or ; mais on trouva la porcelaine, qui vaut de l'or. La première qu'on fit, étoit brune ; elle est extrêmement rare : je suis parvenu à m'en procurer une pièce, que je destine pour le cabinet de notre ami le général Churchill, qui auroit bien envié au Sannazar ses porcelaines, mais jamais ses Églogues.

Pour aller de Dresde à Leipzig on traverse le plus beau pays du monde. La Saxe n'est, s'il est permis de parler ainsi, qu'un pouce de terre, mais la mieux cultivée qu'on puisse voir. Elle est très-peuplée, & ses habitans sont fort industrieux. A chaque quart de mille d'Allemagne, qui répond à un mille d'Italie, où à un tiers de lieue de France, l'on voit sur le grand chemin une colonne milliaire. On croiroit voyager en petit dans l'Empire Romain.

Nous arrivâmes à Leipzig dans le temps que tout s'y préparoit pour la foire. Presque toute l'Allemagne, la moitié de la Po-

logne & de la Hongrie viennent s'y fournir de marchandises tant du pays qu'étrangères, que cette ville tire de Hambourg, qui est comme l'œil par où l'Allemagne regarde l'Océan. Cette foire est une source de richesses pour le pays; chaque jour nous en donne une nouvelle preuve. C'est l'Électeur de Saxe; dit-on ici, qui fait les honneurs du Roi de Pologne. Pour se former une idée des ressources de la Saxe, il suffit de dire que depuis l'expédition de Charles XII, qui assurément en tira beaucoup, il en est sorti des sommes immenses, sans que le crédit public en ait été altéré; or ce crédit, pour me servir d'une expression Angloise, est *le pouls des états*. Ce pays a encore une autre source inépuisable de richesses; ce sont les mines d'argent de Freyberg, qui ne le cèdent pas à celles du Hartz què possèdent en commun l'Électeur d'Hanovre & le Duc de Wolfenbuttel, & qui sont regardées comme les plus riches qu'il y ait en Europe, depuis que celles d'Espagne & de Grèce ne subsistent plus. On assure qu'elles rapportent tous les ans

de produit net, & en argent monnoyé, cent-mille livres Sterling.

Ces mines offrent un exemple assez frappant de la force de l'habitude, & font bien voir qu'elle est une seconde nature. Ceux qui y travaillent sont bien sûrs, qu'à cause des vapeurs malignes qu'elles exhalent, ils ne vivront pas au-delà de quarante ans, que peut-être même ils ne parviendront pas à cet âge; ils savent d'ailleurs que peu loin de là, & au pied des montagnes mêmes qu'ils habitent, on vit communément jusqu'à soixante & à soixante-dix ans. Cependant, accoutumés dès l'enfance à ce travail meurtrier, ils ne sont pas moins gais en tirant l'argent du sein de la terre, que les ouvriers de Meissen en fabriquant leur belle porcelaine. Il faut pourtant convenir que la politique est venue ici au secours de l'habitude. Ceux qui travaillent aux mines, sont décorés à Freyberg de plusieurs marques d'honneur, & ont de grands privilèges; ils y sont comme les chanoines à Cologne, ou à Mayence.

On remarque une autre particularité à l'égard de ces mines; c'est que les orages qui désolent la Saxe, viennent précisément de là. Les montagnes de Freyberg sont au Sud de Dresde & de Leipzig, mais au Sud-Ouest de la première, & au Sud-Est de la seconde, si sur terre il m'est permis de parler le langage marin. Leipzig est située dans une belle plaine, & environnée de jardins à la Hollandoise. J'y ai été voir M. Mascow, célèbre par ses grandes connoissances dans le Droit Public, science regardée en Allemagne comme la première des Sciences: il manie surtout supérieurement la balance entre les droits de l'Empereur & ceux des Électeurs. C'est un homme qui parle peu, fort poli, versé dans les Belles-Lettres, & possédant son Horace aussi bien qu'un Anglois. Chez un autre savant de Leipzig, j'ai vu un cabinet de coquillages, où l'on a rassemblé tout ce qu'il y a de plus curieux en ce genre. On y trouve le *papier de musique*, les *amiraux*, le *bonnet de nuit de Neptune*. Je donnerois tout au monde pour me souvenir du nom d'un autre coquillage très-beau, très-

fin, très-éclatant, que j'y vis: il vaut, disent-ils, plus de cinquante pistoles, & on l'estime autant que *l'échelle orientale*, le *Pescennius Niger*, & l'*Othon*, que l'on vante dans d'autres cabines.

De Leipzig nous fumes à Potzdam. Ici est le Noviciat militaire du Roi de Prusse, le séjour de ce régiment que la haute taille des soldats qui le composent, peut faire regarder comme l'élite de l'espèce humaine. Ce sont des géans qui y compris les surnuméraires, montent au nombre de quatre-mille, de tout pays, & de toute religion. Il n'y a cependant entr'eux ni schisme ni controverse: on a trouvé le moyen de ne les occuper que d'exercice & d'évolutions, & toute leur ambition se borne à y réussir l'un à l'envi de l'autre. Voir, à travers un verre taillé à facettes, faire l'exercice à un soldat seul, & le voir faire à ce régiment, c'est précisément la même chose pour la régularité, & la justesse des temps. On prétend qu'il y a trop de minuties dans leur maniement des armes, & que ces sortes de choses, qui font un beau coup d'œil en un jour de revue, font très-

inutiles en un jour d'action. L'instituteur de cette discipline si exacte est le Prince d'Anhalt, qui se distingua si fort à la bataille de Turin; mais ce régiment est toujours sous l'œil du maître; c'est lui qui en est proprement le colonel: il en prend même le titre, & nous ayant fait l'honneur de nous retenir à dîner, il nous dit que nous mangerions, non à la table d'un Roi, mais à celle d'un colonel qui est à son régiment. Cette troupe est l'objet de ses complaisances, & pour cet objet il va jusqu'à la profusion. Comme autrefois en Angleterre on ne regardoit pas à quelques guinées pour un demi-doigt de marge de plus qu'à l'ordinaire à une édition ou à une estampe; ici on ne regarde pas à dix, ni même à vingt-mille écus, pour un homme qui a quelques pouces au-dessus de la taille commune. Le plus bel *in Folio* qui soit à Porzdam, est un certain Kaitland, qui a sept pieds & demi de haut, imprimé en 1716 à Dublin, ou dans quelque autre ville d'Irlande. En un mot, ce régiment fait les délices du Roi. Quelque temps qu'il fasse, il va, tous les matins, le voir monter la garde, sans qu'il

paroisse jamais *nimis longo satiatus ludo*. C'est alors qu'il donne ses audiences, & qu'il admet les étrangers: c'est ce qui a fait dire que l'antichambre de ce prince avoit la terre pour parquet, & le ciel pour plafond. Comme en certains pays on cherche à rapetisser la race des chiens dont on fait commerce, ici on travaille à agrandir l'espèce des hommes qu'on veut pour soldats. Pour y réussir, on cherche dans tout le Royaume les femmes les plus grandes, & on les marie avec ces géans de Potzdam, à proportion de leur taille: qu'une fille ait un pouce au-delà de la taille ordinaire; le Roi lui fait sa dot.

Outre ce régiment, qui lui sert de gardes, ce prince entretient plus de soixante-mille hommes, qui, sans être d'une taille aussi élevée, ne laissent pas d'être beaux, & paroissent tous jetés au même moule. Les Arsenaux de Stettin, de Magdebourg & de Vésel, les plus importantes places qu'il ait, sont, ainsi que celui de sa capitale, dans un très-bon état, & bien fournis d'artillerie. Les chevaux destinés à la servir, y sont formés de longue main, &

& distribués dans les différentes provinces, où on ne les tient pas oisifs ; il faut qu'ils soient toujours prêts à passer des travaux de Cérès à ceux de Mars. Enfin le roi de Prusse peut faire marcher vers sa frontière une armée de cinquante - mille hommes, avec tout l'attirail nécessaire, en moins de temps qu'il n'en faut à un de nos entrepreneurs d'Italie pour mettre un Opéra sur pied.

Le Roi a véritablement réformé ses états, & l'on pourroit le comparer à un Abbé qui tiretoit ses moines de l'aisance des villes, & les mèneroit à la campagne travailler à la terre. Sous Frédéric, son père, on ne s'occupoit dans le pays que de fêtes & de magnificences ; il y a substitué les mœurs de Sparte. Avec une plume de fer, il a supprimé les pensions inutiles, & les charges de la Cour. Persuadé que le luxe ne peut être que pernicieux dans un pays pauvre en argent, & peu riche en industrie, il a cru qu'il valoit mieux convertir ce que l'on y employeroit, à l'entretien de troupes nombreuses & bien disciplinées, qui font respecter un prince au dedans,

& le font rechercher au dehors. Il a réussi dans ces deux vues. Il n'est aucune puissance qui ne le souhaite pour allié, & aucun de ses sujets, quelque grand qu'il puisse être, ne voudroit lui avoir manqué en quoi que ce fût.

Quoique ce qui regarde la guerre, fasse sa principale occupation, & que tout ce qui l'environne soit soldat; ses soins ne s'étendent pas moins aux autres parties du gouvernement. Ses finances sont administrées avec l'économie la plus régulière. Tout le monde parle de son trésor, humeur croupissante dans le corps politique, aux yeux des négocians; mais aux yeux des soldats, caisse militaire, vie de l'état. Et comme pour supplément à ce trésor, il a, dans son palais de Berlin, un appartement où les tables, les sièges, les chandeliers de toute espèce, les balustrades, en un mot où tout est d'argent, comme dans les palais des Rois du Mexique. La peste ayant ravagé ses états de Prusse & de Poméranie, il les a repeuplés par des colonies achetées dans les pays Catholiques d'Allemagne, où les Protestans n'ont pas le libre

exercice de leur religion. Il y a aussi établi des haras, qui donnent des chevaux aujourd'hui fort estimés. Il a bâti presque tout Potzdam, & entr'autres édifices il y a pour ses soldats un temple, où l'on voit son tombeau soutenu à droite & à gauche par Mars & Bellone, qui depuis long-temps ne paroissent plus dans les temples. Il a augmenté Berlin de moitié, & il a donné son nom à cette partie qui s'appelle *Wilhemstatt*. Il est vrai que les maisons n'y sont ni si chères, ni si habitées qu'elles le sont à Londres dans le *Hannover's Square*. Je prépare *les nids*, dit-il; un jour ou l'autre les oiseaux y viendront nicher d'eux-mêmes. C'est dommage qu'il n'ait pas eu à son service un Palladio. Le Czar Pierre ne fut pas mieux servi, & le feu roi de Sardaigne, qui orna son Turin de tant d'édifices, n'eut qu'un Giovara pour architecte.

Il n'a pas négligé l'Agriculture. Comme le Czar envoyoit les jeunes gentilshommes dans les pays étrangers pour y apprendre la politesse, ou la marine, le roi de Prusse les envoie à la campagne pour s'y

instruire de l'agriculture, & des moyens de rendre la terre plus féconde. Aussi cet art, le plus essentiel de tous les arts, a-t-il fait de grands progrès. Et cela n'est pas surprenant. Outre le pain que l'agriculture fournit aux soldats, le Roi, en qualité de gentilhomme, possède une grande quantité de terres, & de domaines répandus dans la vaste étendue de ses différents états; en vertu de quoi il est particulièrement intéressé à favoriser l'agriculture. Vous savez, Mylord, que les Huguenots sortis de France portèrent à Berlin, comme ailleurs, les manufactures & les arts. Celui de travailler l'acier y a été poussé à une extrême perfection; & les draps qu'on y fabrique, le bleu surtout, sont d'une grande beauté. Le Roi encourage particulièrement cette manufacture. A l'exemple de votre immortelle Élisabeth, il a défendu, sous des peines très-sévères, l'exportation des laines du pays: il a même établi un magasin de laine, où les pauvres ouvriers, qui ne sont pas en état d'en acheter eux-mêmes, peuvent en aller prendre. On la leur avance, & ils l'escomptent en-

suite par l'ouvrage qu'on leur donne à faire pour le profit du Roi. Avant qu'il eût donné à Königsberg un asile au roi Stanislas, la Prusse fournissoit à la Russie une grande quantité de draps. Depuis cette époque, cette branche de commerce a passé à vos compatriotes.

Mais, Mylord, que pourrai-je vous dire du Prince royal, nourrisson & favori des Muses? Nous avons passé auprès de lui, dans son palais de Reinsberg, quelques jours qui ne m'ont paru que des instans. Nous n'avons été témoins que des vertus qu'il possède comme particulier. Quand il sera sur le trône, l'univers admirera en lui les vertus du Souverain. Il y a tout lieu de penser qu'il recherchera les grands hommes avec le même empressement que le Roi son père cherche les hommes grands.

De Reinsberg, qui n'est pas loin de Ferbellin, théâtre où se passa la mémorable action entre le grand Électeur & les Suédois, nous nous rendimes à Hambourg. Le pays que nous vimes dans ce voyage, n'offre que des sables, & ressemble à celui que nous trouvames au sortir de Dantzic.

Hambourg, dans son origine, n'étoit qu'un Fort que Charlemagne éleva contre les incursions des barbares du Nord. Aujourd'hui il est pour l'Allemagne ce qu'étoit autrefois Augsbourg, je veux dire l'entrepôt des marchandises des Indes & de l'Orient, que les Anglois & les Hollandois transportent en Europe, comme les Vénitiens le faisoient autrefois. Mais de quoi m'avisé-je de vous parler d'une ville qui est peuplée d'Anglois, & que l'état actuel de la navigation peut faire regarder comme n'étant qu'à quelques milles de Londres? Vous dirai-je que cette ville est très-riche, qu'elle a environ trois-cens bâtimens marchands, & un vaisseau de guerre; qu'elle a part à la pêche de la baleine; qu'elle fait un grand commerce en Portugal & en Espagne; qu'elle est l'étape de cette prodigieuse quantité de toiles que la Silésie fournit à l'Amérique? Non, je vous dirai une chose qui me touche bien d'avantage. Notre frégate, qui par ordre de Mylord Baltimore devoit de Dantzic faire le tour du Dannemarck pour venir nous prendre ici, est arrivée; elle nous attend. Je vous

dirai que je meurs d'impatience de m'embarquer, que je ne soupire qu'après un bon vent d'Est, que les exhalaisons qu'il entraîne, font détester de vos compatriotes, & que j'invoque pour qu'il me ramène bientôt près de vous. Je crois que je puis sans témérité me flatter que dans votre agréable Parc de S. James

Pascitur in nostrum reditum votiva juvenca.



A M. LE MARQUIS
 SCIPION MAFFEI.
 A VÉRONE.

de Berlin,
 ce 27 Août 1750.

Le commerce des Anglois en Perse, par la voie de la Russie, & de la Mer Caspienne, dont les négocians & les politiques ont tant parlé, étoit encore dans sa première enfance, lorsque je me trouvai à Pétersbourg. Je ne pourrois donc vous

donner des lumières que sur ce qui regarde ses commencemens, & cela même en tâchant de me rappeler ce que j'en ouïs dire dans ce temps-là. Mais grâces au séjour qu'a fait ici, depuis peu, un Anglois qui a eu beaucoup de part à cette affaire, je suis en état de vous informer des progrès de ce commerce, & des vues qu'on s'étoit proposées en l'établissant. Cette occasion que j'ai de satisfaire votre savante curiosité, ajoute au plaisir que je sens de me trouver dans un pays où la partie raisonnable, (pardonnez-moi cette expression), de ceux qui voyagent, est invitée à voir tant de choses rares, & la plus rare de toutes, non pas un homme Roi, mais un Roi homme.

A peine les Anglois eurent-ils découvert le port d'Archangel, & établi leur commerce en Russie, ce qui arriva sous le règne du fameux Ivan Basilide, qu'ils jetèrent les yeux sur la Mer Caspienne. Cette mer s'étend entre la Russie & la Perse, & au-dessous d'Astracan elle reçoit les eaux du Volga, qui vient s'y rendre, après avoir parcouru une très grande partie de la Russie. Ce fut par là qu'ils espèrent pou-

voir s'ouvrir en Perse une route plus facile, & plus courte que celle des Portugais, qui alors maîtres des Indes, étoient obligés de faire le tour de l'Afrique entière, & d'une partie de l'Asie, avant que d'arriver à Ormus dans le Golfe Persique. Les Anglois se portèrent d'autant plus volontiers à cette entreprise que les contrées septentrionales de la Perse sont pour le commerce d'une bien plus grande importance que les méridionales. Les soies des provinces de Shirvan, de Manzeradan, & surtout celles du Ghilan, qui est l'ancienne Hyrcanie, sont les meilleures & les plus estimées de l'Orient. Ils vouloient donc les tirer de ces pays, & en fabriquer des étoffes dans leur île; ainsi que de leurs laines, qu'ils envoyôient autrefois en Flandre, ils établirent ces manufactures de draps qui leur ont si bien réussi. En conséquence de ce projet, ils firent diverses tentatives, & le succès en fut tel que le Président de Thou a cru devoir en parler dans son Histoire. Mais alors les conquêtes que les Russes venoient de faire sur les Tartares, conquêtes qui avoient étendu leur empire vers le Mi-

di, n'étoient pas encore assez affermies, ni le commerce des Anglois assez formé & assez solide, pour qu'il y eût lieu d'espérer de conduire à une heureuse fin un dessein si vaste & si compliqué.

Cependant, quelques années après, ces difficultés ne parurent pas insurmontables à un Duc de Holstein, qui ayant établi dans ses états des manufactures de soie, songea à en tirer la matière directement de la Perse, par la voie de la Russie. Dans cette idée, il envoya au Sophi une ambassade solennelle, dont vous savez qu'étoit chef le célèbre Oléarius. Elle n'eut d'autre suite qu'un naufrage sur la Mer Caspienne, & une fort bonne relation de la côte occidentale de la même mer. C'est à peu près ainsi qu'une relation des Hottentots a été tout le fruit d'un voyage qu'un certain Krosick de Berlin fit faire à un astronome jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, pour avoir la parallaxe de la Lune; entreprise au reste qui exécutée comme il faut, & comme elle vient de l'être, est véritablement digne d'un Roi.

Les François, dont l'ardeur s'est tournée depuis quelque temps vers le commerce, que Bacon appelle la *veine-porte* des états, songèrent aussi à cette voie de la Russie; surtout lorsque, sur la fin du règne de Louis XIV, il y avoit en France un ambassadeur de Perse. Mais ce projet fut à peine formé, qu'il s'évanouit.

Enfin le génie patient & hardi des Anglois en vint à bout. Un certain Elton, homme de mer, de commerce, & de guerre, d'une imagination vive, & d'une ambition démesurée, jeta les semences de cette plante, & les cultiva, la vit croître, & porter des fruits: il fut ensuite la principale cause de la destruction de son ouvrage, qu'il vit s'anéantir sans espoir de retour. Il connoissoit parfaitement la Russie, où il avoit servi. Il vit qu'on y pouvoit voiturer les marchandises à peu de frais, & les faire ensuite descendre par le Volga dans la Mer Caspienne; que les Anglois auroient un grand avantage de trouver en Perse un nouveau débouché pour leurs manufactures de laine, qui dans le Levant ne sont pas si re-

cherchées, & n'ont pas autant de débit que les draps de France; qu'ils tireroient un nouveau profit en prenant en retour des soies crues, ou en les achetant de la première main des payfans du Ghilan; au lieu qu'à Smyrne & à Alep ils sont obligés de les prendre des Arméniens, qui maîtres du commerce intérieur de l'Asie, les y transportent par le moyen de leurs caravanes. Il vit enfin que le temps ne pouvoit être plus favorable à l'établissement de ce commerce. Schah-Nadir, connu de nous sous le nom de Koulican, qui aimoit & protégeoit le commerce, entretenoit une armée de deux-cent-mille hommes. Il avoit tout récemment transporté le siège de l'empire de Perse à Mesched, capitale du Korassan, à quelques journées d'Astrabat sur la Mer Caspienne. Il devoit donc s'y faire une grande consommation de draps d'Europe, qu'y portoient en seconde main ces mêmes Arméniens qui dans les échelles du Levant trafiquent avec les peuples d'Occident. Ce pouvoit même être l'occasion d'étendre ce commerce à Kiéva, à Bokara, états policés dans la Tartarie, à l'Orient

de la Mer Caspienne, & jusqu'au Nord du Mogol, où l'on recevoit en échange de l'or, du Lapis-kazuli, & d'autres marchandises précieuses, qui ne viennent en Europe qu'après de longs circuits dans les Indes, & par conséquent sont d'une cherté excessive. Pour s'assurer tous les avantages de ce commerce, Elton ajoutoit qu'il étoit à propos d'avoir sur la Mer Caspienne au moins deux vaisseaux, que l'on construirait à Casan, sur le Volga; qu'alors les Anglois parcourroient cette mer à leur gré, établiroient le centre de leur commerce à Mesched, & feroient d'Astrabat un entrepôt.

Ce plan proposé au comptoir Anglois de Pétersbourg, on jugea devoir comme fonder le gué, & en 1739 on envoya en Perse le même Elton avec un petit chargement. A son retour, il rapporta un ample & favorable décret de Riza Kouli Mirza, régent de l'Empire pendant l'absence de Nadir, alors occupé à son expédition du Mogol; & l'entreprise commença à prendre forme. Le comptoir Anglois de Pétersbourg la communiqua à la Compagnie de

Russie à Londres, dont il dépend. Elle s'y porta avec chaleur, & après quelques oppositions de la part des Compagnies du Levant, & des Indes Orientales, qui ne voyoient pas volontiers celle de Russie empiéter sur leurs droits & leurs privilèges, le commerce de la Mer Caspienne fut autorisé par le Parlement. Il n'eut, en Russie, aucun obstacle à surmonter : outre l'intérêt réciproque qui unit les deux nations, il en résultoit pour la Russie un avantage particulier, c'est à dire le profit qu'elle devoit tirer du passage des marchandises de Perse & d'Angleterre, & la satisfaction de l'enlever aux Turcs. Les espérances des Anglois étoient donc flatteuses, & paroissoient fondées. On donna de grandes commissions ; on nomma Elton agent du nouveau commerce. Celui-ci, actif au-delà de ce qu'on peut imaginer, fut en état, en 1742, de sortir de Casan sur un bon vaisseau, & avec une riche cargaison. En peu de jours, il mouilla à Astracan, d'où il mit en mer : ce fut alors que cette mer vit pour la première fois flotter sur ses eaux le pavil-

lon Anglois, & sentit le poids de ces vaisseaux qui ont soumis l'Océan.

Ce voyage ne produisit pas, en Perse, tous les avantages dont on s'étoit d'abord flatté. A peine le tiers de l'armée s'y habille-t-il de drap: la route d'Asfrabat à Mesched est infestée par les Turcomans, peuple féroce qui habite un désert que le manque d'eau rend inaccessible aux armées. Kiéva & Bokara ne font presque aucun usage des marchandises Européennes. Il y a de continuels dangers à essuyer dans la Russie Asiatique, où les Tartares & les Calmouques ne font pas moins adonnés au brigandage que ne le font les Arabes dans l'Asie méridionale. Ajoutez à ces obstacles les troubles de Perse, & l'état malheureux où cet empire étoit réduit. Les guerres cruelles qui duroient depuis si longtemps, l'avoient accablé, & épuisé d'hommes & d'argent. Nadir, qui auroit pu le rétablir en partie, & lui donner une nouvelle vie, par le trésor immense qu'il avoit tiré de l'Inde, avoit mieux aimé l'enfouir dans la forteresse de Kélat, & n'entretenoit son armée

qu'à force d'impôts excessifs, & d'exactions barbares.

Le commerce ne laissoit pourtant pas d'avancer; & conduit par des gens industrieux & sages, on étoit en droit d'en espérer encore des profits raisonnables. Mais les causes qui devoient à la fin le détruire, commençoient déjà à fermenter sourdement, & de temps en temps même à paroître au grand jour. Les Arméniens, que Schish-Abas avoit autrefois enlevés à leur patrie, pour les transplanter dans la Perse, & qui ne peuvent s'y soutenir que par le commerce, conçurent une violente jalousie contre les rivaux qu'ils trouvoient sur la Mer Caspienne. Les marchands de Russie, qui de Casan portojent en Perse des cuirs, & d'autres marchandises, se liguèrent avec les Arméniens, comme cela étoit naturel; & tous ensemble conjurèrent la perte des Anglois. Ceux-ci auroient sans doute éprouvé, à leurs dépens, combien il est difficile de lutter contre une nation rusée, qui ne s'occupe que d'un seul objet, établie depuis longtemps dans le pays, accoutumée aux usages serviles de l'Orient; ils eussent senti qu'il

y a

y a même une espèce d'impossibilité qu'un commerce formé au milieu des états d'un prince étranger puisse y subsister à la longue.

Mais ce, qui accéléra la ruine du leur, ce fut la marche de Schah-Nadir dans les provinces qu'arrose la Mer Caspienne. Pendant les trois années que lui coûta la conquête de l'Inde, les Tartares de Kiéva & de Bokara avoient fait des irruptions dans le Korassan, & les Tartares Lasghi étoient entrés dans le Shirvan. Les uns & les autres avoient enlevé un grand nombre de familles, & les avoient conduites en esclavage. Il ne fut pas difficile à Nadir, revenu vainqueur, de soumettre les Tartares de Kiéva & de Bokara, qui habitoient un pays plat & ouvert de tous côtés. Il n'en fut pas de même des Lasghi, couverts de toutes parts des montagnes inaccessibles du Daghistan, robustes & forts, endurcis à la fatigue, jaloux de leur liberté, tous nés soldats, en un mot les Suisses de l'Asie. La Perse avoit fait plus d'une tentative pour les subjuguier : toutes avoient été inutiles, & il avoit passé en proverbe, qu'un roi, à

Volume V.

O

moins d'être fou, n'entreprendra jamais d'attaquer les Lasghi. Nadir, sage & prudent jusqu'alors, l'entreprit, & eut le sort de ses prédécesseurs. Le bruit de ses hauts faits engagea d'abord quelques tribus qui habitoient la frontière méridionale, à lui envoyer des otages, & à se soumettre. Suivant l'usage d'Orient, il en transplanta le plus grand nombre dans le Korassan. Cela devoit lui suffire; & il pouvoit suivre l'exemple de César, qui content d'avoir passé le Rhin, & répandu l'allarme chez les Germains, ne s'avisa pas de les attaquer dans le fond de leurs forêts. Nadir, au contraire, enflé par ses premiers succès, s'avança, s'empara d'un passage important, puis s'enfonça dans les gorges & les précipices du Daghistan. Peu s'en fallut que le conquérant des Indes ne fût enveloppé de toutes parts, & coupé par ces montagnards qui connoissoient les moindres sentiers de leur pays. La science militaire du rival de Sésostris & d'Alexandre put à peine le tirer de leurs mains, & le conduire à Derbent, où il trouva le moyen de procurer des vivres à son armée, qui étoit dans la plus ex-

trême disette. Il connut alors combien la mer pouvoit faciliter les transports. Il déclara Derbent port franc, & invita les Russes à y porter de la farine & des grains. L'espoir du gain les y attira, & malgré les défenses que fit le gouvernement, allarmé du voisinage d'une armée si considérable, de rien exporter du pays, ils fournirent à Nadir de quoi pourvoir aux besoins de son armée, & le tirèrent de la fâcheuse position où il étoit. Sur ces entrefaites le vaisseau d'Elton aborda dans le Ghilan, & y fut freté pour porter du riz à Derbent. Débarqué avec son chargement, il fut au camp de Nadir, qui lui fit mille questions sur la navigation & le commerce. Elton lui répondit avec la précision Angloise, & le fatisfit sur tout. Nadir, d'un génie vaste, & qui ne s'occupoit que de grandes idées, crut avoir trouvé son homme. Il lui fit mille caresses, lui promit monts & merveilles, & n'eut pas de peine à engager à son service un homme amateur de la nouveauté, ambitieux à l'excès, & qui n'aspiroit qu'à jouer un grand rôle. La première commission qu'il lui donna, fut de con-

struire un fort sur le Golfe de Balchan, pour tenir en bride les Turcomans, qui non contents d'infester par terre la route d'Astrabat à Mesched, venoient encore inquiéter la plage d'Astrabat, & les côtes méridionales de la Mer Caspienne. Cependant Nadir pensoit aux moyens d'avoir une flotte. Il en avoit sous la main les matériaux; le Ghilan lui offroit ses bois & son coton, le Manzeradan lui fournissoit du fer. L'exécution en fut confiée à Elton, qui s'y porta avec tant d'activité que malgré le peu d'habileté des Persans, & leur ignorance dans ce qui regarde la marine, il eut, en peu de temps, construit & mis en mer un vaisseau de guerre de 20 pièces de canon. Il parut sur la Mer Caspienne en souverain, & fit baisser le pavillon aux Russes, qui jusqu'alors n'y avoient eu que les vents & les flots pour ennemis.

En un mot, Nadir commençoit à devenir le maître de la Mer Caspienne, ainsi que Pierre le Grand l'avoit été quelques années auparavant.

On comprendra sans peine que ces événemens excitèrent bien des rumeurs à

la cour de Pétersbourg. La première chose qu'on exigea fut le rappel d'Elton. La Compagnie de Russie, qui ne pouvoit pas l'y obliger de force, lui offrit à cet effet une récompense considérable, & outre cela s'engagea de lui procurer de l'emploi dans la flotte Angloise, ou même de le faire nommer chef de l'expédition qu'on venoit de projeter pour la découverte d'un passage dans la mer du Sud par le Nord-Ouest de l'Amérique. Soit que ce parti ne lui convint pas, ou qu'il ne dépendît pas de lui d'abandonner le service de Nadir, rien ne fut capable de le faire retourner en Angleterre. La Compagnie se vit réduite à vendre les bâtimens qu'elle avoit fait construire à Casan: enfin par un décret fulminant que le gouvernement lança contr'elle en 1746, tout commerce lui fut interdit sur la Mer Caspienne, & elle se vit entièrement déçue de ses espérances. Les Anglois renoncèrent donc à ce commerce, & ne s'occupèrent plus que des moyens de faire venir à Pétersbourg les parties de soies crues qui leur restoiënt encore en Perse. Ils ne purent pas y réussir. Si

ce commerce n'avoit pas été aussi brillant & aussi lucratif qu'on se l'étoit figuré d'abord ; s'il avoit de temps en temps reçu quelque échec, à cause des fréquens mouvemens qui agitèrent la Perse ; la mort de Nadir, arrivée l'année suivante, lui porta le dernier coup, par les nouveaux troubles qu'elle occasionna dans ce royaume. Tout ce qui appartenoit à la Compagnie Angloise, fut pillé & disparut ; ainsi qu'un léger esquif périt dans un orage violent. Elton lui-même, qui s'étant formé un parti en Perse, espéroit de conserver sa petite souveraineté sur la Mer Caspienne, périt peu de temps après, non sans avoir donné des preuves de sa valeur. Ainsi le commerce que les Anglois avoient établi en Perse par la voie de la Russie, ne fut pas de longue durée, & ne survécut pas à celui qui en avoit jeté les fondemens.

Je vous ai déjà dit que le séjour d'un Anglois en cette ville, de qui je tiens ces particularités, & qui *pars magna fuit* de cette entreprise, m'a mis en état de pouvoir vous les communiquer. Je crois qu'il se propose d'en donner la relation, à la-

quelle il joindra des éclairciffemens sur ce qui regarde la Perse, où il a demeuré quelque temps. Il enrichira même son ouvrage d'observations sur la navigation, & l'histoire naturelle de la Mer Caspienne. De sorte qu'on pourra dire que si ce sont les conquêtes des Russes qui nous ont fait connoître cette mer, c'est au commerce des Anglois que nous devons l'exacte connoissance de sa situation.

En échange des belles étoffes d'or & d'argent, travaillées dans les savantes manufactures d'Athènes & de Rome, que j'ai reçues de vous, je suis fâché de ne pouvoir vous envoyer qu'une érudition barbare, & de la soie crue de Perse.



A U M Ê M E.

de Berlin,

ce 4 Février 1751.

Il est vrai que l'on peut bien appliquer aux Anglois le *sic vos non vobis* de Virgile. Ils se voient aujourd'hui obligés

O 4

d'acheter de la seconde main les soies crues de Perse, & de les tirer des Russes, qui cueillent tout le fruit des peines & des soins que les premiers s'étoient donnés pour s'ouvrir un commerce dans la Mer Caspienne. De sorte que les provinces de Shirvan, de Ghilan, & les autres que baigne cette mer, sont pour les Russes d'une plus grande utilité, que lorsqu'elles faisoient partie de leur Empire.

Sans s'arrêter à la fameuse loi d'Auguste *de coercendo imperio*, qui convient si bien à la Russie, il n'est pas possible de dire ce que lui ont coûté ces provinces pendant le peu de temps qu'elle les a possédées. Dès le commencement des troubles de Perse, Pierre I s'en empara, dans la vue d'attirer dans ses états une partie du riche commerce de l'Asie, & de peur aussi que le Turc ne vînt s'y établir, & le barrer du côté d'Astracan. Ces provinces rapportoient d'abord aux Russes six-cent-mille roubles, ou trois-cent-mille sequins, qu'à votre commodité vous pourrez réduire en talens ou en sesterces. Sur cette somme, qu'ils en retiroient tous les ans, n'étoit

pas compris l'entretien des garnisons, qui consistoient en vingt-mille hommes d'infanterie, six-mille dragons, & quatre-mille Cosaques. La désertion continuelle des paysans, qui fuyoient un joug étranger, fit tomber la cultivation de la soie, du coton, & du riz, & par conséquent diminua les revenus. D'ailleurs la chaleur du climat, l'humidité du terrain, la mauvaise qualité des fruits, l'intempérie de l'air, occasionnée par cette chaîne de montagnes qui partant du Caucase viennent environner ces provinces, & arrêtent le cours des vents, produisoient chaque année une grande mortalité parmi les Russes: on prétend qu'en quatorze ans il en est mort cent-trente-mille. Ce séjour étoit pour eux ce que dans son genre étoit pour les impériaux la forteresse d'Orsova, aussi mal-saine que si elle étoit placée au fond du lit du Danube. Les Russes, qui pendant quelques années avoient tenu ces provinces pour la Perse, les lui rendirent en 1736, précisément dans le temps que Koulican, avec qui ils étoient d'intelligence, termina la guerre qu'il avoit contre le Turc.

Cette restitution ne se fit pas sans qu'il leur en revînt des avantages considérables. Ils obtinrent l'exemption de tout droit dans les ports de la Mer Caspienne, tant pour l'importation que pour l'exportation des marchandises, & le privilège de débiter à Ispahan les produits de leur pays avec les mêmes franchises que les Arméniens ont à Zulfa. Depuis ce traité, il réside à Reschd, capitale du Ghilan, un Consul de Russie, à qui il est permis d'avoir une garde de soldats de sa nation. Avec ces avantages, & les ports qu'elle a sur la Mer Caspienne, il est à présumer que la Russie s'appropriera bientôt tout le commerce de Perse. Les Anglois lui auront appris à naviguer sur cette mer, & les dangers qu'ils y ont essuyés, tourneront à son utilité. On croit effectivement qu'il feront part au public de tout ce qu'ils y ont observé. La fameuse relation du voyage d'Anson fait connoître combien peu ils font mystère de ces découvertes que toute autre nation tiendrait renfermées dans le secret du cabinet.

Quoique vous n'ayez guères d'envie de voyager sur la Mer Caspienne, je puis,

à bien des égards, satisfaire votre curiosité sur ce sujet. Il est inutile de vous répéter qu'il n'y a rien dans la Géographie qui ait été plus controversé que la position de cette mer. Ptolomée met sa longueur d'Occident en Orient, au lieu qu'elle est du Midi au Septentrion; & il lui donne trois fois plus d'étendue qu'elle n'en a. Abulféda, prince Arabe, qui vivoit dans le même temps que notre Dante, en donna une description bien moins défectueuse, même en ce qui concerne la latitude des côtes méridionales. Orléarius a été le premier qui, dans la relation de son voyage, nous en ait donné la vraie figure, & la vraie étendue. Vossius & Cellarius s'élevèrent contre lui; ils aimoient mieux s'en rapporter à ce qu'avance Ptolomée sur la foi de je ne sais qui, que croire ce qu'Orléarius avoit vu & observé de ses propres yeux. Enfin, le Czar Pierre en fit faire la carte, & en 1721 l'envoya à l'Académie des Sciences de Paris, dont il étoit membre: présent digne d'un Académicien Roi.

Ce ne fut qu'alors qu'on eut une vraie connoissance de la côte orientale de cette

mer, qui possédée par les Tartares, & sans aucun port, n'avoit vu aucun voyageur aborder sur son rivage. Mais on connoît encore mieux cette côte depuis l'expédition que Nadir fit à Balchan, à dessein de réprimer le brigandage de ces mêmes Tartares.

Cette mer est proprement méditerranée, & n'a aucune communication apparente avec les autres; ce qui est contre le sentiment des anciens, qui, à l'exception pourtant de Ptolomée & d'Hérodote, ont cru qu'elle étoit un Golfe du grand Océan. Pour décider si elle a quelque communication intérieure & souterraine avec le Golfe Persique, ou avec la Mer Noire, comme quelques-uns l'ont prétendu, il faudroit faire l'anatomie du Globe; & où est le Morgagni qui puisse se flatter d'y réussir?

Elle n'a ni flux ni reflux, & ne sauroit en avoir, puisqu'elle est étroite & isolée. Ses eaux sont salées, & d'une si grande profondeur qu'à une certaine distance du bord elle n'a plus de fond. On n'y trouve plus ni ces monstres marins qui la rendoient si fameuse, ni ces écueils qui la décrioient.

Depuis Mai jusqu'en Septembre, la navigation est belle. Les mois de Juin, de Juillet, & d'Août sont les meilleurs ports de la mer Caspienne, ainsi que le célèbre Spinola le disoit de notre Méditerranée. Les vents d'Ouest y règnent ordinairement; celui d'Est y est doux & modéré, & rend le temps agréable, même au cœur de l'hiver. Ceux du Nord & du Sud, qui la parcourent dans toute sa longueur, y soufflent avec tant de violence que poussant les ondes devant eux, ils les amoncellent & les élèvent jusqu'à trois ou quatre pieds de haut, & quelquefois d'avantage. Quand ils viennent à se calmer, les eaux ne reprennent leur niveau que par un courant ou reflux furieux, qui est encore plus irrégulier sur les côtes de Russie, par la résistance des rivières du Gamba, du Yaik, & du Volga, qui viennent se décharger dans cette mer. Ces courans, & l'inexpérience de ceux qui y ont navigué jusqu'ici, sont les principaux dangers que l'on y coure. Les Russes de ces pays sont encore bien neufs dans la manœuvre; & vous savez que les Persans

ne se font jamais piqués de bien entendre la marine.

Au reste, la Mer Caspienne n'a pas beaucoup de ports. La côte septentrionale n'en a point; à moins qu'on ne compte Astracan, qui est bien au dessus de l'embouchure du Volga. L'orientale est presque toute bordée d'écueils qui empêchent d'en approcher: elle est presque crenelée de rochers. Il y a pourtant un petit Golfe, qu'on appelle Baie d'Alexandre; car dans l'Orient le nom de ce conquérant est aussi connu que celui de Jules-César l'est en France. On y voit aussi le Golfe de Balchan, repaire des pirates Turcomans. Sur une pointe de la côte du Midi, & à l'embouchure de la rivière de Korgan, Astrabat présente une espèce de port. Dans le Mazanderan, Alemmarood & Farabad sont des lieux où les bâtimens peuvent donner fond: dans le Ghilan, Langarod & Enzellée ont des rades passables. Sur la côte occidentale, Bakou dans le Shirvan, dont les Turcs donnent le nom à cette mer, est le port le plus sûr, & presque l'unique. La nature l'a mis à couvert

de l'impétuosité des flots, & à l'abri de la violence des vents. *Æquora tuta silent.*
On pourroit presque dire

*Hic fessas non vincula naves
Ullatenent, unco non alligat anchora morsu.*

Il s'y faisoit autrefois un grand commerce des soies crues du Ghilan : aujourd'hui on y va charger du sel de roche, du souffre, & du saffran, pour lesquels Bakou est renommé. Niezabad a un fond d'assez bonne tenue. Derbent, *porte de fer*, ou porte Caspienne, touche aux montagnes du Daghistan ; on dit que cette ville fut bâtie par Alexandre. Quand le Czar l'eut prise, il voulut les honneurs du triomphe. Nadir, en 1742, la déclara port franc ; mais elle ne sera jamais que *statio male fida carinis*. Le reste de la côte, de Derbent à Astracan, est bas & marécageux, & la moitié de l'année l'air y est épais, & chargé de brouillards.

La Mer Caspienne s'étend du 37 au 47 degré de Latitude Septentrionale, c'est à dire qu'elle est à peu près de la longueur de notre mer Adriatique. Elle peut avoir

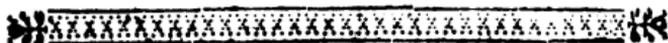
deux cens-milles, de largeur, excepté à Bakou, où elle se resserre, & n'en a guères que cent.

Les hautes montagnes qui la dominant à l'Occident & au Midi, servent de signaux aux navigateurs. Au dessus d'elles s'élève comme une tour le Démoan, qui en hauteur ne le cède pas à l'Ararat. C'est sur ce dernier que les Persans prétendent que s'arrêta l'Arche, & on le découvre de la Mer Caspienne, lorsque l'air est serein. Non loin de Bakou est une montagne assez singulière: elle est toute couverte de talc; & quand le soleil y donne, on la prendroit pour une montagne de diamans.

Je crois qu'il est temps de finir notre navigation, & de prendre terre. Soyez donc persuadé &c.



AU



A U M Ê M E.

de Potzdam;

ce 19 Fevrier 1751.

O n remarque dans la Mer Caspienne une particularité dont j'ai oublié de vous faire part dans ma dernière lettre, & qui mérite l'attention la plus sérieuse. J'avois d'autant plus de raison de vous en parler que ce grand phénomène est une nouvelle preuve de la vérité des spéculations d'un homme qui a fait tant d'honneur à l'Italie, & dont nous avons l'un & l'autre pleuré bien amèrement la perte. Ce phénomène est l'élévation continuelle du niveau de la mer.

Vous vous rappellerez sans doute qu'Eustache Manfredi fut appelé à Ravenne pour quelque chose qui concernoit les eaux. En faisant ses nivellemens, il s'aperçut que le rez de chaussée des anciens édifices de cette ville se trouvoit au dessous du niveau de la mer, & qu'entr'autres elle s'élevoit

Volume V.

P

de huit pouces de Ravenne, ou d'un pied de Bologne, au dessus du pavé de l'Église métropolitaine, bâtiment qui existe depuis le temps de Théodose. C'est une chose qu'on auroit bien de la peine à croire, si les expériences les plus exactes, & les observations les mieux constatées ne nous en affuroient. Venise nous en fournit deux qu'on ne sauroit révoquer en doute. Le souterrain de l'église de Saint-Marc n'y est plus d'aucun usage, parce que les eaux l'ont gagné. Et dans les marées un peu hautes, la Lagune s'élève au dessus de la superficie de la place de Saint-Marc, & l'inonde entièrement, quoiqu'il n'y ait pas fort longtemps qu'on l'a exhaussée d'un pied; preuve convaincante que le niveau de la mer s'élève continuellement. Anaxagore eut donc bien raison de répondre à celui qui lui demandoit, s'il croyoit que la mer dût un jour couvrir les montagnes de Lampsaque: je n'en fais nul doute, pourvu que le temps ne lui manque pas. Et Polybe, ce génie si éclairé, voyant les barres & les bancs que forment, dans le Pont-Euxin, les sables qu'y entraînent

le Danube, & les autres rivières qui viennent s'y jeter, prédit que dans la fuite des temps cette mer sortiroit de ses bornes, & se répandant sur les terres qui la bordent, cesseroit d'être navigable. Un de nos demi-savans s'est avisé de le reprendre, parce qu'un événement qui ne doit avoir lieu que dans trente ou quarante-mille ans, n'est pas arrivé dans l'espace de deux-mille.

Manfrédi voulut calculer en combien de temps devoit arriver ce qu'ont cru Anaxagore & Polybe. Il supposa d'abord qu'une mer de telle capacité, & de telle étendue, reçoit, ou par le moyen de la pluie, ou par les rivières qui s'y déchargent, une telle quantité d'eau. Il suppose ensuite que le sable que les rivières charient, est avec les eaux qu'elles roulent, en proportion de 1 à 174; comme on l'a observé à Bologne dans la petite rivière du *Reno*, dont les eaux ne sont ni troubles ni claires. Ces suppositions faites, il conclut qu'en 348 ans, le niveau de la mer doit s'élever d'un demi-pied de Paris.

Hartsoeker, connu par la découverte des vers spermatiques, a trouvé dans les

digues qui servent de remparts à la Hollande contre l'Océan, des marques évidentes de l'élévation de la surface de la mer; mais il ne la fait pas aussi lente que Manfrédi. Car supposant que le sable que les rivières entraînent, est en proportion avec l'eau, comme 1 l'est à 99, il prétend que dans un siècle le niveau de la mer s'élève d'un pied. Et il faut avouer que si l'on regarde ce qui est arrivé à Venise depuis 200 ans, le Hollandois à rencontré plus juste, & s'est moins écarté du but que notre Manfrédi. Il est à présumer que ce dernier craignit de trop heurter les idées généralement reçues, & qu'il ne voulut pas s'exposer à voir sa conjecture regardée comme un paradoxe insoutenable.

Mais une preuve sans réplique de la vérité de ce que Manfrédi observa dans notre mer Adriatique, est, comme je vous l'ai dit dès le commencement de ma lettre, ce qu'on observe dans la Mer Caspienne. La quantité de sable & de limon qu'y portent les rivières qui s'y jettent, fait que son niveau s'élève tous les jours. On a vu depuis peu, près d'Astracan, douze pieds

d'eau dans un endroit où en 1722 il n'y en avoit pas six. Les observations des Persans ne s'éloignent pas, à cet égard, de celles des Russes. A Langarood, la mer a gagné, depuis le commencement de ce siècle, de façon que diverses cabanes, qui étoient alors sur le rivage, sont entièrement submergées. La Baie d'Astrabat, où l'on passoit autrefois à gué, a actuellement dix pieds de fond. Le Golfe de Balchan nous offre le même spectacle, dans un détroit qui est entre Deverish & Naphtonia. A Derbent, un quai où l'on déchargeoit autrefois les marchandises, est aujourd'hui couvert d'eau.

Au reste, il n'est pas surprenant que le niveau de la Mer Caspienne s'élève plus considérablement que celui de nos mers. Elle n'est pas d'une grande étendue, elle ne dégorge point, elle reçoit grand nombre de rivières, dont quelques-unes sont considérables. Il est vrai que l'Oxus, qui transportoit autrefois dans la Mer Caspienne les marchandises de l'Inde septentrionale, qui delà passaient en Europe par la voie du Cyrus, ne va pas déboucher dans

cette mer, parce que les Tartares, ayant détourné son cours, ont fait qu'il se perd dans les sables. Mais elle reçoit le Kura, le Sambur, le Jamba, le Yaik, qui sont assez considérables, & surtout le Volga, qui dans un cours de plus 700 lieues voit ses eaux grossies de plus de 200 rivières; le Volga, un des plus grands fleuves d'Asie, & supérieur au Danube, regardé comme le premier de l'Europe; le Volga, qui figure avec le Nil, avec la rivière des Amazones, avec le *Rio della Plata*, lesquels portent leurs eaux tributaires dans l'immense Océan, que Virgile appelle le père des choses.

Pour vous, je vous prie de recevoir comme un tribut &c.



A U M Ê M E.

de Potzdam,

ce 14 Avril 1751.

Je suis charmé que ce que je vous ai écrit dans ma dernière lettre, ait mérité vo-

tre approbation. Les observations qu'a faites Vitellio Donati le long de la côte de Dalmatie, & que vous citez pour confirmer la vérité des découvertes de Manfrédi faites à Ravenne, ne me sont pas inconnues; Maupertuis, à qui elles sont dédiées, avoit eu la bonté de m'en faire part. A Liffa, à Diclo, à Zara, & en plusieurs autres endroits, la surface de la mer est plus élevée que le rez-de chaussée des anciens édifices: or on ne sauroit contester que tant pour les écoulemens nécessaires, que pour rendre leur habitation plus saine, ils n'ayent été construits bien au-dessus. Et, comme ils sont bâtis sur le roc vif, tel qu'il est sur toute cette côte, on ne sauroit supposer qu'ils se soient affaîsés le moins du monde. Ces observations éclaircissent & confirment celles qu'on a faites à Ravenne, à Venise, & celles que vient de faire à Viareggio notre Zendrini, qui assure que cette élévation du niveau des eaux de la mer n'étoit pas ignorée de nos savans du seizième siècle, & que l'ingénieur Sabbadini, qui a beaucoup écrit sur les Lagunes de Venise, en parle en termes exprès.

Mais que direz-vous, si malgré des observations qui paroissent si décisives, il se trouve des gens qui assurent positivement le contraire? Je ne parle pas de ceux qui, comme Maillet, apportent en preuve que la mer se retire quelquefois de certains endroits; Ravenne fournit contr'eux un argument auquel ils ne sauroient répliquer: des nivellemens très-certains ne nous permettent pas de douter que depuis l'empereur Théodose, la surface de la mer ne s'y soit élevée de plusieurs pieds; & cependant la mer s'en est tellement retirée que cette ville, qui autrefois étoit un port où se tenoit la flotte Romaine, se trouve aujourd'hui avancée dans les terres de près d'une lieue. Le mouvement littoral qui porte le sable des rivières de la Romagne vers l'entrée de la mer Adriatique, est la principale cause de cette grande barre qui s'est formée entre Ravenné & la mer. On doit dire à peu près la même chose de la basse Egypte, ou du Delta, qui s'est formé des débordemens du Nil. Mais, comme je vous en ai déjà prévenu, ce n'est pas de quoi il s'agit. J'ai en vue un ma-

thématicien Suédois, qui, sur des observations qu'il assure être très-vraies, & très-exactes, prétend que le niveau de la Mer Baltique, & de cette partie de l'Océan qui baigne la côte occidentale de Suède, baisse continuellement. Et cet abaissement n'est pas d'un demi-pied en 348 ans, comme l'élévation de Manfredi, ni même d'un pied par siècle, comme est celle d'Hartfoeker; il est d'un pouce par an, ce qui feroit plus de huit pieds par siècle. Si cela est vrai, vous voyez qu'il ne faudra pas beaucoup de temps, pour que la mer Baltique, qui a peu de fond, soit réduite à sec, & qu'on coure la poste de Stralfund à Stockholm. Les observations sur quoi on fonde cette nouvelle assertion, sont les noms de détroit, d'île, & semblables; de gros anneaux de fer, & des ancres, qu'on trouve dans les terres, des fonds d'eau plus bas qu'ils n'étoient autrefois, divers atterriffemens sur les côtes, & surtout des écueils qui, au dire des vieillards, étoient à fleur d'eau, & qui aujourd'hui lèvent la tête, & sortent, de plusieurs pieds, au-dessus de la surface de la mer.

J'ai vu des personnes qui soutenoient que les mers du Nord devoient continuellement diminuer; & qu'au contraire celles du Midi devoient augmenter. Cela vient, disent-ils, de la force centrifuge, qui étant, par exemple, plus forte en Italie qu'en Suède, doit aussi faire refluer l'eau dans nos mers, afin que la Terre se rétrécisse vers les Pôles, & s'élargisse sous la Ligne. Mais ils ne font pas réflexion que cela dut arriver au commencement, lorsque la Terre tourna sur elle-même pour la première fois; que bientôt après toute chose fut en équilibre, & que la Terre prit la figure de Sphéroïde, qu'elle a constamment retenue.

Je trouve bien plus de subtilité dans le raisonnement des Suédois qui soutiennent qu'en général les eaux, tant du côté du Midi que de celui du Septentrion, doivent diminuer sur notre globe. Ils ont pour eux l'autorité du grand Newton. Dans le troisième livre de ses *Principes*, ce philosophe dit, que l'eau est le seul aliment des végétaux; c'est elle qui leur donne la naissance & l'accroissement, qui les fait fructifier. Mais quand ils sont morts,

ils ne se résolvent pas en cet élément; la putréfaction fait qu'une bonne partie de leur substance se convertit en terre. C'est ce qui augmente, de jour en jour, la partie terrestre de notre globe, au lieu que la partie aqueuse diminue. Celle-ci, ajoutée-t-elle, seroit même bientôt réduite à rien, si les queues des Comètes, raréfiées à l'infini, & dispersées dans le vaste espace des cieux, ne tomboient pas peu à peu sur les planètes, & ne fournissoient, par ce moyen, des vapeurs à leurs atmosphères, & une nouvelle humidité à leurs mers. C'est donc ainsi que par la force de la végétation continuelle, la masse des eaux diminue chaque jour. Il en est qui sont si vivement persuadés de la vérité de cette opinion, qu'ils croient que ces couches merveilleuses de testacées pétrifiés, ces fossiles marins, qu'on trouve quelquefois sur le sommet des montagnes, sont moins des médailles du Déluge, pour me servir de l'ingénieuse expression d'un homme d'esprit, qu'une preuve évidente qu'il y avoit là autrefois le lit de quelque mer, que l'abaissement des eaux a desséchée.

Que conclurons-nous de tout ceci? Pour moi, je ne doute pas que vous n'ayez pour l'élévation de la surface de la mer. Les démonstrations qui la prouvent, sont trop convaincantes; & des traditions vagues & incertaines, des conjectures, des spéculations sur l'état primitif de la Terre ne sauroient en diminuer la force, quelque ingénieuses qu'elles puissent être, d'autant mieux que les observations d'Hartsoecker dans l'Océan sont diamétralement opposées à celles des Suédois. Et à l'égard de la Mer Baltique, il y a des naturalistes qui prétendent que c'est par l'élévation de sa surface que la mer s'est glissée entre le continent & le territoire de Rugen, qui autrefois n'étoit pas une île.

Pour confirmer encore plus cette vérité, j'ajouterai que me trouvant, ces jours passés, avec un gentilhomme Anglois très-instruit, & la conversation étant tombée sur cette matière, il m'assura qu'ayant resté quelque temps dans l'île de Caprée, aussi fameuse par la pureté de l'air qu'on y respire, que par l'impureté de Tibère, il y avoit remarqué, dans un ancien bâtiment

Romain, situé sur le bord de la mer, que les eaux s'étoient élevées au dessus du rez de chauffée, & couvroient le bas étage de cet édifice.

S'il restoit encore quelque doute sur cette question, il n'est point de savant qui pût mieux le faire disparoître, que d'Impératrice des Russies. Souveraine d'une partie de la Mer Caspienne, de la Baltique, & d'une longue suite de côtes sur la Mer Glaciale, elle peut donner ordre à ses Académiciens de faire des observations qui un jour mettront au-moins nos neveux en état de connoître la vérité dans toute son évidence. Ce ne sera pas la seule grande question de Physique dont nous devons la solution à la Russie. C'est par elle que nous savons avec certitude que la Nouvelle-Zemble est réellement une île; que non-obstant que l'Asie s'étende fort loin à l'Orient du côté de l'Amérique, elle en est pourtant séparée, & qu'il y a entre ces deux continens un détroit, qui pour me servir des termes du Dante, fait un vuide entr'eux, & par lequel nos vaisseaux pourront un jour passer aux Indes Orientales,

238 VOYAGE DE RUSSIE.

si, selon l'avis de Maupertuis & de Maclaurin, ils osent s'écarter des côtes de la Zemble, tirer droit au Pôle, où la mer sans glaces leur offre, par sa largeur, un libre passage, & de là, tournant à l'Est, entrer dans la Mer du Sud, à laquelle ce détroit sert de communication avec la Mer Glaciale.



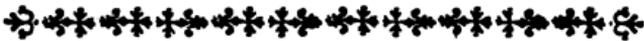
PENSÉES DIVERSES

SUR

DES SUJETS DE PHILOSOPHIE
ET DE LITTÉRATURE.



PENSÉES DIVERSES.



La plupart des Épîtres dédicatoires sont comme l'arc triomphal de Constantin, chargé de bas-reliefs qui représentent les conquêtes de Trajan.

Rien ne fait plus d'honneur à l'esprit de l'homme que l'invention des jeux ; rien ne fait moins d'honneur à son jugement que de jouer.

On vous dit : l'eau qui mouille cet homme tombé dans la rivière, est sortie de sa source depuis quelques jours ; vous n'avez point de peine à le croire. Je vous dis : nous voyons le Soleil en vertu de la lumière qui est sortie de cet astre quelques minutes auparavant ; & vous me riez au nez.

Combien de fois les hommes ne se trouvent-ils pas dans le cas de cette armée de Carthaginois qui ayant lâchement pris la fuite à la vue de l'ennemi, mit le géné-

ral en croix pour n'avoir pas gagné la bataille?

Les discours que les poètes font tenir à leurs héros dans le plus fort de la mêlée, n'ont assurément point de vraisemblance : & à cet égard Homère & Virgile ont été, dans ces derniers temps, justement critiqués. Mais d'un autre côté, ces discours servent infiniment à nous peindre le génie, le naturel, le caractère des personnages que le poète met sur la scène; ils répandent de la variété dans l'action, ils sont comme autant d'épisodes; & ce qui nous importe encore d'avantage, ils animent les descriptions poétiques. Un des plus beaux est celui que Virgile, au neuvième Livre de l'Énéide, met dans la bouche de Rémulus, dans le feu de l'attaque que les Latins donnèrent au camp Troyen pendant l'absence d'Énée. Il commence ainsi :

*Non pudet obsidione iterum valloque teneri?
Bis capti Phryges*

& tient plus de vingt vers, où l'on voit une description très-vive de la valeur des anciens Italiens, qui relève encore d'avantage

la gloire d'Énée, & celle du jeune Ascagne demeuré à la défense du camp. Quoi qu'il en soit, je trouve encore plus belles ce peu de paroles que Virgile fait dire à Ascagne, dans le temps qu'il porte la mort dans le sein de Rémulus :

*I, verbis virtutem illude superbis,
Bis capti Phryges hæc Rutulis responsa remittunt.*

C'est encore un beau trait que de ne pas faire répondre un seul mot à Énée aux injures & aux fanfaronnades de Liger.

*Sed non & Troïus heros
Dicta parat contra. Jaculum nam torquet in hostem.*

La jalousie doit entrer dans l'amour comme la muscade dans les mets. Il est bon qu'il y en ait, mais il ne faut pas qu'elle y domine.

La plupart des hommes, dans la conduite de la vie, se comportent comme le célèbre la Fontaine, qui pour remédier au mal qu'avoient fait ses Contes, faisoit distri-

buer aux pauvres l'argent qu'il retiroit de leur impression.

Ce qu'on fait d'Anatomie, est trop peu de chose pour espérer pouvoir guérir les maladies qui ont leur principe dans ces parties délicates dont nous ne connoissons pas la structure, & qui échappent aux meilleurs Microscopes. Un médecin qui voudroit établir ses cures sur la science de l'Anatomie, ressembleroit assez à un capitaine qui prétendroit régler ses marches sur les cartes de Géographie ordinaires. Elles marquent bien en général la chaîne des montagnes, le cours des rivières; mais on n'y voit pas ces petits marais, ces ruisseaux, ces fonds & ces hauteurs d'où dépend la fortune de la guerre.

Dans tous les temps, les hommes se font plu aux citations, même les plus inutiles; comme si on faisoit plus de cas de la mémoire que de l'esprit. Celui qui écrivit la guerre de César en Espagne, & qui n'étoit pas un sot, s'applaudit, entr'autres, de cette citation: *Hic tamen, ut ait Ennius; » nostri cessere parumper.*»

Si par choses petites & communes, nous voulons entendre les passions humaines, que les princes ressentent comme les particuliers, nous trouverons que les évènements les plus célèbres de l'Histoire, que l'on attribue à des causes grandes & extraordinaires, ont tiré leur origine précisément de ces choses petites & communes. Telle guerre, que les Manifestes annoncent comme entreprise pour le bonheur d'un état, ou pour maintenir l'équilibre d'une partie du monde, les fins politiques savent bien qu'elle n'a été occasionnée que par l'envie, ou par une haine personnelle. C'est ainsi que pendant un temps, pour expliquer les terribles effets de la foudre, on s'imaginoit que le ciel lançoit contre la terre des pierres nommées *Cerauniennes*, carreaux, pierres de foudre. Aujourd'hui les philosophes savent que ces effets sont produits par l'inflammation de la matière électrique, répandue dans toute la nature, & dont chaque corps est une mine.

Les hommes, en toute chose, se sentent de leur profession. Le style du Chi-

misté est obscurci par la fumée de ses fourneaux.

Chez les nations grossières, un homme d'esprit est regardé comme un Aretin. Par la même raison, Martial, chez les Lapons, passeroit pour une Canidie.

L'argent que nous mettons en tabatières & en étuis, les anciens le dépensent en bustes & en statues; & au lieu que pour une victoire on fait aujourd'hui tirer un feu d'artifice, ils érigeoient un arc de triomphe.

L'Art poétique d'Horace est la Formule générale de tous les Beaux-Arts.

Nous sommes riches en choses dont nous nous passerions bien, & pauvres en ce qui nous seroit le plus utile. Combien de volumes de Lettres n'avons nous pas? & nous avons perdu celles que Jules-César écrivoit à Cicéron! Combien n'avons-nous pas de Journaux? & nous n'avons plus les Ephémérides du même César! Combien de Mémoires sur la Guerre? & nous sommes privés des Commentaires de Lucullus & de Sylla. Combien de mauvais livres sur l'Architecture? & nous regrettons une grande

partie des ouvrages de Palladio, aussi-bien que ce qu'au rapport de Scamozzi, Jaques Sansovin avoit écrit sur l'art de bâtir.

Molière est autant au-dessus de Térence & de Plaute, que Corneille est au-dessous de Sophocle & d'Euripide.

L'Éloquence consiste principalement dans la propriété & dans l'arrangement des mots: contente d'une beauté simple & naturelle, elle ne court pas après des figures extraordinaires, ni après des ornemens trop recherchés. C'est ainsi que la vraie force de la milice consiste dans de bonnes armes, & dans l'exacte discipline, non dans les chameaux, dans les chars armés de faux, ou dans les éléphants, comme le croyoient les Asiatiques.

C'est à la pauvreté de leur langue que les François doivent, en partie, la grande quantité de leurs bons-mots.

Combien y a-t-il, en Philosophie, de difficultés qui ne viennent que des différentes dénominations que les philosophes ont données à la même chose, & en Géographie de la diversité des noms que les géographes ont donnés aux mêmes lieux?

Dans l'ancienne Grèce on écrivit en vers, avant que d'écrire en prose: & dans l'Italie moderne on leva d'abord de la cavalerie, & ensuite de l'infanterie.

La gloire des Lettres va ordinairement de compagnie avec celle des armes; & quand on ne craint pas l'épée d'une nation, on en méprise la plume.

Quelqu'un donnoit aux auteurs du seizième siècle le nom d'auteurs synonymes. Parmi ces auteurs il y en a deux, dont l'un est plein de force, & l'autre de grâces. Ils ont chacun un nom propre, & le conserveront tant que subsistera notre langue.

Si la petite vérole nous vient de l'Orient, c'est aussi à l'Orient que nous en devons le remède, je veux dire la propagation artificielle de cette maladie, l'inoculation de la petite vérole-même. Toutes les expériences, & tous les calculs placent ce remède au rang des meilleurs spécifiques. Le Dannemarck, la France, & surtout l'Angleterre le mettent en usage. L'Italie s'y refuse, & ne l'adoptera peut-être jamais, parce que pour donner cours à une

opération qui enporre avec soi quelque risque, il faut ou l'autorité du souverain, ou unecertaine force d'esprit dans le peuple même. Une partie de l'Italie est sans souverain, l'autre partagée entre plusieurs; & notre éducation ordinaire ne tend qu'à avilir l'espèce humaine.

Les faiseurs d'épigrammes sont dans la Poësie, ce que les peintres de fleurs sont dans la Peinture.

Tout le monde fait que c'est dans les temps de la plus grande barbarie qu'on a fait les découvertes les plus utiles: tout le monde peut savoir que c'est sous les princes les moins lettrés que les Arts ont trouvé le plus de protection. Cosme de Médicis ne faisoit pas des vers, comme son fils Laurent; c'est pourtant lui qui a fait revivre les Lettres en Italie. Louis XIV ne fut pas, comme le grand Dauphin, élevé dans le sein des Muses; c'est pourtant lui qui les a fixées en France. C'est encore aujourd'hui une grande question entre les savans, si Charlemagne, le restaurateur des Arts, des Sciences, & de l'empire d'Occident, savoit signer son nom.

Q 5

En Angleterre, la traduction de la Bible fait loi en matière de langue; en Italie c'est le *Décameron* de Boccace.

On ne fauroit trop se tenir en garde contre les paradoxes dont notre siècle est si avide. De fameux philosophes ont assuré que la glace perd de son poids, & s'évapore d'autant plus, que le froid est plus vif & plus aigu. Et quoique cela parût contraire à l'analogie, & aux lois générales de la Nature, on acquiesçoit à cette opinion, qu'on croyoit fondée sur des expériences exactes & réitérées. Un philosophe de nos jours, ayant plus soigneusement examiné la chose, en a fait évanouir tout le merveilleux. Il a trouvé que la diminution du poids de la glace, qu'on attribuoit au grand froid, est produite par le vent auquel elle est exposée; tellement que ce qu'on croyoit une évaporation des parties élémentaires de la glace, n'est, en effet, qu'une abrasion, un enlèvement que le vent fait de ces mêmes parties: *quando Aquilo radit terras*, comme s'exprime Horace. Les Anglois que le commerce des castors oblige de passer l'hiver à la Baie de

Hudson, en font l'expérience malgré eux. La Bise, qui règne dans cette saison, entraîne avec soi un nuage de pointes gelées qu'elle a enlevées des glaçons du Nord, & en remplit l'air comme d'un brouillard. Avant donc que d'admettre un paradoxe qu'aura trouvé un esprit subtil, il faut attendre qu'il vienne un autre esprit plus subtil encore, qui le fasse rentrer dans le cours des choses les plus ordinaires.

Ceci convient à tout écrivain :

Omne supervacuum pleno de pectore manet.

Mais il en est peu qui regardent comme le *supervacuum* de leurs ouvrages ce qu'ils croient propre à faire briller leur esprit & leur savoir.

Le même soin que nous prenons pour que dans nos appartemens les portes se trouvent les unes vis-à-vis des autres, les Chinois le prennent pour éviter cette symétrie.

Hippocrate veut qu'un médecin, pour exercer plus judicieusement son art, jouisse d'une santé ferme & robuste; Platon, au contraire, veut qu'il soit valétudinaire. En presque tout ce qui n'est pas Géométrie;

on trouvera des autorités d'un poids égal opposées entr'elles.

Parce qu'il se trouve dans l'eau des insectes lumineux, quelques-uns ont cru que c'étoit eux qui occasionnoient ce sillon de lumière que le vaisseau trace en certains temps dans la mer: d'autres ont prétendu que les feux-follets étoient des essaims de vers luisans. Aux uns & aux autres on peut bien dire: *qui pauca considerat, de facili pronunciat.*

Dans la Peinture, on ne devoit point allier la vérité avec l'emblème, ainsi que Rubens l'a souvent pratiqué: encore moins faut-il, comme ont fait tant d'autres, mêler les objets modernes avec les anciens. L'un est aussi ridicule que ce Protée à qui Sannazar fait prophétiser le mystère de l'Incarnation; l'autre rappelle ces rois Indiens du Camoëns qui s'entretiennent avec les Portugais sur les erreurs d'Ulysse.

Les Goths, les Vandales, & les autres nations barbares qui envahirent l'Italie, n'introduisirent pas plus de changement dans nos arts, dans notre manière d'écrire, dans notre langue même, que ne l'ont fait

à la Chine les Tartares, conquérans de cet empire.. Et de vrai, un essaim de barbares qui par la force des armes subjugué une nation civilisée, doit, au contraire, en prendre les mœurs, & se plier à ses usages. Dès qu'on a quitté les armes, les arts qui font le fruit de la paix, étalent leurs charmes, & enchantent le vainqueur, qui veut jouir des avantages que lui donne la victoire. Que pouvoient porter en Italie des peuples privés de toute culture, & sans la moindre ombre de politesse, qui vinrent des forêts du Nord, ou des fanges Méotides, se jeter sur nous? L'Architecture qu'on appelle Gothique, étoit, comme on l'a observé, l'Architecture Italienne du moyen âge, où nos artistes s'écartèrent, plus que jamais, des beaux modèles de la Grèce, & au lieu d'imiter les bâtimens antiques, se mirent à suivre les bizarres imaginations des anciennes peintures grottesques, que Vitruve condamne si fort. Ce ne sont pas des peuples qui ne savoient pas écrire, qui nous portèrent les caractères Gothiques, Lombards &c; c'étoit le petit caractère, le caractère courant, une méthode d'écrire

par abréviation, propre aux Italiens mêmes, qui dans différens temps, & en différentes mains, reçut des formes différentes. Notre langue vulgaire est venue, en grande partie, de la langue vulgaire des Romains, peu correcte, & telle qu'elle étoit dans la bouche de la populace & des soldats. Elle étoit autrefois, à l'égard de la langue Latine, à peu près dans la même proportion que l'est aujourd'hui le Grec vulgaire au Grec littéral. Si notre langue est actuellement plus régulière, & plus grammaticale que le Grec vulgaire; nous en sommes redevables à ces grands écrivains qui fleurirent en Italie, principalement au treizième siècle; avantage que la Grèce moderne n'a pas: elle est sans prince qui fasse sa résidence chez elle, & elle n'a produit aucun écrivain. Ce ne sont pas non plus les peuples du Nord qui ont introduit la Rime dans notre Poësie, comme on le croit communément; les payfans Romains s'en servoient dans les hymnes qu'ils chantoient à l'honneur de Saturne, & dont, au rapport de Servius, la principale beauté consistoit dans le choix des rimes. Le peu-

ple employoit aussi quelquefois la Rime dans les acclamations, dans les spectacles, & dans les fêtes que les soldats célébroient à l'occasion des victoires remportées par leurs généraux. Nous regardons les Goths & les Vandales comme les seuls auteurs de la décadence de nos arts; mais il nous ont fait bien moins de mal qu'on ne croit. Il y en a même qui pensent qu'ils pourroient aujourd'hui nous faire de grands biens; Gravina disoit qu'il faudroit en Italie deux-cent-mille barbares, pour y reformer la Morale & la Littérature.

Cicéron, qui dans une de ses lettres à Atticus parle satyriquement de ce même Pompée dont il avoit prononcé le panégyrique en présence du peuple Romain, n'est il pas l'image de ce que les hommes font tous les jours?

Une grande partie de notre bonheur consiste à nous distraire de nous-mêmes.

Nos progrès dans les Arts, où les pas que nous faisons pour nous approcher, de plus en plus, de la perfection, pourroient assez bien s'exprimer par les Ordonnées de l'Hyperbole, ou de toute autre Courbe à Asymp-

totes. Les Abscisses de la même Courbe exprimeroient le temps que nous employons à faire ces progrès. Au commencement, cette Courbe s'approche fort vite de son Asymptote; mais en continuant, elle parcourt un très long espace avant de s'en approcher d'une manière sensible; & elle ne l'atteint que dans un temps infini, c'est à dire jamais.

Le Chancelier Bacon souhaitoit, pour l'accroissement des Sciences, qu'il y eût plus d'union qu'il n'y en a, entre les Universités établies dans les différens pays de l'Europe. Dieu étant le père des lumières, il espéroit que l'intérêt commun des Sciences, & les éclaircissemens réciproques formeroient, entre ces compagnies de savans, cette fraternité que la règle & les vœux ont établie parmi les Religieux. Une telle union seroit encore plus à souhaiter entre les Académies, qui n'ont pas, comme les Universités, pour but d'enseigner les Sciences, mais de les étendre, & de les perfectionner. Elles pourroient se communiquer, l'une à l'autre, de grands secours, & de grandes lumières sur les diverses productions des diffé-

différens sols examinées avec soin, sur les expériences à faire, sur les moyens d'accroître les commodités de la vie, & de satisfaire la curiosité de l'homme, ce grand besoin, & le seul qui peut le porter à mieux épier les secrets de la nature. Cela se fait en partie; mais ne pourroit-on pas en faire d'avantage? Les jalousies de nation, l'esprit de parti, où les gens de lettres s'engagent quelquefois eux-mêmes, sont un grand obstacle au progrès des Sciences. Les Tourbillons, ou l'Attraction, sont l'Acadie & la Silésie des philosophes. Ce seroit une belle chose qu'en tout pays, sous tout climat, tous les savans fussent mutuellement unis par le pur amour du vrai. Mais cette union, cette fraternité entre les Académies est à peu près comme la paix perpétuelle entre les états de l'Europe: & le plus souvent les unes sont inspirées du père des lumières, comme les autres sont échauffés du feu de la charité.

Quelques empereurs Romains, après avoir embrassé la foi Chrétienne, ont retenu le titre de Souverains Pontifes, par la même raison que l'électeur de Saxe, après

être entré dans le sein de notre Église, continue à se nommer chef du corps Évangélique.

Bien des gens s'imaginent qu'on fait pour leur personne ce qu'ils ne doivent qu'à leur rang. Les Mégalopolitains devoient croire que la grande quantité d'étrangers qu'ils voyoient dans leur ville, n'y venoit que pour l'admirer: ils ne pensoient pas qu'elle étoit située de façon que presque toutes les routes du Péloponnèse s'y croisoient.

Il est telle ville où l'on voit, en tout temps, une foule d'étrangers, sans que les habitans en deviennent plus polis. C'est par la même raison que l'or & l'argent des Indes n'enrichissent pas l'Espagne.

On a dit qu'un peuple de Sages feroit le peuple le plus fou de l'univers, comme une armée qui ne feroit composée que de capitaines, feroit une très-mauvaise armée.

Le faux savoir est pire que l'ignorance: Il vaut mieux rester où l'on est, que de continuer sa marche, quand une fois on s'est égaré du droit chemin.

Telle pensée est vive, telle autre est gracieuse; mais elle tient du dix-septième siècle, & qui pis est, elle est infectée du goût ultramontain: ainsi parlent la plupart de nos humanistes. Qui les écoute, court risque de ressembler à des enfans qui à force de s'entendre reprocher qu'ils parlent mal à propos, ou n'osent plus ouvrir la bouche, ou ne font que répéter les sottises qu'ils entendent dire à leur pédant.

Qui voudroit courir après les dernières subtilités, n'auroit jamais fait: très-souvent même elles sont inutiles. Ne seroit-il pas ridicule à un peintre qui auroit une cascade à représenter, de se mettre à étudier la science des projections, & les propriétés de la Parabole?

Qui ne fait vivre seul, mourra en compagnie.

Une des plus grandes preuves qu'ait donnée un citoyen de son amour pour la patrie, est l'argument d'un illustre Véronois pour prouver que Vitruve étoit né à Vérone.

Le goût de Rubens, né sous un ciel épais, & dans un air grossier, se découvre

dans le livre même qu'il a publié sur les Palais d'Italie. Il avoit vu à Mantoue les bâtimens de Jules Romain, à Rome ceux de Bramante & de Péruzzi, & dans diverses contrées d'Italie bien d'autres bâtimens des plus grands maîtres. Il s'avisa de dessiner & de donner au public les palais de Gènes.

Une preuve de l'influence qu'a sur nous le lait de la nourrice, ne pourroit elle pas se tirer de ce que Michel-Ange disoit en badinant, que l'on ne devoit point s'étonner qu'il eût toujours eu tant de goût pour le ciseau, puisque sa nourrice étoit fille & femme de sculpteurs.

Il ne seroit pas trop mal à propos que nos maîtres de Musique, quand ils veulent composer un air pathétique, fissent écrire, sur le pupitre de leur clavecin, ce mot de Cicéron, *lacryma nihil citius arefcit*.

D'où vient que les Grecs, qui avoient les organes si fins & si déliés, aimoient si fort le chant des cigales? Anacréon les appelle les douces avant-coureuses de l'été: Homère donne à leur voix l'épithète de fleurie, & même de *liliacé*, si l'on s'en

rapporte à la traduction de Salvini. Théocrite, pour louer le chant d'un berger, le met au dessus de celui de la cigale, comme nous le mettrions au dessus de celui d'un rossignol ou d'une fauvette. Virgile dit que leur voix est rauque; avec une oreille moins délicate que celle des Grecs, il leur donne une épithète plus juste.

Les brochures qui paroissent si abondamment en France, forment l'esprit des hommes, comme le tailleur forme la taille des femmes.

Ne voit-on pas, dans les choses les plus importantes, arriver journellement ce qui se pratiquoit autrefois dans une cour d'Italie, quand il s'agissoit de mettre un Opéra sur pied? Le musicien & le poëte ne devoient avoir d'autre objet que de former un poëme où l'on vît d'abord une vaste plaine le long d'une rivière, avec des tentes dans le lointain; ensuite un magnifique cabinet à portée d'une vue délicieuse; puis une horrible prison; enfin un superbe palais avec ses galeries, le tout illuminé durant la nuit; & le reste dans le même goût. Frugoni & Vinci n'avoient point

d'autre emploi que de se prêter aux caprices d'un Bibiène.

His nam plebecula gaudet.

*Verum equitis quoque jam migravit ab
aure voluptas*

Omnis ad incertos oculos, & gaudia vana.

Combien de fois, sur le grand théâtre du monde, ne songe-t-on à autre chose qu'à la décoration!

Il est beaucoup d'hommes qui passent pour grands, parce qu'ils sont venus dans un temps où les autres étoient petits. Tel doit sa réputation de Savant à l'ignorance du siècle où il a vécu, au caractère d'esprit qui étoit alors à la mode, à la foiblesse des ennemis qu'il a eu à combattre, & à d'autres circonstances favorables. Au nombre de ceux qui auroient été grands dans tous les temps, on peut à juste titre mettre Homère, Hippocrate, Épaminondas, Philippe, Aristote, Archimède, Scipion, Virgile, Horace, Jules-César, Annibal, Manco-Capac, Confucius, Mahomet II, Koulican, Cervantes, Cortès, Lainez, Képler, Copernic, Bacon, Cromwell, Newton,

Marlborough, Molière, Fontenelle, Turanne, le Grand Condé, Fra-Paolo, Galilée, Machiavel, Montécuculi, Castruccio, le Dante, & Colomb. Et si à ces morts nous voulons ajouter quelques vivans, il faut certainement placer dans le rang Émo, Anson, Voltaire, & Frédéric.

Dans les vieux rôles d'Opéra que l'on conserve à Venise, on trouve souvent à la marge de quelque ariette, *air pour les gondoliers*. Ces airs, quoique faits pour la populace, ne sont pas les moins bons. Le fameux Lulli goûtoit un vrai plaisir, quand il entendoit quelque morceau de sa musique chanté par le peuple sur le Pont-Neuf de Paris.

Les étrangers rendent plus de justice aux talens d'un homme que ne font ses propres compatriotes: il n'est pas sous leurs yeux, ils n'ont rien à démêler avec lui: exempts d'envie, ils lui tiennent lieu de postérité.

Jules-César dit que dans la Guerre Civile il n'y avoit personne qui n'eût pris parti, jusqu'aux enfans, qui divisés en deux bandes, les uns pour Pompée, les

autres pour César, couroient la ville, étourdissoient de leurs cris, & de leurs injures, ceux qui passioient sur la place, & souvent en venoient aux mains entr'eux. Nous voyons la même chose en Italie, toutes les fois que la guerre se déclare en Europe, avec cette différence que ce que faisoient autrefois les enfans, ce sont de nos jours des hommes qui le font, & pour des choses qui ne les regardent en aucune façon.

Il paroît à certaines gens que les Académies, dont le nombre s'est si fort multiplié, & qui ont pour but le progrès & l'avancement des Sciences, répondent peu à ce but de leur fondation. On attendoit, disent ces personnes, qu'il sortît de leur sein des héros en Philosophie, comme autrefois du cheval de Troie sortirent les Pyrrhus, les Ulysse; & à peine en voyons-nous sortir un Thoas ou un Tiffandre. Copernic, ni Képler, ne furent membres d'aucune Académie; Newton ne fut admis dans la Société Royale de Londres qu'après avoir fait ses découvertes; Galilée vivoit avant qu'on eût établi l'Académie du Cimen-

to, comme Malpighi avant que celle de l'*Institut* fut fondée. Il n'est aucune Académie à qui nous soyons redevables de quelque découverte importante, ni de quelque ouvrage classique. Elles se bornent à faire des recueils de pièces détachées, relatives aux Sciences, comme on fait des recueils de Sonnets; elles mettent tous les ans un volume au jour, & ne donnent jamais un livre. A ces sortes de plaintes on peut répondre que les Académies, & par les prix qu'elles proposent, & par les secours qu'elles fournissent, servent au moins à entretenir les Sciences dans une espèce de vie, & à empêcher qu'on ne cesse de les cultiver. Mais, ce qui est bien plus important, c'est qu'elles engagent les princes à faire pour les Sciences des entreprises considérables. Il est vrai qu'Alexandre, & le Calife Almamon n'eurent pas besoin de cet aiguillon, quand ils pensèrent à perfectionner, l'un la Géographie, l'autre l'Histoire naturelle. Avec tout cela, il faut avouer que sans l'Académie des Sciences de Paris, Maupertuis ni Bouguer n'eussent pas été, le premier au

Pôle, & l'autre sous la Ligne, pour déterminer la figure de la Terre; l'Abbé de la Caille n'eût pas été au Cap de Bonne-Espérance, ni M. de la Lande à Berlin pour déterminer les parallaxes de la Lune. Sans elles, sous le règne de Louis XIV, Tournefort n'auroit point hérborisé en Asie; & Picart ne nous auroit pas donné la quantité précise du diamètre de la Terre, qui est la mesure des astronomes, par laquelle Newton a dressé & vérifié sa théorie de la Lune, & établi le vrai système du monde.

Un peintre jeune, & qui a beaucoup d'imagination, fait entrer dans tous les sujets un peuple de figures, à qui il donne des attitudes recherchées. L'âge vient: il ne s'attache qu'à bien dessiner, & à ne mettre que les figures absolument nécessaires au sujet, avec des attitudes naturelles.

Un écrivain Anglois a remarqué que les termes dont on a coutume de se servir pour exprimer les productions de l'éloquence d'Athènes & de Rome, portent comme une empreinte caractéristique de ces mêmes productions. Les Grecs donnoient le nom de *Discours* aux harangues

qu'on faisoit au peuple; les Romains les appelloient *Oraisons*. En effet, les uns sembloient plutôt s'adresser à l'esprit, & les autres aux passions de l'homme.

Combien d'hommes ont bonne opinion d'eux-mêmes, combien de femmes se disent belles, par ce qui n'est point de leur fond! Otez les accompagnemens aux ariettes, & vous verrez ce qu'elles sont.

Pope a fait une grande étude d'Horace; mais son caractère n'étoit pas fait pour ce poète. Rarement, ou pour mieux dire, presque jamais il n'atteint à l'agrément d'Horace, & souvent il donne dans les invectives de Juvenal, & dans la sévérité de Perse.

Find you the virtue; and 'll find the verse,

»trouvez-moi la vertu, & le vers est prêt»; c'est un trait dont ces deux poètes se fussent félicités. Horace l'eût rejeté, en disant,

O pater & rex

Jupiter! ut pereat positum rubigine telum!

Dans la belle imitation que le même auteur Anglois a faite de l'Épître à Auguste, il corrige un endroit d'Horace où le poète

passe trop rapidement d'une métaphore à l'autre dans la même pensée :

*Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas; extinctus amabitur idem,*

dit le Latin, & voici comment s'exprime l'Anglois.

„Oppress'd we feel the beam directly beat,
„Those Suns of Glory please not till they set.”

Dans le Latin on a uni deux métaphores qui ne s'accordent point. Dans l'Anglois la métaphore est peut-être poussée jusqu'à l'allégorie. Horace reconnoîtroit sa faute; mais il trouveroit dans la correction une justesse trop recherchée.

Galilée, avec une connoissance assez ordinaire de la Géométrie, & avec beaucoup d'esprit, a fait de grandes découvertes; semblable à ceux qui avec un revenu médiocre, mais sagement administré, font figure dans le monde.

La grande facilité que les Italiens ont d'apprendre la langue Espagnole, fait qu'ils ne la savent point.

Une preuve de la grandeur des Incas se tire de la dépravation de leur goût. Dans leurs jardins les fleurs & les plantes étoient d'or.

Le cœur de l'homme n'est capable que d'un certaine quantité de plaisirs; son esprit ne peut réunir qu'une certaine quantité de connoissances, & rien au-delà; comme l'eau ne peut dissoudre qu'une certaine quantité de sel.

L'Ennui est peut-être le plus grand des maux qui soient sortis de la boîte de Pandore. Le marchand, quoique devenu riche, continue à se tourmenter pour son commerce; sans cela il ne sauroit comment passer sa vie. C'est pour éviter l'Ennui, que la plupart des amans souffrent le joug impérieux, & les *superba fastidia* de leurs belles; que le joueur risque son bien tous les jours; & qu'enfin les Anglois en viennent à *projicere animas*.

Qu'on dise à l'homme le plus borné qu'une pièce d'artillerie qui bat un mur obliquement, n'y fera qu'une légère impression; mais que si on la pointe directement, elle fera brèche, quoiqu'elle soit un peu

plus éloignée; il ne vous contredira point. Qu'on lui dise que c'est par la même raison que le Soleil nous échauffe moins en hiver qu'en été, quoique dans cette dernière saison il soit plus éloigné de nous que dans l'autre, de deux millions & demi de milles: il se moquera de qui lui tiendra ce langage. On voit tous les jours qu'une rame dans l'eau paroît rompue; & personne n'en est surpris: on le feroit, si on disoit que c'est par la même raison que nous voyons le Soleil après son coucher, & quand il est sous l'horizon. Pourquoi cela? Parce que les hommes grossiers ou ne voient rien, ou ne voient pas, comme il faut, l'analogie & la connexion que les choses ont entr'elles. Et de quelle autre source peuvent venir les surprises des philosophes? Après qu'on eût découvert les vers spermatiques, quelques-uns prétendirent que l'embryon de l'homme y étoit renfermé, tandis que d'autres le vouloient dans l'ovaire de la femme. On fit travailler les microscopes, on fit de grands raisonnemens de part & d'autre. Enfin, après plusieurs

observations très-exactes, après de grandes dissertations, on a vu prévaloir le raisonnement du monde le plus simple, fondé sur cette observation journalière, que le fils, tant pour les qualités du corps que pour celles de l'ame, tient tantôt du père, tantôt de la mère, tantôt de tous les deux; que d'un noir, & d'une blanche naît un olivâtre, & un mulet d'un âne & d'une jument: si bien que les philosophes sont revenus à l'ancien sentiment de Lucrece, que le fœtus se forme du mélange des semences du mâle & de la femelle.

Les Cérémonies religieuses fondées sur le physique d'un pays se conservent éternellement chez la nation qui l'habite. Le Nil en Egypte, le Gange en Asie, malgré le Mahométisme qui domine dans ces régions, sont encore aujourd'hui adorés comme des Divinités, de même qu'ils l'étoient dans le temps du Paganisme.

Trop de prudence peut nuire. On passe pour avoir peur, lorsqu'on prend tant de précautions.

Combien n'y en a-t-il pas qui ressemblent à ce capitaine qui lorsqu'il avoit un

bon quartier, disoit : oh, ma foi, à présent l'armée est dans un bon camp ! Qu'il y en a à qui ne conviendrait en aucune façon l'épithète du Maréchal Trivuloe, *hic quiescit, qui nunquam quievit.*

Le seul fruit que les hommes tirent de leur ignorance, c'est qu'ils peuvent être orgueilleux.

Cimon aime, & l'amour le rendit spirituel. Tel homme devient poli, quand il rencontre une femme qui lui donne lieu d'expliquer les secrets de son cœur.

Le Soleil, supposé seul dans l'espace, n'envoie hors de lui-même que des rayons. Mais si ces rayons rencontrent une planète, la lumière de cet astre éclate en mille couleurs, elle rend la nature féconde, elle déploie mille trésors.

Addisson trouva un jour un bel échappatoire, je dirois presque *une cabriole d'esprit*. Quelqu'un disputant avec lui soutenoit que le *Paradis perdu* n'étoit pas un poème héroïque. Je le veux bien, reprit Addisson, mais ce sera donc un poème divin.

L'igno-

L'ignorance de l'un est la mesure de la science de l'autre.

Ceux qui font leur unique étude de la Langue, sont les Péripatéticiens des Belles-Lettres ; & ceux qui ne l'étudient pas, sont des Cyniques qui ignorent le charme qu'ajoute à une belle femme l'art de se bien mettre.

Dans le temps de la Guerre Civile, les Espagnols qui habitoient le plus éloigné des pays que César avoit fait retentir du bruit de sa gloire, faisoient tous leurs efforts pour s'opposer à son parti. César lui-même prend soin de les excuser, en disant : *Cæsaris autem nomen apud barbaros erat obscurius.*

Addifon, après avoir montré, dans ses *Dialogues sur les Médailles*, combien il est difficile, par de simples discours, de donner à des enfans une juste idée de la Prétexte, de la Tunique, du Laticlave, propose d'établir, dans chaque Collège, une garde-robe, où soient arrangés les différens habillemens des anciens, afin que d'un simple coup d'œil on apprenne ce qu'on apprend mal dans les livres, & qu'on a de la

peine à bien comprendre le Ferrari à la main. A côté de cette garde-robe, il devroit y avoir un cabinet où l'on conserveroit les principales productions du Règne Animal, & la représentation des arts les plus nécessaires à la vie. On devroit, par exemple, y voir tondre la brebis, en laver la laine, la battre, l'huiler, la peigner, la filer, faire le drap, le fouler, le carder, le tondre, le teindre. Il faudroit que le jardin de ce Collège fût planté d'ormes, de sapins, de chênes, d'érables, de frênes, de peupliers, enfin d'arbres de toute espèce, sur chacun desquels seroit écrit l'usage à quoi il sert, tel à faire les rais, tel à faire le moyeu d'une roue, celui-ci le corps d'un vaisseau, cet autre un mât, & ainsi du reste. Quelle provision d'idées ne porteroit-on pas dans le monde au sortir du Collège ! combien les sens n'épargneroient-ils pas de définitions à l'esprit ! On pourroit aussi tirer un grand profit, & des lumières utiles, de la conversation des artisans ; puisqu'au dire de Locke, le mécanisme des Arts contient plus de vraie philosophie que les Systèmes des philosophes.

L'Histoire de Segni est-elle autre chose que la gazette de ces temps-là parfaitement bien écrite? Et le Morgant de Pulci est un amas ennuyeux de fables, peintes avec le coloris d'Homère.

Autrefois nos poètes étoient hydropiques; aujourd'hui on diroit qu'ils tombent dans la phtisie.

Un homme riche & orgueilleux est un sot à coup sûr; un homme orgueilleux & pauvre est ordinairement un homme d'esprit.

Rien de plus facile à un beau parleur que de vous farder la vérité, sans toucher au fond de la chose. Il en est de même d'un bon peintre. Vous aurez, dit Léonard de Vinci, de la peine à reconnoître la personne du monde que vous connoissez le mieux, si on lui donne le jour d'en bas.

Peu de héros le sont aux yeux de leurs domestiques. Les anecdotes sont pour nous des espèces de domestiques, qui nous aident à pénétrer dans le vrai fond de l'Histoire. Les Mémoires particuliers que nous avons de la vie de la Reine de Suède, nous apprennent qu'elle s'amusoit quelquefois

aux dépens des gens de lettres de sa Cour, comme d'autres princes aux dépens de leurs bouffons; qu'elle fit impitoyablement couper les tableaux des plus grands maîtres, pour les ajuster aux cadres qui étoient dans ses appartemens; que pour pouvoir faire de l'or, elle étudia l'Alchimie; qu'elle croyoit la Palingénésie de Kircher; qu'elle proposa une grosse récompense à qui trouveroit ce que pronostiquoit la Comète de 1680. Les pensées que ces Mémoires nous conservent, ne lui font pas plus d'honneur que François I, & Charles IX n'en ont acquis par leurs vers. Enfin, cette fameuse Christine, disciple de Descartes, qui fit un si grand sacrifice à son amour pour la Philosophie, & qui fut regardée comme une autre Minerve, se laissa longtemps gouverner par un autre Momus; car c'est le nom qu'on pouvoit donner à son Bourdelot, vrai bavard, de peu de science, & de beaucoup de présomption. La vérité, par les mains du temps, fait tomber le masque de la flatterie,

*l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.*

L'Académie de France a adopté la philosophie Angloise, comme autrefois le Collège des Druïdes reçut la science des Bretons. *Disciplina, dit César, (de Bello Gallico Lib. VI) in Britannia reperta; atque in Galliam translata esse existimatur. Et nunc, qui diligentius eam rem cognoscere volunt, plerumque illò discendi causa proficiscuntur.*

Dans les choses compliquées, on prend d'avance ses mesures de façon qu'on en vient plutôt à bout que des plus simples. S'agit-il d'un bal? les Dames sont parées, & prêtes plutôt que les hommes. Survient-il une allarme dans un camp? la cavalerie est plutôt à cheval que l'infanterie n'a pris les armes.

Il y a de certains mots qui sont comme le modèle de cent autres. Tel est celui d'Eratosthène, qui disoit qu'on ne trouveroit jamais tous les endroits où Ulysse avoit abordé, qu'on n'eût trouvé auparavant celui qui cousut le sac où ce héros tenoit tous les vents renfermés.

Nous sommes encore de vrais enfans sur notre globe, si nous voulons parler naturellement; & de longtemps nous ne

ferons hommes faits. Qui auroit jamais pensé que le froid fût la plus grande incommodité que les mathématiciens François eussent à souffrir sous la Ligne, & le chaud pour ceux qui alloient sous le Cercle Polaire? l'un vient de la hauteur démesurée des Andes, & l'autre de la longueur des jours sous la Zône froide dans le temps des Solstices.

Les femmes du Septentrion sont comme leurs Aurores Boréales; elles brillent, & n'échauffent point.

Que ne dit-on pas tous les jours sur l'esprit! l'un prend ce terme dans un sens, l'autre dans un sens différent. Cela fait naître mille démêlés; si bien que le même homme qui au dire d'un tel est un sot, selon l'autre, est un homme d'esprit. Oh, que c'étoit penser juste, & couper court à toutes les difficultés que de dire que l'esprit est le sel de la raison!

Les hommes médiocres jugent du mérite des gens par les politesses qu'ils en reçoivent. Les hommes supérieurs devroient juger de leur propre mérite par les impo-

litesles qu'on leur fait: elles sont la juste mesure de l'envie qu'on leur porte.

La Critique est un venin salutaire.

Les ordres des Rois sont aussitôt exécutés que donnés. Ainsi, dans le système de Descartes, le Soleil n'a pas plutôt communiqué l'impression aux globules, que la terre est éclairée.

On regarderoit à peu près comme barbare celui qui diroit à nos chantres d'Arcadie, qu'il ne faut pas effacer le dix-septième siècle des Annales du monde; que Galilée vaut autant que le Bembo, que les ouvrages de Fra Paolo peuvent être mis en parallèle avec les Sonnets de Molza, les Mémoires de Montécuculi avec les Lettres d'Annibal Caro, & les Indivisibles de Cavalieri avec le *Galatée* de Messire Jean de la Casa.

En Allemagne, les ponts de bois sont ordinairement construits de manière que les poutres enfoncées dans le lit de la rivière, ne sont point à plomb. Celles qui sont dans la partie supérieure, sont pliées au cours de l'eau, & celles de dessous à rebours. Tellement que plus le courant de

L'eau est violent & impétueux, plus le pont se lie, & tient ferme. C'étoit précisément l'art que César employa dans le fameux pont qu'il fit faire sur le Rhin. Il est à croire qu'il en est resté une impression profonde dans la mémoire des Allemands, & que la Tradition leur a transmis jusqu'à nos jours le modèle d'un ouvrage qui fit, pour la première fois, sentir à la Germanie le pouvoir des Romains.

Le mérite des voyageurs est en raison inverse de leurs lettres de recommandation.

Le soin de ramasser de belles éditions prouve qu'on a du goût pour les Lettres, comme la manie d'avoir des suites complètes d'estampes prouve qu'on a du goût pour la Peinture.

Un grave philosophe assure que les Comètes sont les apôtèmes du ciel; un autre prétend que les vents alisés sont produits par la respiration d'une plante nommée lentisque marin, qui croît en abondance sous les Tropiques. Un autre encore vous dit que le flux & reflux de la mer vient de l'inspiration & de l'expiration

de ce grand animal que nous appellons la Terre.

*Cætera de genere hoc, adeo sunt multa, lo-
quacem*

Delassare valent Fabium.

N'a-t-on pas eu raison de dire, qu'il n'y a point de folie si absurde, qui n'ait été avancée par quelque philosophe?

Sucer les plaies, comme cela se pratiquoit anciennement par des gens qui en faisoient métier, & qu'on appelloit Psylles, ou humer simplement un liquide, voilà ce qui faisoit une preuve suffisante de la pesanteur de l'Air, sans qu'on eût besoin des expériences de Torricelli. De même, sans les observations de Hervey, les seuls effets de la saignée prouvoient assez la circulation du sang.

C'est à des femmes que l'on confie le soin important de notre première éducation; c'est à des vieillards timides, & souvent affoiblis par l'âge, que l'on a coutume de donner le commandement des armées; & dans les vaisseaux, de jeunes mouffes ont

la commission très-délicate de porter la poudre sur le tillac.

La multiplicité des pensées dans un ouvrage fait le même plaisir que la multiplicité des colonnes dans un édifice. Et les édifices de nos modernes architectes en Littérature sont de l'espèce qu'on nomme Aréostyle.

Dans les siècles passés, les fortifications des places s'élevoient au-dessus de la terre, aussi haut que les vaisseaux de guerre s'élevoient au-dessus de la mer. Aujourd'hui les fortifications sont tellement enterées que l'artillerie joue à fleur de terre, & les vaisseaux sont construits si bas que les batteries sont presqu'à fleur d'eau.

Les orateurs qui négligent la force du raisonnement, courent après les fleurs de Rhétorique, ressemblent à celui qui assiégeant une place, prétendrait l'emporter sans artillerie, par de simples feux d'artifice.

Il faut le plus souvent étudier la Peinture sur des tableaux qui représentent des Saints & des Madonnes, & la langue dans des livres tels que le *miroir de la vraie pé-*

nitence, la fleur des vertus, la vie des saints pères.

Le style de Bacon, homme d'une erudition si vaste, est rempli de pensées fortes & vives. C'est dans les eaux les plus profondes qu'on trouve les plus grosses perles.

Le caractère du siècle d'Auguste est bien exprimé par le *simplex munditiis* de la Pyrrha d'Horace; celui du siècle de Néron & des suivans par le *cultuque laborat* de la Cléopâtre de Lucain.

On trouve quelquefois des rapports particuliers entre les choses les plus différentes. Le renflement de la Colonne est aux deux tiers du fût, en prenant du chapiteau à la base. L'élargissement du corps du vaisseau est dans la même proportion, en prenant de la poupe à la proue. Les nations qui diffèrent le plus à tout autre égard, se ressemblent pourtant beaucoup, quant aux maximes fondamentales de la Politique. Les Iroquois suivent la méthode des Romains, d'incorporer parmi eux les peuples qu'ils ont vaincus. Les Cantons Suisses ont entr'eux une alliance semblable à celle des anciennes Républiques de la Grèce.

Il y a nombre de gens de bien qui ressemblent aux habitans du Mogol. Ces peuples ont le cœur si tendre qu'ils se feroient un scrupule de faire des chapons; & ils font tous les jours des Eunuques.

Michel-Ange, qui excella dans l'Architecture, dans la Peinture, dans la Sculpture, n'a pas peu contribué à la décadence de ces arts. Par les licences qu'il a cru pouvoir se permettre en s'écartant de la sévérité des anciens, il a comme frayé la route au libertinage de Borromini & de l'école moderne. Son mot favori, si souvent répété par les sculpteurs & par les peintres, qu'il faut avoir le compas dans l'œil, les a rendus ennemis jurés du travail. Ils ne songent point que Michel-Ange entendoit que le goût du peintre doit être fondé sur l'étude des principes de l'Art, & qu'il n'est pas possible d'avoir le compas dans l'œil, si on ne l'a pas eu longtemps entre les mains.

Pour donner un exemple, entre mille, de l'avantage qu'a notre langue sur la langue Française, relativement à la variété des expressions; il suffira de rapporter quel-

ques-unes des diverses façons dont nous pouvons rendre le mot, *c'est-à-dire* : *ciò*, *ciò è a dire*, *ed è a dire*, *che è a dire*, *che è il medesimo che dire*, *che è quel medesimo*, *che è lo stesso a dire*, *che vale a dire*, *che tantò è a dire*, *che tanto importa* &c. Ne diroit-on pas qu'il y a entre ces deux langues la même différence qu'entre la mandoline & le clavecin ?

La vengeance la plus maligne qui ait jamais été prise, est celle que le Duc d'Urbain tira des Médicis, qui lui avoient enlevé son état. Il fut, à la tête d'une armée, se faire voir à Clément VII, alors assiégé dans le château Saint-Ange, & quand il fut bien sûr d'en avoir été apperçu, il se retira. La plus grande des vengeances a été prise sur les Portugais par Magellan, qui le premier de tous les humains nous prouva, par une expérience incontestable, la rondeur de la Terre. Entré au service d'Espagne, il prit par l'Occident sa route pour les Indes Orientales, afin d'ôter aux Portugais la propriété, & le riche commerce des îles Moluques; & par ce nouveau chemin qu'il ouvrit, il éluda la bulle d'Alexandre VI, qui

tirant sur le globe sa Méridienne si renommée, partageoit l'Occident & l'Orient entre l'Espagne & le Portugal. La plus noble vengeance est celle d'André Doria. Pour se venger de François I, qui avoit mal reconnu ses services, il délivra sa patrie du joug François, & pouvant s'en faire souverain, il lui rendit la liberté.

L'esprit des femmes allume, dans le cœur de l'homme, des passions infiniment plus fortes que ne fait leur beauté. Celle qui fit perdre à Marc-Antoine l'empire du monde, en combien de langues ne savoit-elle pas dire les choses les plus ingénieuses? Celle qui fut mettre un frein à l'ambition de Pompée jaloux de la gloire de César, devoit son éducation au même César, dont elle étoit la fille. Son esprit la fit réussir dans la chose du monde la plus difficile; & elle y réussit, quoiqu'elle fût la femme de Pompée.

Les Italiens ont conquis l'univers par la force des armes, ils l'ont éclairé par les Sciences, poli par les Beaux-Arts, & gouverné par leur esprit. Il est vrai qu'ils ne figurent pas trop aujourd'hui. Mais il est bien naturel que celui qui a travaillé beau-

coup, se repose, & que celui qui s'est levé de grand matin, avant les autres, dorme un peu le long de la journée.

On croit communément que les roues de derrière d'un carosse ne se font plus hautes que celles de devant, qu'afin qu'elles suivent plus facilement, en allant comme en pente; ce qui soulage beaucoup les chevaux. Mais au contraire, leur fatigue augmente de ce que les roues de devant sont basses, comme on le prouve fort aisément dans les cours de Physique expérimentale. La véritable raison pourquoi on fait les roues de derrière plus hautes que celles de devant, est pour aider au cocher à mieux monter, & à mieux se tenir sur son siège, & parce que le centre de gravité étant plus près de terre, qu'il ne le feroit si les roues de devant étoient de niveau avec celles de derrière, le carosse risque moins de verser.

La Musique Française est à la Musique Italienne ce que le jeu des Dames est aux échecs.

Les hommes disent rarement le vrai; & lorsqu'ils le disent, c'est souvent sur d'af-

fez mauvaises raisons. On vous dit qu'il est bon de se rincer la bouche avec du vinaigre: vous en demandez le pourquoi: on vous répondra que le vinaigre est astringent, qu'il est styptique, qu'il pénètre, qu'il fortifie; que fais-je? on vous apportera mille raisons, excepté la vraie: c'est qu'on a trouvé par expérience que le vinaigre est mortel à ces animalcules de diverses espèces, & sans nombre, dont est remplie, comme on le voit au microscope, cette ordure pâteuse qui s'attache aux dents & aux gencives.

Dans les expéditions maritimes il est bon de tenir le large, & d'éviter les détroits, autant qu'il est possible: la même maxime a lieu sur terre, dans la marche des armées.

Le passage au Sud par le Nord, qu'on a tant cherché, seroit, à ce qu'on prétend, beaucoup plus facile, si par des mers vastes, & où il n'y a point de glace, on faisoit directement le Pôle, au lieu de prendre à l'Orient à travers le Weigatz, entre la Nouvelle-Zemble & la Russie, ou bien à l'Orient, au-delà de la Baie de Hudson, ces deux

deux routes étant pleines de détroits très-dangereux & presque toujours embarrassées de glaçons. C'est sur de pareilles raisons que les pilotes qui veulent aller de l'Océan Atlantique à la Mer Pacifique, laissent de côté le détroit de Magellan, & entrent dans celui de le Maire, qui est beaucoup plus court, & moins étroit. Et le Lord Anson, le plus grand navigateur de nos jours, instruit par sa propre expérience, conseille dans son excellent livre, qu'au lieu de tourner par le détroit de le Maire, entre la Terre de Feu & l'île des États, on laisse cette île à l'Occident, & que par la haute mer on tire droit au Sud jusqu'au 60 ou 62 degré de Latitude, qu'ensuite on prenne à l'Occident pour regagner le Nord. Par ce moyen, dit-il, on évite la rapidité des courans qui entourent la Terre de Feu; & l'on n'est point exposé aux vents d'Occident, qui sont furieux le long de cette côte. C'est ainsi que les entreprises qui paroissent les plus hardies, sont souvent les plus faciles à exécuter.

Une raison sur mille, qui prouvent que l'esprit des Européens est de meilleure

trempe que celui des Asiatiques, c'est que les Almanacs de Pékin sont faits sur les Ephémérides de l'observatoire de Bologne.

Une vaine affectation de savoir faisoit autrefois charger de Grec les livres des Philologues. Dans les traités de Philosophie, l'Algèbre tient aujourd'hui la place du Grec.

Le vanité entre pour quelque chose dans les plus belles actions, comme il y a du fil dans la plus riche broderie.

Prenez garde que dans les Sociétés il ne se trouve des gens qui aient le goût tourné aux mêmes choses, ou qui soient de la même profession. Ils n'y réussiront pas, non plus que les arbres qui, comme le chêne, l'yeuse, & le pin, jettent de profondes racines, ne réussissent quand ils sont plantés trop près l'un de l'autre. Il en est tout autrement, si l'on plante des arbres dont les uns poussent leurs racines en avant dans la terre, & les autres les étendent à fleur de terre.

Le temps découvre les défauts des desseins qui paroissent d'abord le mieux entendus, des mesures qui sembloient le

mieux prises. Laissez sécher le fresque qu'on trouvoit le plus gracieux & le plus délicat: vous y verrez des fautes, des taches, des couleurs ajoutées après coup, & mal unies.

Toutes les actions de la vie se réduisent à autant de problèmes *de maximis & minimis*. Tout homme, presque à chaque instant, doit résoudre en petit le problème que Leibnitz fait résoudre à Dieu en grand, lorsque, dans le nombre infini des mondes possibles, il choisit celui où du mélange du mal avec le bien il résulte le moins de mal, & le plus de bien.

Le nom de Guillaume Bueren, qui fleurissoit du temps du Dante, & qui inventa la manière de saler les harengs, est aussi fameux en Hollande que celui de Néoptolème l'étoit dans la Grèce. Charles V ordonna qu'on lui érigeât un Mausolée, comme à l'homme qui avoit rendu le plus grand service à sa patrie.

J'ai ouï un marchand de soie qui avoit beaucoup de savoir & d'expérience, faire le calcul suivant. Un champ de 840 perches, de la valeur de 50 ducats, planté de

40 meuriers, rendra au moins 40 livres de soie, qui produisent 120 ducats. Déduisez en les frais: il reste de net 100 ducats, qui sont le double du capital. Si on met cette soie en œuvre, & que l'étoffe en soit vendue à l'étranger; le produit ira jusqu'à 300 Ducats. De sorte que le champ, qui est un capital du pays, rendra au pays six fois la valeur du capital. J'ai ouï dire au fameux Graham que la spirale d'une montre, laquelle est un ressort très-délié de la grosseur d'un cheveu, vaut un écu, & qu'il en faut au moins quarante-mille pour faire le poids d'une livre. Donc une livre de fer, réduite en acier par le moyen d'un travail mécanique & journalier, monte jusqu'au prix de quarante-mille écus, ou vingt-mille sequins. Tant les choses augmentent de valeur en passant par la filière de l'industrie des hommes.

Il est quelquefois permis aux grands écrivains d'insérer dans leurs ouvrages quelque pensée d'autrui, comme il fut permis à Raphaël, à Michel-Ange, & à Annibal Carache d'employer dans leurs tableaux quelque figure antique.

C'est par le contraste que les choses éclatent, & qu'elles paroissent telles qu'elles sont. Tallard & Villeroi auroient peut-être passé pour d'habiles généraux, s'ils n'eussent pas eu en tête un prince Eugène. C'est lorsque nous voyons les planètes sous le disque du Soleil, que nous nous apercevons véritablement qu'elles sont opaques.

Dans l'opinion des hommes rien ne rend une chose plus précieuse que sa rareté. Dans une ville située près des plus belles carrières, il y a un palais dont la façade toute de marbre est peinte en forme & de couleur de brique.

Si la Lumière se communiquoit par des lignes courbes, comme fait le Son, il s'en suivroit de grands inconvéniens. Il est vrai que nous verrions un objet placé derrière un angle; mais un objet paroîtroit sur l'autre, à peu près comme quand nous louchons, & tout seroit en confusion. A chaque instant, on courroit risque de donner du nez contre un mur, & personne ne sauroit où il va. Si la propagation du Son se faisoit en ligne droite, comme celle de la Lumière, il en résulteroit d'autres incon-

vénions. Nous ne serions presque point avertis de la présence des objets placés en des lieux où l'œil ne sauroit atteindre. Nous ne les entendrions pas peu à peu, comme nous faisons dans l'état où sont les choses, mais tout d'un coup, & comme par sauts. . La moindre chose qui se trouveroit entre un objet & notre oreille, nous ôteroit toute communication avec cet objet. Nous serions comme isolés dans la nature; le plus souvent même nous serions sourds, état le plus triste où la privation de quelqu'un des sens puisse réduire l'homme; puisque nous voyons que les aveugles sont ordinairement de bonne humeur, au lieu que tous les sourds sont mélancoliques. Disons donc à ce sujet avec le poëte philosophe:

*And spite of pride, in erring reason's spite,
One truth is clear; Whatever is, is right.*

Les oiseaux des Indes, dont les plumes sont d'une si grande beauté, ont la voix discordante; les nôtres, dont le plumage n'a rien de curieux, chantent mélodieusement. Ne diroit-on pas que c'est un sym

bole de la juste compensation par laquelle la Nature égalise toute chose.

Ceux qui voudroient traduire Homère en quelqu'une de nos langues modernes, pourroient être comparés à ces princes d'Allemagne qui dans le lieu de leur résidence, se piquoient d'imiter la cour de Louis XIV.

Il seroit à propos que dans les accidens fâcheux de la vie, les hommes trouvassent des remèdes aussi prompts que celui qu'employèrent les Flamands dans le dépérissement de leur commerce. Ils achetoient la laine des Anglois, & l'employant à faire des draps, ils la revendoient ensuite, toute fabriquée, & avec un grand profit, à ceux-mêmes de qui ils l'avoient reçue. Le gouvernement Britannique fit de sages réglemens pour empêcher la sortie de la laine du Royaume. Alors les Flamands de la fabrique des draps se tournèrent à la manufacture des toiles. Pour la soutenir ils semèrent, dans leurs propres terres, du lin, qui par conséquent ne pouvoit leur manquer. La Philosophie vous fera de beaux discours, comme la Médecine vous

fournira de belles consultations. La raison vous dit les choses du monde les plus sages; mais si, dans les malheurs de la vie, vous ne substituez pas une chose à une autre, c'en est fait, vous êtes perdu. Mais ce qu'il y a de mieux à faire sans contredit, c'est de vous mettre en état de vous suffire à vous-même.

Les Anglois, jaloux de la liberté en tout genre, naturalisent des termes, & des façons de parler qu'ils empruntent des langues étrangères; ils corrigent la dureté de leur ancien langage par la douceur du moderne. Les François ont peine à supporter que leurs anciens écrivains aient écrit dans la langue de leur temps: chez eux un style qui ne seroit pas de la dernière mode, pourroit faire un tort infini au meilleur livre. Tel est au contraire l'attachement des Italiens pour les anciennes façons de parler, que pour faire goûter une pensée neuve, il faut la présenter sous des termes déjà surannés.

Souvent l'homme passe légèrement sur le mal le plus réel, & trouve insupportable un mal qui n'est que dans l'imagina-

tion. Faites agir, tant que vous voudrez, le fer & le feu sur la dure mère d'un animal, il ne donnera pas le moindre signe de vie. Chatouillez seulement cette même dure mère avec une sonde d'argent, l'animal revient à lui, fait mille contorsions, & pousse les cris les plus aigus.

D'une foule de belles observations, Rédi étoit enfin parvenu à conclure qu'il n'y a point de génération d'insectes là où il n'y a point d'œufs. Tout le monde connoît l'expérience de la viande hermétiquement enfermée dans un vaisseau de verre : elle se corrompt sans engendrer de vers, parce que les insectes ne pouvoient y porter leurs œufs quand elle commençoit à se corrompre. Sur ce fondement, on se moqua de l'ancienne opinion de la génération *ex putri*. Mais voici Needham qui prend du jus de rôti tout bouillant, & le met dans une bouteille hermétiquement bouchée. Après l'avoir laissé quinzze jours exposé au soleil le plus ardent, il l'examine avec attention, & le trouve tout couvert d'animaux, qu'on discernoit avec le Microscope : en faut-il d'avantage pour faire re-

vivre la génération *ex putri*? Tout est plein aujourd'hui de petits animaux, ou de molécules organiques, qui n'attendent que la dissolution du continu pour se mouvoir d'elles-mêmes, & pour faire à leur tour leur apparition dans le monde. Il semble qu'actuellement les Microscopes deviennent favorables à l'ancienne Philosophie, eux qu'on regardoit comme autant de batteries pointées contr'elle.

Ne pourroit-on pas définir le Goût; le résultat de la science des proportions dans la Géométrie de l'esprit?

La femme ne prend tant de soin à s'ajuster que pour augmenter le désir de la voir nue.

Quoique le Cavalier Bernin ait tant travaillé, il n'étoit pourtant pas facilement content de lui-même. Sandrart rapporte qu'il lui fit voir jusqu'à vingt-deux modèles en cire qu'il avoit faits pour S. Longin: & son fils raconte que passant un jour par la place Navone, il tira le rideau de la portière de son carosse pour ne pas voir un ouvrage qu'on vient admirer de toutes les parties de l'Europe. Quoi qu'il ne fût

pas aussi scrupuleux observateur des règles que l'étoient les artistes qui l'avoient précédé, il ne prit jamais les licences que se permirent quelques - uns de ses contemporains: & c'est un beau mot qu'il dit au sujet du Borromini, qu'il valoit mieux être mauvais Catholique que bon hérétique. Ainsi que Jules - César & Newton, il marqua, dès l'âge de dix - huit à vingt ans, ce qu'il feroit un jour; & la prophétie de Paul V, qui disoit voir dans Bernin encore enfant le Michel - Ange de son siècle, s'est pleinement vérifiée.

Un peuple maritime qui va à ses colonies en Amérique, comme nous allons à nos maisons de campagne de terre ferme, qui par le moyen de ses flottes porte la guerre dans toutes les parties du monde, & par ses trésors trouve par - tout des amis, qui à l'esprit du commerce des Carthaginois réunit la science de la guerre & le courage des Romains, on peut dis - je avec raison appeller un tel peuple *populum late regem,*

Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Boileau disoit que l'épigramme la plus ingénieuse qu'on eût faite, étoit celle-ci,

*Ci gît ma femme, ah, qu'elle est bien
Pour son repos, & pour le mien.*

On pourroit ajouter qu'une des plus fines plaisanteries c'est le bon-mot sur la même matière: prendre femme est une affaire de si grande importance que ce n'est pas trop de toute la vie pour y penser.

Dans la fameuse façade, ou dans le Péristyle du Louvre, on trouve bien des défauts qui balancent ses beautés. Sans parler des colonnes doubles, qui ne furent jamais d'usage chez les anciens, le vuide de la porte principale semble trop petit relativement à la vaste étendue du bâtiment; l'arc de cette porte, assis sur la corniche du socle qui sert de premier étage à l'édifice, va aboutir à l'étage supérieur ou à la colonnade qui lui est absolument étrangère; faute que Bott a copiée à l'Arsenal de Berlin. Cette façade a peu de fenêtres, & est presque comme un visage sans yeux. On la prendroit moins pour la façade d'un grand édifice, que pour celle d'une gale-

rie, ou d'une perspective qu'on doit voir de loin au bout d'un grand jardin. Malgré tous ces défauts, c'est un des plus majestueux bâtimens de l'Europe, & l'on fait très-bien de le dégager de ce tas de maisonnettes qui le défigurent, & qui en dérobent en grande partie la vue.

Entre la politesse des villes & celle des cours, il y a d'ordinaire la même différence qu'entre la douceur des fruits & le douceâtre des confitures.

La vie des hommes qui abondent en toute sorte de biens, & qui sont parvenus au comble de la fortune, ressemble à la navigation sous la Ligne, où est précisément le point le plus élevé de la terre. On y rencontre des calmes de plusieurs semaines, & l'on n'y fait chemin qu'à force de *Turbonadas*.

Alexandre ne vouloit pas convenir qu'il devoit la conquête de l'Asie aux soldats de Philippe son père. Platon ne dit pas un mot de Xénophon, qui avoit été le principal ornement de l'école de Socrate; Xénophon lui-même ne fait aucune mention de Platon. Aristote; comme l'a

remarqué la reine Christine, ne nomme jamais ni son maître, ni son disciple. Jules-César donne au jeune Crassus presque tout l'honneur de la victoire qu'il remporta sur Arioviste.

Les poètes médiocres font quelquefois de très-beaux vers. Un François dont le nom est peu connu, a fait quatre vers que tout François poli fait par cœur. Dans un poème à la gloire de Louis XIV, après avoir dit que les princes foibles qui s'étoient fagement soumis à ce monarque, ne s'étoient point ressentis des incommodités de la guerre, au lieu que ceux qui avoient osé lui faire tête s'étoient perdus, il ajoute,

*Pareils à ces roseaux qu'on voit baissant la
tête*

*Résister par foiblesse aux coups de la tempête,
Tandis que jusqu'aux cieus les cèdres élevés
Satisfont par leur chute aux vents qu'ils
ont bravés.*

Si les vers de Halley, l'éloquence de Galilée, les écrits de Maupertuis & de d'Alembert ne suffisoient pas pour prouver que la Géométrie peut s'allier à l'esprit;

on pourroit le prouver par ce bon mot de Kepler : l'Astrologie est une fille folle d'une mère sage ; mais c'est la fille qui nourrit la mère.

Ce sont les Bouffons par leurs intermèdes, & non les Caffarielli par leurs airs nobles & harmonieux, qui ont converti les François à la Musique Italienne : ainsi qu'Ésope, avec ses Fables, amène les hommes à la saine Morale, bien mieux que ne fait toute l'Éthique d'Aristote.

Les articles & les verbes auxiliaires, qui font une partie si essentielle de notre langue, ne sont pas, comme on le prétend, une preuve qu'il se soit fait un mélange des langues ultramontaines avec la Latine, & que l'Italienne soit sortie de ce mélange. Les anciens auteurs Latins nous fournissent des exemples où l'on voit les articles employés ; & l'on trouve dans les écrivains du meilleur siècle, *satis jam dictum habeo, habere cognitum Scævola, cognitum habeo insulas*. Le Grec vulgaire, qu'on ne peut certainement pas soupçonner de s'être mélangé avec les langues ultramontaines, a aussi ses verbes auxiliaires :

il se sert de *sein* pour le futur, comme les Anglois se servent de leur *will*. Tellement qu'un auteur célèbre soutient que l'usage des verbes auxiliaires est originairement Latin, & que la langue Allemande l'a reçu de la langue Romaine, qui étoit alors dominante, comme un sujet reçoit les lois de son maître.

Les grands hommes, dont l'ame est toute harmonique, ne peuvent que bien faire tout ce qu'ils font. Raphaël écrivoit avec grâce. On trouve dans les écrits de Palladio l'élégance & la correction qui brille dans les bâtimens qu'il a conduits. Et Jules César parloit aussi bien qu'il faisoit la guerre: *eodem animo dixit, quo bellavit.*

Malgré les plus grandes oppositions, & la plus sévère critique, l'Académie de la Crusca fut enfin obligée de mettre au rang des auteurs qui font autorité en matière de langue, le Tasse, poète traduit dans toutes les langues étrangères, & dans tous les dialectes d'Italie, poète lu & relu, chanté par le peuple même. Que ces grands parleurs, ces rigoristes, ces fiers suppôts du
Par-

Parnasse disent maintenant tout ce qu'ils voudront: en dépit d'eux Métastase ira de pair avec nos plus grands poètes, quoiqu'il ne parle pas l'ancien langage, quoiqu'il ne se nourrisse point des soupirs de Pétrarque. Les ariettes de ses Drames sont des chef-d'œuvres qu'on ne sauroit assez louer. Il n'a point eu avant lui, de modèle qu'il pût imiter, il n'aura peut-être, après lui, personne qui puisse marcher sur ses traces. Quelle netteté, quelle facilité, quelle grâce, quels sentimens, quelle variété n'y trouve-t-on pas!

*Vous riez là d'un enfant qui pleure,
en voyant la cause frivole de sa douleur.
Ici on rit de vous, qui les cheveux blan-
chis par l'âge, & à la fin de votre carrière,
n'êtes encore que des enfans.*

*Un rhéne vieux & robuste, qui a résisté
aux outrages de cent & cent hivers, méprise
la fureur des vents. Si à la fin il tombe,
changé en mâ, il va déployer son vol à
travers les ondes, & affronter les mêmes
vents au milieu des mers.*

*Si les inquiétudes qui déchirent le cœur,
se lisoient écrites sur le front, qu'il y en a*
Volume V. V

parmi ceux qui excitent notre envie, qui nous feroient pitié! Ils portent dans leur sein leurs plus cruels ennemis, & tout leur bonheur se réduit à paroître heureux.

Ne vous plaignez pas du destin qui vous a assujetties à nous. Vous êtes esclaves, mais vous régnez malgré votre esclavage. Nous sommes courageux, vous êtes belles; & vous triomphez dans tous les combats entre le courage & la beauté.

Il suffit de dire que j'aime, pour savoir que je nourris dans mon sein ce barbare soupçon qui empoisonne tous les plaisirs, qui avec cent yeux ne voit jamais juste, qui se figure le mal, & ne croit pas le bien, qui peint sur le visage le désordre de l'esprit.

Passions, ne troublez pas la paix de mon ame. Les actions que vous nous faites commettre, ou sont libres, ou sont l'effet d'une fatale nécessité. Si nous ne sommes pas libres, pourquoi nous croirions-nous coupables? Si nous le sommes, pourquoi ne pouvons-nous pas nous changer?

Le guerrier voit en songe les combats, le chasseur les forêts, le pêcheur les filets & l'hameçon. Plongé dans un doux sommeil,

je pense à celle pour qui je soupire tout le jour, & dont le nom est si souvent sur mes lèvres.

Une ame forte envisage, sans crainte, son dernier moment, la mort ne paroît terrible qu'aux ames lâches. Il n'est pas vrai qu'elle soit le plus grand des maux ; elle est le doux asile de ceux qui sont las de souffrir.

La blessure que le prudent laboureur fait à la vigne, l'embellit, & la fait mieux bourgeonner dans sa saison. Pour faire dégoutter le baume dont le parfum est si doux, de la plante qui le produit, il faut que le pasteur Arabe y fasse une incision.

Le serpent repose tranquillement au soleil, ou se tapit parmi les herbes & les fleurs, tant qu'il n'est pas foulé par le pied d'une nymphe ou d'un berger. Mais il ne se sent pas plutôt blessé, qu'il aspire à la vengeance, & que furieux il arme sa dent aigue de tout son venin.

On pourroit ajouter, à ces ariettes, tant d'autres qui sont dans la bouche de tout le monde. Quinaut, le Métafaste François, eut, pendant sa vie, beaucoup de censeurs, dont Boileau étoit le chef. On connoît ce fameux vers,

La raison dit Virgile & la rime Quinaut.

Métastase est bien supérieur à Quinaut, & ses critiques sont très-inférieurs à Boileau. Ils lui reprochent quelques expressions hasardées, quelques termes échappés ça & là: pauvres génies, qui ne pouvant juger de l'ensemble, se jettent sur les détails! Paul Véronèse, qu'on regarde comme un des plus excellens peintres, n'est pas toujours correct dans ses dessins; & combien de fautes contre le langage ne trouvera-t-on pas dans le grand Molière? De pareils critiques de mots ne sauroient obscurcir la gloire d'un auteur qui fait les délices des gens de goût, qui le savent presque par cœur.

Les peintres Bolonois qui ont voulu prendre la manière Vénitienne, ont perdu la correction des Caraches, sans acquérir la vivacité & la grâce de Paul Véronèse: peu différens en cela de ces voyageurs qui oublient leur propre langue, sans apprendre les langues étrangères.

A ce que j'ai ouï dire, Kircher rapporte qu'il y a dans les Indes un oiseau qui

exécute la proportion des huit tons de la Musique. Il faut être Indien pour le croire. La vérité est que le chant même de nos rossignols ne sauroit être réduit à aucune règle; le seul cri du hibou retombe toujours sur la quinte.

Palladio, dans son premier livre de l'Architecture, a fait un chapitre particulier des abus qui s'étoient glissés dans son art. On pourroit faire bien des chapitres sur les abus qui se sont introduits dans les Lettres & dans les Sciences; abus pourtant que l'on ne regarde plus comme tels, parce que pour la plupart ils sont étayés de l'autorité de noms respectables. Si nos écrivains faisoient attention à la nature de la langue Italienne, qui dès ses commencemens n'a pas pris les différentes terminaisons des langues Grecque & Latine, ils regarderoient comme vicieuses ces transpositions de mots, & ces tours de phrase que quelques-uns de nos auteurs classiques ont poussés jusqu'à l'excès, & qu'affectent puérilement leurs imitateurs. Les médecins ne sauroient s'empêcher de condamner toutes ces ingénieuses hypothèses sur l'éco-

nomie animale dont leurs consultations sont remplies, s'il est vrai que l'objet que se propose la Médecine, soit de guérir les différentes maladies qui affligent le corps humain, non de faire sur ces infirmités de longs & de magnifiques discours. Un des plus grands abus est de vouloir passer les bornes prescrites à chaque science particulière, & de lui donner le génie & le caractère d'une autre science. A moins que d'être absolument étranger dans la République des Lettres, on n'ignore pas que les Mathématiciens ont fait entrer, à tort & à travers, la Géométrie dans presque toutes les questions physiques: & comme il n'y a pas, ni ne sauroit y avoir assez de données pour résoudre ces questions, ces mathématiciens ont tiré d'une science très-certaine les conséquences les plus erronnées; ce qui chez le peuple des savans a fait un grand tort à la Géométrie même. Les découvertes de la Philosophie moderne ont fait avancer en Théologie des propositions aussi absurdes que scandaleuses. Il nous suffit de citer pour exemple le sentiment de cet Anglois qui, parce qu'il est écrit que ce lac

immense de feu qu'on appelle Enfer, occupe dans l'espace le lieu le plus éloigné de l'Empyrée que l'on puisse imaginer, s'est avisé de soutenir que l'Enfer est dans le Soleil. Les taches du Soleil grossissent, diminuent, se séparent les unes des autres, se divisent en plusieurs parties, se réunissent, paroissent & disparoissent. Donc il est évident qu'il est composé d'une matière liquide. Les observations astronomiques les plus exactes nous font conclure que le Soleil est un million de fois plus grand que la Terre. Les principes mathématiques de la Philosophie naturelle ne laissent ignorer à personne qu'il est placé dans l'espace le plus éloigné de l'Empyrée, c'est-à-dire dans le lieu le plus bas, ou au centre du système planétaire. Et ainsi de ce corps lumineux qu'un poëte appelle, avec tant de raison, „le premier ministre de la Nature, qui „verse sur le monde les bienfaits du ciel, „dont la lumière est la mesure du temps,“ de ce corps glorieux où Dieu plaça son tabernacle, on fait la maison des pleurs & des gémissemens, le séjour du désespoir éternel.

Au grand nombre d'avantages que procure à une armée la quantité de cavalerie légère, on peut en ajouter un qui est très-considerable; c'est qu'elle peut s'en couvrir de flanc & de front, & cacher par ses mouvemens à l'ennemi: ainsi elle marche au combat comme les Dieux d'Homère, enveloppée d'une nuée, & invisible aux yeux des mortels.

Les Turcs ressemblent aux Romains en bien des choses. Ils sont scrupuleux observateurs de la religion. La carrière qui conduit aux premiers honneurs, est ouverte à tout le monde. Ils aspirent à l'empire du monde, dont ils possèdent déjà une bonne partie. Ils regardent les infidèles comme destinés à être les esclaves des Musulmans. Leurs Timariots sont comme les anciennes colonies. Leur art est proprement l'Art militaire. Leurs guerres sont violentes, & durent peu; ils n'en entreprennent qu'une à la fois. Le commandement qu'ils confient à leurs généraux est indivis & absolu; mais ils sont tenus d'en rendre ensuite le compte le plus exact. Chez eux les peines sont rigoureuses, & les

récompenses excessives. Ils n'aiment pas à combattre de loin, leur usage est d'en venir aux mains, & à une prompté décision; mourir les armes à la main est pour eux la souveraine béatitude. C'est par ce moyen que des plus foibles commencemens ils ont étendu leur empire en Asie, en Europe, en Afrique, & qu'ils sont parvenus à ce point d'élevation qui tant de fois a fait trembler la Chrétienté. Malheur à nous, si, avec les maximes des Romains, ils en avoient pris la conduite & la discipline.

Qui veut avoir la gloire de bien écrire, doit marcher à travers les ronces & les épines de la Grammaire.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la Gloire,
comme dit la Fontaine.

On demandoit un jour à Newton, comment il avoit fait pour trouver les grandes choses dont il avoit accru les sciences humaines. Je n'ai fait, répondit-il, que ce qu'auroit fait tout autre avec la même patience (1). Cette réponse pleine de modé-

V 5

(1) *By a patient way of thinking.*

stie ne laisse pas d'être fondée sur la vérité. La persévérance est, en effet, la reine des vertus; on peut même dire que sans elle il n'y a point de vertu, & qu'elle seule peut faire réussir les grandes entreprises. Par cette vertu, jointe à un génie profond, Newton s'éleva si fort au-dessus des autres philosophes qu'on fut tenté de le regarder comme étant d'une espèce supérieure à la nôtre. C'est par cette même vertu, soutenue d'excellens principes politiques & militaires, que les Romains s'élevèrent au-dessus des autres nations, au point qu'en lisant leur histoire on croit lire les faits romanesques des Paladins de Charlemagne.

Fontenelle dit que les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans, & il a raison. Les mêmes fautes & les mêmes folies passent de génération en génération, sans que la triste épreuve qu'en ont faite les premières, corrige celles qui les suivent. Y a-t-il une faute plus grande, & plus dangereuse que celle dont la guerre nous fournit de si fréquens exemples? A peine l'ennemi est-il rompu que sans poursuivre la victoire, on se débande pour courir au pillage.

Hector crioit aux Troyens entrés dans le camp des Grecs, que l'avidité du butin ne devoit pas leur faire quitter leurs rangs, ni abandonner le combat. Nos Hectors modernes, en plus d'une occasion, ont eu beau crier la même chose. C'est précisément ce qui fit perdre aux vainqueurs les batailles importantes de Guinegaste, de Fornoue, & dans ces derniers temps celle de Czaflau. Les Romains avoient sagement pourvu à ce désordre, en établissant que le butin n'appartiendroit pas en propre aux corps qui le feroient, mais se partageroit à toute l'armée. Les soldats ne devoient jamais oublier ce qu'un capitaine disoit à ces mêmes Romains, que toujours ferrés, ils ne cessassent jamais, d'abord avec leurs dards, ensuite avec leurs épées & leurs rondaches, de tuer l'ennemi, qu'ils ne pensassent point au butin, & qu'après la victoire tout seroit à eux. *Conferti tantum & pilis emissis, post umbronibus & gladiis fragem cædemque continuarent prædæ immemores, parta victoria cuncta ipsis cessura.*

Un grand Capitaine avoit coutume de dire qu'il aimoit les femmes à cause des

bonnes nuits qu'elles lui avoient fait passer, quoiqu'elles lui eussent fait perdre les deux plus beaux jours de sa vie. La Reine Anne, en se séparant des alliés, empêcha, en 1712, le Prince Eugène d'aller droit de Bouchain à Paris; & en 1718 la Reine d'Espagne, en portant la guerre en Sicile, l'empêcha d'aller de Belgrade à Constantinople.

Un poète qui ne sait que sa langue maternelle, ne sera jamais qu'un poète très-ordinaire.

On ne fait point de testament qu'on ne laisse quelque legs à la Justice.

En matière même de ce qu'on appelle Science, on est bien éloigné de parler avec cette précision qu'on voit dans Euclide, lorsqu'il traite des quantités, dans Newton, lorsqu'il traite de la précession des Équinoxes, & des orbites des planètes. Pour raisonner aussi sagement sur la saignée, il faudroit posséder la plus subtile théorie de l'Hydrodynamique; & pour parler de Musique, on devroit savoir les équations des courbes les plus transcendantes de la Géométrie.

Il y a un grand Schisme entre les Persans & les Turcs, à l'occasion du cas que l'on doit faire de la couleur verte. Les Persans la méprisent, & la portent à leur chaussure; les Turcs au contraire l'ont en grande vénération, & la mettent à l'éten-dart sacré de leur prophète. A quoi bon, dira quelqu'un, se transporter en Asie pour trouver entre les nations de pareils sujets de controverse & de rupture?

Parmi les Sonnets le plus estimés que nous ayons en notre langue, on compte celui de la Casa sur la jalousie, dont voici le sens: *Souci que la crainte nourrit & fait croître, & à qui en augmentant elle donne des forces nouvelles: toi qui mêlant la glace à la flamme, portes le trouble & la désolation dans l'empire d'Amour! Puisqu'en si peu de temps tu as répandu toute ton amertume sur la douceur dont je jouissois, sors de mon cœur, retourne aux sombres bords du Coccyte, dans le triste & lamentable Averno. Deviens-y ton propre vautour: passes les jours sans trouver de repos, & les nuits sans goûter les charmes du sommeil: sois la proie & des malheurs certains, & des mal-*

*heurs encore douteux. Va-t-en, & si déjà ton poison a coulé dans toutes mes veines; pourquoi plus barbare encore viens-tu m'épouvanter par de nouveaux fantômes? Il faut convenir que ce Sonnet a de grandes beautés, & qu'il est digne de toute la réputation dont il jouit, digne en un mot que tous les poètes le sachent par cœur. Mais pourquoi ne pas mettre en parallèle avec lui le Sonnet de Bembo sur l'Espérance? Il n'a peut-être pas l'élévation de celui de la Casa; mais avec un style aussi délicat & aussi correct, les sentimens y sont plus naturels & plus affectueux. *Esprit, qui voiles nos yeux de ton bandeau; qui ralumes nos desirs & ranimes notre courage; qui fais revivre notre amour, nos soucis, & nos tourmens; ennemi de notre repos! pourquoi renais-tu au fond de mon cœur, d'où je t'ai banni? je me repens de t'avoir écouté, & je sens toute la violence de mon mal; pourquoi donc viens-tu encor me repaître de tes promesses trompeuses? Va trouver les amans fortunés, soulage les dans leurs doux ennuis, console les dans leurs agréables peines. Pour moi, & je ne puis m'en prendre**

qu'à la cruauté de l'objet de ma flamme, pour moi, ma douleur est si forte, les larmes que je verse sont si amères, que je porte envie aux mortels les plus malheureux.

Le plus beau poëme latin qui ait paru depuis la *Siphilide*, est peut-être *l'Aurore Boréale* du Père Nocetti; tant il est plein & des expressions, & de l'esprit de Virgile. On pourroit dire de Nocetti ce que Bembo écrivoit à Fracastor, que l'ombre même de Virgile sembloit lui avoir dicté quelques-uns de ses vers. Bembo fit ensuite de la *Siphilide* une critique dont Fracastor ne parut pas se soucier beaucoup; elle portoit sur ce que ce poëte avoit fait entrer trop d'épisodes dans son ouvrage. On pourroit reprocher le contraire au père Nocetti. Je ne fais pas le cas qu'il en feroit; mais il me semble qu'une légère peinture de la vie & des mœurs des Lapons auroit pu faire dans son poëme un épisode très-beau, & qui trouvoit naturellement sa place là où il dit que la Nature favorise, par préférence, du phénomène de l'Aurore boréale les tristes & stériles climats du Septentrion. Ce climat est habité par la dernie-

re race des mortels, tant à cause du lieu qu'elle occupe sur le globe, que par sa petite taille, sa mauvaise mine, ses qualités corporelles, & le caractère de son esprit. Errante & vagabonde, comme les Tartares, elle habite tantôt vers la Mer glaciale, tantôt sur les bords de quelque lac, tantôt près du Golfe de Bothnie. Sa pauvreté fait qu'elle est libre, plutôt que sujette à divers Princes, comme le prétendent les Géographes. Elle croupit dans l'ignorance, & dans les plus grossières superstitions. Elle se nourrit de poissons secs, de fromage, & du lait de ses Rennes qui tirent les *Pulkas*, ou les traîneaux, & sont plus vîtes à la course que ni nos cerfs ni nos chevreuils. Maupertuis, qui a mesuré le degré polaire, nous a donné une belle description de ces peuples; nous en avons déjà une autre du fameux poëte comique Régnaud, qu'une bizarre curiosité porta à aller voir ces pays, & qui laissa gravée à l'extrémité du Nord une inscription qui finit par ce vers,

Sistimus hinc tandem, nobis ubi defuit orbis.

Ce

Ce peuple laid & sale, qu'on peut appeller le rebut de l'espèce humaine, & qui est privé de la vue du soleil pendant plusieurs mois de l'année, est éclairé presque toutes les nuits d'un feu détaché de l'Atmosphère solaire, (si nous en croyons Noctetti), d'une Aurore plus céleste encor dans son origine que ne l'est celle qui vient tous les jours, avec ses doigts de rose, nous ouvrir les portes de l'Orient.

Les femmes ont excellé dans tous les Arts où elles ont voulu s'appliquer, dit l'Arioste? Dans la classe de ces femmes excellentes, bien au dessus des Gambaras, des Deshoulières, des Sévigné, & dans un rang égal à celui de Sappho, on doit mettre Mylady Montaigu. Cette Dame tient une place distinguée sur le Parnasse Anglois: elle a osé jouter contre Pope même, & l'on peut dire d'elle ce que Virgile dit de Penthésilée,

Bellatrix, audetque viris concurrere virgo.

Elle a enrichi sa langue de plusieurs belles productions, & entr'autres d'une Ode à la Lane dans le goût Grec. L'Abbé

Volume V.

X

Conti l'ayant rendue en vers Italiens, cette traduction a fait naître dans ceux qui aiment la Poësie Angloise un nouveau désir de la lire en original. La voici :

*Thou silver Deity of secret Night,
 Directed my footsteps through the woodland
 shade,
 Thou conscious witness of unknown delight,
 The lovers Guardian, and the Muses aid.
 By thy pale beams I solitary rove,
 To thee my tender grief confide;
 Serenely sweet you gild the silent grove,
 My friend, my Goddess, and my guide.
 Ev'n thee, fair queen, from thy amazing
 height
 The charms of young Endymion drew,
 Veil'd in the mantle of concealing night,
 With all thy greatness, and thy col-
 dness too.*

En Angleterre, tout est en proportion avec les hommes. Les Dames Angloises ont plus d'esprit que celles du continent. Les chevaux Anglois l'emportent sur ceux du reste de l'Europe : & on ne sauroit con-

tester ce que dit la Fontaine en parlant à Madame Hervey :

*Vos gens à pénétrer l'emportent sur les autres,
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.*

Rien de plus difficile que de traduire d'une langue dans une autre, quoiqu'elles ne soient pas d'un génie extrêmement différent; & les auteurs les plus difficiles à traduire ce sont les poètes. Nous en avons une preuve bien claire dans la traduction que l'aisé, l'abondant Ovide, qui disoit en vers tout ce qu'il vouloit, nous a laissée, au premier livre des Fastes, de ce beau Distique d'Événius, qui est dans l'Anthologie :

Κῆν με φάγεις ἐπὶ ῥίζαν, ὅμως ἔτι κάρκασθρήσω
Ὅσον ἐπισπασαί σοι, τράγε, θυμύθη.

*Rode, Caper, vitem: tamen huic, cum
stabis ad aram,
In tua quod spargi cornua possit, erit.*

Le Latin n'exprime pas l'ingénieux contraste qui est dans le Grec, d'une vigne qui donne du fruit quoique broutée jusqu'à la racine.

Mais cette difficulté de traduire les poètes se voit encore plus évidemment dans la double traduction faite par le délicat & judicieux Horace, de ce vers de l'Odyssée,

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄτακ, καὶ νόον ἔγνω.

L'une se trouve dans l'Art poétique,

Qui mores hominum multorum vidit, & urbes;

l'autre dans les Épîtres,

Multorum providus urbes

Et mores hominum inspexit.

En aucun de ces deux endroits il n'a exprimé la force de ἔγνω *cognovit*. Le tour qu'il a pris de faire régir tant par *vidit* que par *inspexit* les deux substantifs *urbes* & *mores*, est d'un grand poète, & a je ne sais quelle élégance. Mais les deux significations qu'on est obligé de donner au mot *vidit* & au mot *inspexit*, en les regardant, l'un & l'autre, sous une double face, ont quelque chose de forcé, & qui ne répond pas à la simplicité du Grec: il en est comme de ces petites fleurs dont on couvre à

Meissen les défauts du vernis de la porcelaine. Salvini a traduit en Grec l'Élégie de Catulle sur la chevelure de Bérénice. Il s'agissoit de rétablir le texte de Callimaque, de qui étoit originairement cette élégie que le poëte de Vérone a rendue en Latin. Il seroit à souhaiter qu'on détérât l'ouvrage de Callimaque dans les ruines d'Herculanum, pour voir si Salvini a atteint son but. Mais mille raisons nous font croire qu'il n'a pas, à beaucoup près, si bien rencontré que son compatriote Viviani, qui rétablit le livre d'Apollonius tel qu'on l'a trouvé depuis.

Avec la mesure exacte de la grande Pyramide, prise par Graves, Newtop a trouvé la grandeur précise de la coudée Égyptienne; & cela en vertu de cette supposition très-naturelle, que voulant construire un bâtiment aussi simple dans un emplacement aussi vaste que l'est un désert, il falloit que la coudée fût une partie aliquote des parties principales du tout, des côtés de la pyramide, de la hauteur de la porte, de la largeur du corridor en dedans, & ainsi du reste. Le nombre qui

faisaisoit à tous ces points, étoit certainement la vraie mesure de la coudée ancienne. C'est ce que Newton trouva presque en se jouant; & cette découverte qui auroit fait le plus grand honneur à tout autre, se perdit dans le nombre infini des découvertes du philosophe Anglois. On peut appliquer ici ce qu'Agamemnon dit à Achille dans *l'Iphigénie*:

*La Thessalie entière ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise, en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.*

La Logique ordinaire est remplie d'argumens qu'on a raison d'appeller argumens à deux faces. La première chose que voient les Troyens en découvrant l'Italie, sont des chevaux au pâturage: sur quoi le bon père Anchise fait ce beau raisonnement, qui conclut tout à la fois pour la guerre & pour la paix:

*Bellum, o terra hospita, portas:
Bello armantur equi: bellum hæc armenta
minantur.*

Sed tamen üdem olim curru succedere sueti

*Quadrupedes, & frena jugo concordia ferre.
Spes est pacis, ait.*

Dans les Sciences qui ne sont pas démonstratives, combien n'y a-t-il pas de ces pères Anchises qui d'après les mêmes principes sont toujours prêts à prouver le blanc ou le noir, selon qu'ils y trouvent leur compte?

Plus la manière de rendre justice s'approche de celle des militaires pour le criminel, & de celle des négocians pour le civil, mieux les états sont gouvernés.

L'homme ne pense presque jamais à l'avenir que lorsqu'il est dégoûté du présent.

Il y a dans l'Énéide bien des vers qui ne sont pas finis. Tels sont ceux-ci du Livre II, & du Livre IV.

Ducendum ad sedes simulacrum, orandaque

Divæ

Numina conclamant

Dividimus muros, & mœnia pandimus urbis. . .

*Non tamen Anna novis prætexere funera
sacris*

X 4

*Germanam credit: nec tantos mente furores
 Concipit, aut graviora timet, quam morte Sichæi,
 Ergo jussa parat*

Ce sont, pour ainsi dire, des pierres d'attente, auxquelles, il n'y a que les Muses Latines qui puissent mettre la main. Cependant le premier vers seroit-il mal rempli si on ajoutoit ?

*Tunc nostra in damna ruentes
 Dividimus &c.*

& le second seroit-il défiguré si on l'achevoit ainsi ?

Ergo jussa parat, quantum nocitura paranti!

Je ne crois pas que personne puisse trouver ces deux fins de vers indignes de Virgile : elles naissent naturellement de ce qui précède ; elles donnent de la force à la pensée, & ce qui fait le principal caractère du poëte, elles ont de l'ame & du sentiment. Elles ne cèdent guères à

. . . . Martemque accendere cantu,

qu'on prétend que Virgile ajouta dans la récitation, pour donner le dernier coup de

pinceau au portrait de Misène. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces fins de vers sont autant de réponses d'une fameuse cabale qui étoit autrefois à Venise, & qu'on alloit consulter comme un oracle sur des questions spirituelles. Si on n'ajoute pas foi à la cabale, au moins ne doutera-t-on pas du talent de la Pythie qui y présidoit.

Il est parmi nous du bon usage de dire *rimettere in tuono, stare in tuono, tenere in tuono*. Ces expressions métaphoriques sont tirées de la Musique, art aimable que nous cultivons avec tant de soin. Pourquoi ne disons-nous pas *variar tuono*? la métaphore viendroit de la même source. Mais, direz-vous, cette expression ne se trouve pas dans le Dictionnaire de la Crusca, qui a adopté les autres. Mais prenez garde qu'on dit, *changer de ton*, au delà de cette partie des Alpes qui, comme dit un de nos poètes, nous sépare des François, & forme une barrière entr'eux & nous. Quand on est si timide, on ne doit pas s'exposer à écrire, & quand on se paye de

pareilles raisons, il ne faut pas s'aviser de raisonner.

Le Scorbut, qu'occasionne en grande partie l'eau de la mer qui n'a pas ces écoulemens végétales si nécessaires à la salubrité de l'air que l'homme respire, se guérit aussi, en grande partie, par cette même eau, qui purge le corps du mal qu'elle cause.

On a de la peine à s'imaginer que la Mer étant l'empire où les vents dominant, les navigateurs y souffrent principalement du défaut de circulation de l'air, & que sans le ventilateur de Hales, & les tubes de Sutton, qui le renouvellent dans le corps du vaisseau, presque tout l'équipage tombe malade dans un voyage de long cours. Il arrive à peu près de même, que par le défaut d'industrie, & de bons réglemens, le peuple meurt de faim dans un pays très-fertile, & que dans tel autre plongé, pour ainsi dire, dans l'argent & dans l'or des Indes, il languit dans la plus affreuse pauvreté.

Que les philosophes s'imaginassent que c'étoient les Épicyles ou les Tourbillons, &

non l'Attraction, qui faisoient tourner les planètes, il n'y avoit peut-être pas grand mal à cela pour le commun des hommes. Il n'étoit guères plus intéressant qu'on disputât dans les écoles si les particules de l'eau étoient sphériques, ou faites en forme d'anguilles. Tant que les systèmes se tenoient dans les bornes de la simple spéculation, ou alloient se perdre dans les nues, ils ne portoient aucun préjudice à la société. Quelque figure qu'on donnât aux particules de l'eau, on tiroit de grands avantages de cet élément: de quelque façon qu'on raisonnât sur le système des cieux, on avoit toujours des almanacs. Le mal est que les systèmes entroient aussi dans la Médecine, & que de principes erronnés on tiroit des conséquences qui conduisoient le malade au tombeau. On soutenoit, par exemple, selon les principes de l'école Galénique, que l'Opium étoit narcotique, parce qu'il est froid au quatrième degré. Sur cela on ordonnoit contre ses mauvais effets le vin, qui devoit les combattre, & les surmonter par sa chaleur. Aujourd'hui les modernes, guidés par l'expérience, ont re-

connu que le vin est lui même narcotique, & qu'au lieu de détruire les effets de l'Opium, il ne fait que les fortifier. Et abandonnant les systèmes, on a découvert que le vinaigre, ce puissant spécifique en tant d'occasions, est le plus excellent antidote qu'on puisse employer contre l'Opium.

Tout le monde fait que la cataracte n'est autre chose que l'épaississement de l'humeur cristalline, ou si vous voulez, de la lentille de l'œil qui le met en état de transmettre & de réfracter la lumière. Le remède à la cécité qui en résulte, étoit d'abaisser cette humeur devenue opaque; moyennant quoi la lumière, passant jusqu'au fond de l'œil, y pouvoit peindre l'image de l'objet extérieur. Mais parce que cette humeur abaissée se relevoit quelquefois, & causoit une nouvelle cécité, on a pensé à en faire l'extraction. Cette opération, qui est fort en usage aujourd'hui, est plus sûre que la première. Elle est fondée sur la parfaite connoissance de l'œil, & de la manière dont se fait la vision. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce remède n'est pas une chose nouvelle: il a été trouvé

dans un temps où l'on parloit de simulacres; d'écoulemens qui sortoient des corps, où l'on ne connoissoit ni les affections de la Lumière, ni l'anatomie de l'œil. C'étoient des aveugles qui guérissent parfaitement d'autres aveugles, & qui servent encore aujourd'hui de guides aux plus clairvoyans.

Les grands hommes ne doivent point prêter l'oreille aux cris de la basse jalousie qui aboie autour d'eux. L'Atlas, qui porte le ciel, n'entend pas, du haut de son sommet, le mugissement des ondes qui viennent se briser à ses pieds, & puis refluent dans la mer.

La Rhétorique, par un fard qu'elle prépare elle-même, affoiblit quelquefois certains traits d'éloquence, qui laissés dans leur simplicité naturelle enlèvent l'esprit & le cœur. C'est ainsi que la Chimie, par ses opérations, ses extractions de sels, & ses autres préparations, au lieu d'augmenter la vertu du Quinquina, qui selon les médecins n'a jamais tant d'efficacité que quand il est réduit en poudre, ne fait que l'émousser, & la détruire.

Combien de savans qui se donnent au diable pour collationner de vieux cahiers, & rétablir le texte d'auteurs qu'on ne citera jamais! Combien qui se fatiguent à copier de vieux manuscrits, productions d'auteurs qui ne seront jamais lus! Telles sont à peu près les études de l'homme. Il y en a peu qui voient ce qu'il y a à faire, & moins encore qui le fassent.

Les ambassadeurs des plus grands potentats de l'Europe vont aujourd'hui à Constantinople avec des échantillons d'étoffes, comme les princes Grecs du temps d'Homère voyageoient avec des chariots, & des chevaux chargés de fer & de vin.

La baleine est peut-être celui de tous les animaux qui a l'ouïe la plus fine & la plus délicate; c'est aussi celui dans lequel on découvre le plus difficilement l'organe de l'Ouïe.

Les antiquaires ont imaginé divers systèmes pour expliquer l'usage de ces trous, espèce de cicatrices qu'on voit aux anciens édifices de Rome. L'explication naturelle c'est que dans les temps du moyen âge on construisit des maisons attenantes à ces

bâtimens, comme dans les Arènes de Nîmes on voit encore une foule de huttes bâties du temps des Sarasins. Or ces trous ne sont que les endroits où portoient les têtes des poutres qui séparoient les étages, ou soutenoient les toits de ces baraques que la misère des temps barbares élevoit à côté de la magnificence Romaine.

Les grands hommes sont retenus & réservés avec le vulgaire; ils ne se communiquent qu'à leurs semblables. C'est ainsi que le mercure n'humecte que les substances métalliques, & particulièrement l'or, avec lequel il cherche volontiers à s'unir.

Le huitième métal, ou l'or blanc, qu'on a depuis peu découvert en Amérique, pourroit être regardé comme le symbole de l'homme. Les Chimistes n'ont point de moyens assez puissans pour le rendre fusible. Il est âcre, fragile, dur; il n'est point de mauvaise qualité qu'il n'ait. Mêlé avec d'autres métaux, il s'incorpore facilement avec eux, devient fusible, & acquiert mille bonnes qualités, jusqu'à prendre la ressemblance de l'or le plus pur.

Les expériences physiques qui ont pris le plus de temps, ont été faites par Eller, & par Boerhaave. L'un tint, pendant 17 ans, dans la machine pneumatique, plusieurs écuelles de lait, de vin, de sang; l'autre, pendant 20 ans, tint une certaine quantité de mercure exposée à un feu continu. Le résultat des expériences fut que le lait, le vin, & le sang, gardés pendant quinze ans dans le vuide, ne se corrompirent point du tout, & que le mercure, tourmenté par le feu pendant vingt ans, ne souffrit aucune diminution sensible.

Bien des gens vont à Paris, & peu y ont été.

Pour découvrir que dans la chute des corps graves les espaces parcourus sont comme les quarrés des temps; que dans le mouvement des planètes les aires sont proportionnelles aux temps, & les cubes des distances comme les quarrés des temps; en un mot, pour faire les découvertes fondamentales de la Physique & de l'Astronomie il n'a pas fallu un grand fonds de Géométrie; comme pour fonder les plus grands empi-

empire, celui des Perses, des Grecs, & des Romains il n'a pas fallu de grandes armées.

Il est bon d'être François à table, & Anglois dans le cabinet.

Tirer d'un sujet très-simple une grande variété d'événemens, est le chef-d'œuvre de l'Art. Il paroît alors imiter de plus près la Nature, laquelle à un petit volume de matière a su donner ces modifications infinies qui composent l'univers. Si on considère les auteurs Grecs & Latins sous ce point de vue, on ne sauroit se dispenser d'accorder au premiers la supériorité de génie. Il falloit à Térence deux Comédies de Ménandre pour en faire une des siennes: & pour composer les douze livres de l'Énéide, Virgile a presque eu besoin des quarante-huit de l'Iliade & de l'Odyssée.

Pour faire réussir une plante, il vaut mieux briser la terre qui est autour, & la débarrasser de ce qui empêche les racines de s'étendre, & de prendre leur nourriture, que de la fumer & de l'engraisser. De même pour tirer de l'esprit de l'homme tout le parti possible, il vaut mieux écarter les

obstacles qui s'opposent à son développement, que de vouloir le fortifier & lui fournir des secours.

Si un arbre qu'on dépouille de ses feuilles, n'en meurt pas, au moins en est-il malade, & tombe-t-il dans une espèce de phthisie. Les ornemens sont au discours ce que les feuilles sont à l'arbre.

Le style le plus simple, & dont il convient le mieux de se servir, est le plus difficile de tous. Le plus délicat de tous les grains est celui qui exige de l'homme le plus de travail & de culture.

Les grandes passions ne sont pas bruyantes; elles ne demandent qu'un sentiment profond. C'est avec raison que Saint Évrémond loue le berger de *l'Amynte* du Tasse qui apprenant la mort de *Silvie*, ne dit que ces mots, *ô Silvie, tu es morte*, & s'évanouit. *Didon*, dans les champs Élysées, ne répond rien à tout ce qu'*Énée* peut lui dire.

*Illæ solo fixos oculos aversa tenebat . . .
Tandem proripuit se se, atque inimica refugit.*

Ce silence est peut-être plus beau encore que les pauses dans la Musique, & les repos dans les tableaux.

La multiplication des moyens augmente souvent la difficulté de parvenir au but qu'on se propose.

Ce qui ne paroît pas, est pour l'ordinaire ce qui influe le plus. Pourvu que vous construisiez selon les règles la partie du bâtiment qui est dans l'eau, & qu'elle ait la figure du solide de la moindre résistance, vous pouvez donner à celle qui est hors de l'eau, la figure que vous voudrez. C'est des ordres secrets donnés au général que dépendent les entreprises les plus importantes, Les secrets de l'Empire sont la vie & l'ame des états.

Tzetzés, auteur futile, & dont on fait peu de cas, nous a pourtant conservé la vraie description des miroirs d'Archimède. Cet exemple nous apprend qu'on ne doit rien mépriser, & que souvent on peut tirer les connoissances les plus importantes de gens qui au premier abord ne paroissent mériter aucune attention.

· Au milieu de ces eaux marécageuses qui causent à ceux qui en boivent, tant de maladies si dangereuses, il croît une plante dont la racine corrige, aussi bien que le vinaigre, la malignité de ces eaux, & les rend salubres & bienfaisantes.

Un peintre se croit dans les cieux, s'il a le bonheur de faire l'acquisition du moindre outil du Guide; un poëte ne tient pas dans sa chemise, pour me servir de l'expression de Boccace, s'il peut à Arqua s'asseoir sur la chaise de Pétrarque. Un mathématicien mourroit de joie, s'il étoit assez heureux pour toucher cette fameuse pierre d'Aiman que Newton laissa par testament à Maclaurin, qui a passé depuis entre les mains de Maupertuis, & que ce dernier en mourant légua à son ami la Condamine.

Pétrarque laissa, par testament, à François Carrare, Seigneur de Padoue, un tableau de la main du Giotto, qui représentoit une Vierge, *in cujus pulchritudinem ignorantés non intelligunt, magistri autem artis stupent*, dit ce poëte. Ne seroit-ce pas une raison de penser que la beauté de ce tableau si fort estimé de Pétrarque n'é-

toit qu'une beauté relative? Je veux dire qu'il étoit admirable aux yeux des maîtres de ce temps-là; mais que nos amateurs, qui voient tous les jours les ouvrages de Raphaël & du Titien, n'en jugeroient pas si avantageusement. Je me fonde en ceci sur les termes mêmes de Pétrarque, *in cuius pulchritudinem ignorantes non intelligunt*. La véritable beauté dans la peinture se fait sentir à tout le monde, aux ignorans comme aux plus parfaits connoisseurs; sauf pourtant la différence que ceux-ci peuvent en rendre raison, ce que les autres ne sauroient faire. Mais la délicatesse des carnations, le relief, l'expression, & les autres charmes d'un beau tableau faisoient tous les spectateurs. J'ai ouï dire à un habile artiste de nos jours, que lorsqu'il demandoit à quelqu'un qui venoit dans son atelier, ce qu'il pensoit d'un tableau, si celui-ci lui répondoit qu'il ne se connoissoit pas en peinture, il étoit tenté d'effacer le tableau, quelque travaillé & quelque bien touché qu'il fût.

Dans la question, si frivole & si fort agitée, laquelle des deux, de la Sculpture

ou de la Peinture, doit avoir la prééminence, il s'est dit & redit bien des choses de part & d'autre. Les partisans de la Sculpture disent qu'on peut faire le tour d'une statue, & dans la même attitude la voir sous différens aspects, & sous divers points de vue; au lieu qu'une figure sur la toile, sur le bois, ou sur une autre matière, est toujours plate, & ne peut se montrer que sous un seul aspect, & sous un seul point de vue. On prétend que Giorgion de Castel Franco démentit cette raison par un tableau qu'il fit exprès pour cela. Il peignit une figure qui le dos tourné, un miroir à chaque côté, & une fontaine à ses pieds, produisoit, cet effet que sur la toile on voyoit directement le dos, le visage dans la fontaine, & les côtés dans les miroirs: ce qui non seulement faisoit paroître cette figure sous différens aspects, & sous divers points de vue, mais aussi les faisoit saisir aux spectateurs du même coup d'œil. C'est Ridolfi qui dans la vie de Giorgion nous rapporte ce fait, qu'on trouve allégué dans la Préface de l'immortel ouvrage de Vasari, où il traite la question de la supériorité entre ces

deux arts qui descendent de la même origine. Il y a lieu d'être surpris que Ridolfi, & encore plus que Vasari, homme très judicieux & artiste, n'ayent pas apperçu le faux qu'il y a dans ce fait. Il n'est pas douteux qu'une figure qui a un miroir à chacun de ses deux côtés, ne se présente sous trois points de vue: l'un est le dos, qui s'offre directement à l'œil du spectateur, les autres deux sont le profil droit & le profil gauche, latéralement réfléchis par les deux miroirs. Mais comment la fontaine qui est aux pieds de la figure, produira-t-elle le quatrième point de vue? Ou la fontaine est en deçà de la figure, & placée entr'elle & l'œil du spectateur; & alors on ne verra que le même dos de la figure, qui paroîtra sens dessus dessous: ou cette fontaine est placée au-delà de la figure; & en ce cas l'eau renverra les rayons de la partie antérieure de la figure par le côté diamétralement opposé au lieu où est l'œil du spectateur, & par conséquent la fontaine ne rendra jamais le visage de la figure. Pour comprendre ce raisonnement il n'est pas besoin d'être fort versé dans la Catoptrique;

mais, pour assurer le fait, il falloit avoir en faveur de la Peinture une prévention qui ne permit pas même à des gens très-éclairés d'examiner les raisons qui prouvent le contraire.

Lazzarini, avec un savoir assez médiocre, & une grande délicatesse d'esprit, a été une des principales causes de la révolution que l'Italie a vue dans les Lettres au commencement de ce siècle. Et Galilée, sans être grand géomètre, mais doué d'un esprit véritablement géométrique, fut la principale cause de la révolution que l'Europe vit dans les Sciences au commencement du siècle passé.

Lorsque de la Toscane on passe en Lombardie, ou en quelqu'autre pays d'Italie, on croit voir de simples ébauches, après avoir vu le tableau le mieux conduit, & le plus fini; tant le pays qu'arrose l'Arne, est rempli d'objets gracieux, élégans, & polis. La Toscane est un diamant, à la vérité de peu de grains, mais de l'eau la plus claire & la plus cristalline.

Il y a des gens qui voudroient qu'on fût ami chaud, & froid ennemi; qu'un

esprit plein de feu & de vivacité dans ses productions, fût fléquatique & doux dans la dispute; qu'un ame qui par son goût pour l'harmonie est ravie en extase à la vue d'un objet véritablement beau, ne fût ni choquée ni irritée, quand il se présente à ses yeux des choses difformes & indécentes. C'est vouloir qu'un milieu qui a beaucoup de force pour réfracter les rayons de la lumière, n'en ait point du tout pour les réfléchir; que là où la force attractive est la plus grande, la répulsive soit comme éteinte, & sans effet.

Il faut, en toute chose, garder une certaine modération, & il y a par-tout des bornes qu'on ne doit point passer. Après que l'imagination a été longtemps tendue, & comme concentrée dans un objet; elle est sujette à s'égarer, & à prendre une chose pour l'autre. Ainsi l'œil, à force de fixer la lumière, est ébloui: il voit noir ce qui est blanc, & azur ce qui est rouge; de manière que les couleurs fantastiques ne ressemblent en rien aux vraies, c'est à dire à celles qui sont véritablement dans les objets.

A mesure que la Géographie s'est perfectionnée, les distances terrestres ont diminué; & au contraire les célestes ont augmenté, à raison des progrès qu'on a faits dans l'Astronomie. L'ignorance dans ces sortes de sciences s'accordoit merveilleusement avec l'orgueil de l'homme, charmé d'agrandir son habitation, & de rapprocher de lui des choses qu'il croyoit n'avoir été faites que pour son usage, & pour ses plaisirs.

La langue Italienne est extrêmement propre au style léger, au tempéré, au grave, en un mot à toute sorte de styles: elle est ce que dans l'Architecture est la base Attique, qui s'accommode à tous les Ordres.

Lucrèce mourut le jour même que Virgile prit la robe virile, & Newton naquit le jour que Galilée cessa de vivre: comme si la Nature n'eût pas voulu qu'il se trouvât d'intervalle entre deux poètes dont l'un commença à se servir de la trompette Latine, & l'autre en tira les sons les plus sublimes & les plus harmonieux; ni entre deux sçavans dont l'un fut le fondateur de la vraie

Philosophie, & dont l'autre fera, dans tous les temps, le maître des vrais philosophes.

Il faut traiter notre naturel comme on traite un cheval de monture, le retenir, lui rendre la main, le féconder, le corriger.

Les pierres colorées se découvrent d'abord aux yeux pour ce qu'elles sont; c'est l'effet de leur teinte: les diamans, au contraire, ne se connoissent qu'après avoir été travaillés. Ainsi les gens d'esprit sont reconnus pour tels de tout le monde; mais très-souvent, pour rendre justice aux grands génies, & leur donner le nom qu'ils méritent, il faut qu'ils ayent passé par l'épreuve, & qu'ils ayent été mis au creuset.

On peut juger du caractère dominant des nations par certains usages qu'elles conservent constamment, par les expressions même les plus communes de leur langue. Pour qualifier un homme qu'ils estiment, les François disent, *c'est un homme extrêmement aimable*; les Anglois, *he is a very sensible man*; & les Italiens, *è un uomo di garbo*: preuve évidente que les François

mettent au dessus de tout le plaisir de la conversation, & les agrémens de la politesse ; les Anglois la raison & le bon sens ; & les Italiens l'honnêteté dans les manières, & la prudence dans la conduite de la vie.

Ne pourroit-on pas dire à la plupart de nos écrivains ce que dit Laure à Pétrarque, *le temps est court, & nos desirs s'étendent bien loin : ainsi pensez-y, & resserrez vos discours dans de justes bornes ?*

Paris est le modèle sur lequel toutes les provinces de France se règlent pour les manières, les modes, & tout ce qui concerne la façon de vivre. Les habitans de cette capitale, pour désigner la Normandie, la Bourgogne, & le Languedoc, se servent du terme générique de *là bas*. Ils méprisent tellement ce qui n'est pas né & élevé chez eux, que cette idée donna lieu à ce fameux vers ;

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

On ne croit pas qu'un homme de province, quelque grâce, quelque génie, quelque esprit qu'il ait reçu de la Nature,

puisse devenir poli & aimable, à moins d'avoir été raffiné dans le creuset de la capitale. Si bien que les Parisiens pourroient dire aux Provinciaux ce qu'au Chant XXV du *Paradis*, Saint Jacques dit au Dante : *il faut que ce qui nous vient ici du bas monde, se purifie à nos rayons.*

Tout Académicien nouvellement reçu à l'Académie Française doit, le jour de sa réception, faire à l'Académie son remerciement, dans lequel il est obligé de faire entrer l'éloge de Louis XIV, celui du Roi régnant, ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Séguier, de l'Académicien dont il prend la place : après quoi, il n'oublie pas de se donner à lui-même quelque louange par ricochet. Cet usage ne tardant pas à devenir ennuyeux & insipide, donna occasion à un bel-esprit de proposer d'avoir, une fois pour toutes, un beau formulaire de compliment académique, où l'on laisseroit en blanc les noms de l'Académicien auquel on succède & du successeur ; qu'ainsi, en remplissant ces blancs selon les cas, on se serviroit de ce compliment pour toutes les réceptions qui se feroient

à l'avenir. Pourquoi ne pas faire, en Italie, un pareil règlement au sujet de toutes les fêtes qu'on célèbre par ces Sonnets qui sont une vraie source d'ennui pour les personnes raisonnables? Dans ce nombre infini de Sonnets qu'on a faits pour les prises d'habit & les professions religieuses, pour les premières messes, les Docteurats, les mariages &c, on en prendroit un dans chaque genre, on le réimprimeroit successivement; & ce seroit l'antienne ordinaire qu'on chanteroit au renouvellement de chacune de ces fêtes.

Passavanti traite de manie la trop grande affectation des termes Florentins. On a loué le Berni de ce qu'il ne choque pas les oreilles par la pétulance du langage Toscan, *unquanto, guari, mai sempre, sovente*. Le Berni lui-même, par les louanges badines qu'il donne à Aristote, de ce qu'il n'affecte point le langage Toscan, & dit les choses simplement sans faire d'avant-propos inutile & insipide, vouloit en effet critiquer la plupart des écrivains de son temps, que nous croyons, pour me servir moi-même d'une expression Florentine, *d'oro in oro*.

Voulez-vous connoître ce que vaut votre ouvrage, & vous mettre en état de le corriger? faites l'imprimer & donnez le au public. Cent petites choses que vous n'aviez pas apperçues dans le manuscrit, l'impression les découvre, & vous les reproche comme par dépit, pour parler avec un certain auteur. Sans compter que le Lecteur, qui vous voit bien imprimé, & bien relié, s'imagine que vous voulez vous ériger en maître, & dès lors devenant votre ennemi ne cherche qu'à trouver des défauts dans votre livre.

L'homme prédit d'ici à mille ans le passage d'une planète sous le Soleil, ou le retour d'une comète; & il ignore si demain nous aurons du soleil ou de la pluie. Ainsi il nous arrive souvent de prévoir les marches des armées les plus éloignées, ou les délibérations des cabinets, tandis que nous ne savons pas ce que nos femmes ou nos domestiques trament contre nous au logis.

Ruscelli, qui cent-treize fois avoit fait une analyse scrupuleuse de *Roland le furieux*, comme il nous l'apprend lui-même,

ne s'étoit jamais apperçû du solécisme que Pigna a remarqué dans ces vers :

*Che fosse culta in suo linguaggio io penso,
Ed era nella nostra tale il senso.*

Voici un fait qui paroîtra peut-être encôr plus singulier. Le célèbre François Zanotti fit une très-belle élégie Latine au sujet de la promotion du Marquis Barbazzi à la dignité de Gonfalonier. Ni l'auteur, qui avant de la mettre au jour l'avoit examinée avec soin, ni le père Bassani, homme d'une critique exacte & sévère, qui la revit, ni même le public après l'impression, ne s'apperçurent qu'il manquoit un pied au vers suivant :

Cantandique artem & studium numerorum.

Enfin, comme on devoit réimprimer cette élégie à Padoue, Volpi s'apperçut du défaut, & y remédia en mettant, *cantandique artem insignem &c.* Le père Bassani suggéra ensuite la belle épithète de *studium quadruplex numerorum*, qu'on voit dans les éditions des Poësies de Zanotti. Ce n'est pas merveille qu'un mathématicien qui a la tête

tête remplie de calculs, ne prenne pas garde à une faute qui n'échapperoit pas à un commençant.

Qu'un homme qui s'est fait une espèce de réputation, avance hardiment la chose du monde la plus absurde, il est sûr de trouver des partisans parmi le peuple; or parmi le peuple Sénèque nous dit qu'il faut compter une grande partie du Sénat, & des gens à Toge. Ces années passées, il y avoit à Bologne, cette mère des études, un certain Corfini, faiseur d'almanacs, qui prédit qu'à tel jour de Mars il tomberoit grande quantité de neige: cela arriva à point nommé, & le mit fort en crédit. Ses almanacs l'emportoient sur le Frugnolo (*la Lanterne*), & sur l'Atlas de Ferrare. Animé par ce succès, il osa contredire les Éphémérides de l'Institut, & annoncer des éclipses pour d'autres temps que ceux pour lesquels les annonçoit Zanotti: & il y avoit des gens qui se fioient plus en lui qu'aux calculs de l'Observatoire. Il se hazarda jusqu'à censurer la fameuse Méridienne de Cassini qui est à Saint Pétrone. Il décida qu'elle étoit fautive, & qu'à un tel jour

L'ombre du Soleil n'arriveroit pas au point où Cassini l'avoit déterminé, mais de quelques perches au-delà. Malgré la réputation de ce grand Astronome, & l'expérience de tant d'années, il en imposa à plusieurs milliers de personnes: il y eut des paris pour lui. Le jour marqué, Corfini, la règle à la main, parut sur la Méridienne, suivi d'une foule de peuple qui s'étoit déclaré en sa faveur, & de quelques lecteurs de l'Université qui avoient gagé pour lui. Sénèque avoit-il tort de dire, *populum appello etiam togatos?*

Ce n'est pas à l'éclat éblouissant de la Cour, mais plutôt à la lumière douce de la solitude, que l'on distingue bien les degrés du mérite; comme pour déterminer la distance d'une montagne à une autre, il n'est pas nécessaire que le ciel soit bien serain, & qu'il vaut même mieux que le temps soit un peu couvert.

Les plus belles entreprises, qui imposent le plus aux yeux du vulgaire, disparaissent souvent à l'examen d'un œil critique. Rien de plus beau que la retraite de Prague. Le Maréchal de Bellisle n'avoit que quatorze-

mille hommes, en face une armée supérieure, & l'on étoit au mois de Décembre. Cette manœuvre fut comparée à la retraite des dix-mille sous Xénophon. Rien de plus beau que la campagne de 1744. Le Comte de Saxe, avec une armée qui n'étoit certainement pas composée de l'élite des troupes de France, défendit la Flandre contre un ennemi plus nombreux & plus puissant; & à la fin de la campagne il fit porter à la caisse militaire plusieurs millions tirés des contributions. Mais le prince de Lobkowitz, que l'on avoit chargé du blocus de Prague, se trouvoit, avec le gros de son armée, au-delà de la Moldave à l'Orient, & non sur la route que Bellisle devoit tenir pour sa retraite: ce dernier saisissant le temps que la rivière charioit, & ne pouvoit se passer ni en bateau ni sur la glace, échappa ainsi à l'ennemi. En Flandre, l'armée des Alliés, opposée au Comte de Saxe, étoit commandée par Wade & d'Aremberg, qui restèrent toujours dans l'inaction, parce qu'ils n'étoient jamais d'accord sur le parti qu'ils avoient à prendre, & ne se fixoient à aucune résolution. Ce qui fai-

soit dire à d'Aremberg : » je défie l'ennemi
» de pénétrer nos desseins ; car nous n'en
» avons point «.

La plupart des hommes, quand ils sont parvenus à un certain âge, ne cessent de vanter le bonheur de l'enfance, âge fortuné, disent-ils, où tout plaît, tout amuse : le bon temps est désormais passé pour nous ; il ne nous reste plus que la lie du calice à avaler. Presque tous ceux qui tiennent ce langage, ont raison. Dans le premier âge, tout est nouveau, & par conséquent tout intéressé ; parce qu'on a comme la fleur de tous les objets qui se présentent. La jeunesse passée, on ne voit plus que les mêmes choses, & l'on revient sur ses traces ; tout devient répétition ou ennui ; car ces termes sont synonymes ; & l'on ne sauroit contester la vérité de ce que dit un poëte François :

L'Ennui naquit un jour de l'Uniformité.

Quel remède à un mal si terrible & si universel ? Je n'en vois point d'autre que le goût pour les Beaux-Arts, qui nous fait voir les objets sous mille faces diffé-

rentes, imperceptibles aux yeux de la plupart des hommes, qui nous rend le plaisir de la nouveauté, & qui à chaque instant, nous ramène pour ainsi dire à l'enfance.

Chez le commun des hommes, les vérités le plus solidement démontrées ont besoin de faire un long noviciat, avant que d'être reçues, & placées au rang des choses qui méritent de la vénération, & de la créance. Il n'y a que les grandes âmes qui saisissent les vérités au premier coup d'œil. A peine Jurin eut-il publié ses journaux, & ses calculs sur l'Inoculation de la petite Vérole, combattue encore par la populace des médecins, que Boerhaave la recommanda dans ses *Aphorismes*, & lui donna, pour ainsi dire, droit de bourgeoisie dans la Médecine d'Europe. Peu de temps après la publication de l'Optique de Newton, livre qui en France, & en Italie, a trouvé tant de contradicteurs, Huygens, dans sa *Dioptrique*, adopta la différente réfrangibilité, & rendit à cette belle découverte le même honneur qu'il lui auroit rendu, si elle eût déjà eu la sanction d'un siècle.

C'est le propre d'un esprit vaste d'user d'exemples, de resserrer d'une certaine façon les objets qu'il considère, & de ne voir qu'une seule chose sous diverses modifications, là où les esprits ordinaires en voient mille de différente nature. Un entendement profond parvient à connoître la diversité des effets que doit produire dans l'homme la même passion, le même principe placé en différentes circonstances. L'œil géométrique d'Huygens a su réunir les transformations de Saturne en monosphérique, trisphérique, sphérique avec anse, elliptique avec anse, sphérique aigu: en raisonnant sur ce que les astronomes avoient imaginé avant lui, il a su, dis-je, réduire toutes ces transformations aux diverses phases sous lesquelles doit se présenter l'anneau dont Saturne est entouré, suivant la différente position de cette planète.

Dès le temps du Dante, on se servoit assez communément de lunettes en Italie; & ce ne fut que du temps de Galilée qu'on trouva en Hollande les Lunettes d'approche. Pendant l'espace de trois siècles, les

Mathématiciens ont eu des Lentilles entre leurs mains, sans s'aviser de les rapprocher, & de les joindre ensemble. On s'en servoit, tous les jours, pour renforcer la vue, sans que par leur moyen la vue du philosophe pût s'étendre, comme elle a fait dans les siècles suivans. Et à qui est-on redevable d'une aussi belle découverte? ce n'est pas aux méditations de Képler, de Ticho-Brahé, ou de Galilée; c'est au simple hazard. Un faiseur de lunettes de Hollande, homme sans lettres, vrai idiot, regardoit un jour, par aventure, dans sa boutique, à travers deux lentilles, l'une convexe & l'autre concave, qui se trouvoient justement placées à la distance nécessaire pour qu'elles grossissent les objets: & voilà comment il fit présent au genre humain des Lunettes d'approche. Il est plus honteux aux Mathématiciens de n'avoir pas trouvé ces Lunettes, aussitôt que les Lentilles parurent, qu'il ne leur eût été glorieux de les avoir trouvées quelque temps après. Cette invention est, comme l'Imprimerie, un monument de la foiblesse, & du peu de sagacité des hommes.

Les petits Seigneurs croient pouvoir cacher leur petitesse sous la pompe & les formules du cérémonial, comme les Péripatéticiens cherchoient à couvrir leur ignorance par le bruit, & le formulaire du jargon Scholastique.

Le monde est une scène que les philosophes nous font voir de jour; & l'on veut la voir éclairée de nuit.

Il n'est pas surprenant que les premières raisons des choses, les premiers principes, ne soient pas bien clairs pour nous. A mesure qu'on fait un pas pour monter, l'horizon devient plus étendu, mais moins distinct.

Les anciens avoient observé, (& pouvoient-ils s'en empêcher?) que les objets regardés à travers une bouteille, ou une boule de verre remplie d'eau, paroissent plus grands: & il est naturel de penser qu'ils faisoient usage de cette espèce de microscope pour les merveilleux ouvrages qu'ils nous ont laissés en cornalines & autres pierres dures, ouvrages dont il nous seroit impossible de découvrir la délicatesse sans le secours du Microscope. Sénèque,

qui rapporte ce phénomène dans ses *Questions naturelles*, attribue cet agrandissement des objets à une qualité particulière de l'eau, & non à la figure du verre qui la contenoit, laquelle pourtant en est la seule & la véritable cause. Il faut donc convenir que ce philosophe s'arrêtoit à la première écorce des choses, sans pénétrer dans le fond. Que ne se donna-t-il la peine de verser cette eau du verre convexe en dehors, qui grossissoit les objets, dans un verre concave des deux côtés? alors il auroit vu les objets se rapetisser.

Un très bel esprit a comparé les philosophes qui contemplent la nature, à des machinistes au parterre de l'Opéra de Paris, qui, comme tout le monde fait, est le pays de merveilles. Ils voient le vol de Phaëton, que les vents enlèvent. Ils voudroient tous rendre raison de ce vol. L'un dit que Phaëton vole pour ne pas laisser le haut du théâtre vuide; l'autre qu'il est composé de certains nombres qui le font monter, ou que c'est une vertu secrète qui l'emporte. Cela vient, dit-il, de ce qu'avec un esprit curieux, & une vue très-

courte, ils ne découvrent pas les cordes auxquelles Phaëton est attaché, & moins encore le contrepoids qui descend derrière le théâtre, tandis que Phaëton s'élève aux yeux des spectateurs. En effet, la Philosophie a, dans ces derniers temps, ouvert les yeux de l'esprit, pour lui faire trouver, dans les opérations de la nature, des mouvemens de petites parties, des chocs, des pressions de fluides qui pussent tenir lieu de cordes & de contrepoids. On croyoit même avoir déjà expliqué tous les vols de l'Opéra, ou pour parler sans métaphore, tout ce qui arrive de plus merveilleux dans le monde. Mais, après tous les autres, il a paru dans le parterre de l'univers un profond machiniste Anglois, qui en peu de mots, mais pleins de sens & d'énergie, a démontré l'insuffisance de semblables principes pour expliquer les effets des machines les plus simples de la nature. Plus clairvoyant que tous ceux qui l'ont précédé, il a su démêler l'Attraction, ce ressort secret, & bien au dessus de la portée de notre imagination, au moyen duquel la Nature régit le monde.

Les hommes n'entreprendroient rien, s'ils ne croyoient aller au-delà du terme où ils parviennent en effet. C'est à la vaine recherche du mouvement perpétuel que nous devons plusieurs belles machines, trouvées en courant après cette chimère. Nous ne serions peut-être jamais parvenus à connoître les situations, les distances, les révolutions des planètes, & le vrai système du ciel, si l'on n'avoit pas regardé comme une chose assurée que les différens aspects des corps célestes influoient sur les actions, & sur la fortune des hommes.

On arrive au même but par divers chemins. Faites cent lieues en avançant vers le Septentrion; ou bien, sans sortir de votre pays, montez sur une montagne élevée de quarante toises au dessus du niveau de la mer; vous aurez le même degré de fraîcheur. Dans les plus hautes régions de l'atmosphère il n'y a point de réflexion de Lumière, ni par conséquent d'augmentation de chaleur, comme sur la surface de la terre. L'air y étant beaucoup plus raréfié, il ne conserve pas, avec tant de facilité, la chaleur qu'il reçoit du Soleil.

Montez donc sur une côte qui ait de hauteur l'espace de quelques portées de fusil ; & vous aurez la température de climat qu'auroit un voyageur en s'avancant de plusieurs degrés vers le Septentrion.

Quelqu'un a dit qu'il n'étoit pas surprenant que l'eau de la mer fût salée, puisqu'elle n'étoit autre chose que la sueur qui sortit de la terre, lorsque Phaëton s'approcha trop près de nous, avant de tomber du ciel. D'autres, pour expliquer l'arc en ciel, raisonnent ainsi : lorsqu'il pleut, la pluie pénètre la terre, met en fermentation & fait exhaler les souffres, & les autres matières colorées qu'elle renferme en son sein : tant qu'il fait mauvais temps, ces matières demeurent confondues les unes avec les autres ; & pour cette raison, aussi bien qu'à cause de l'obscurité de l'air, on n'y distingue aucune couleur : mais le mauvais temps venant à cesser, elles se rangent en cercle, & étalent leurs couleurs au Soleil, qui après l'orage vient réjouir le monde. Quoique ces deux raisonnemens soient également absurdes & déraisonnables, tout le monde sent l'absurdité du premier, & peu

de gens celle du second. La même chose arrive tous les jours en Philosophie, & surtout en Médecine. Il n'est personne qui ne se moque aujourd'hui des qualités Péripatéticiennes, par lesquelles les Galéniſtes vouloient autrefois expliquer les maladies du corps humain; & l'on n'a guères le courage de se moquer des sels acides & alcalis, & d'autres pareilles inepties que les modernes qui suivent la philosophie mécanique, ont substituées à ces qualités occultes.

Les François disent que les absens ont toujours tort. Cela est encore plus vrai de ceux qui sont morts. Le fameux puits d'Orviette, ouvrage digne de la magnificence d'un Roi, fut fait par ordre de Clément VII. On avoit déjà gravé les tourteaux, armes de ce pontife, pour les y mettre. Clément meurt, Paul III lui succède. Les Tourteaux se métamorphosent en Lis, & les armes des Médicis se changent en celles des Farnèses.

Quid concupiscas, tu videris; quod concupiveris, certe habebis: tel est le langage qu'après la mort de Jules-César, Marc-Antoine tint à un personnage d'importance

qu'il avoit envie d'attirer à son parti. Quelque grand que ce langage paroisse, ou qu'il soit en effet, il passe toutes les bornes de la modération, & ne convient nullement à un homme. Un discours modéré, plein de noblesse & de gravité, très-convenable à une assemblée de grands hommes, c'est celui que Salluste fait tenir au peuple Romain parlant au roi Bocchus: *Regi Boccho, quoniam delicti pœnitet sui, populus Romanus veniam dat: fœdus & amicitia dabuntur, cum meruerit.*

Ne diroit-on pas que les Quakers, qui refusent de prendre les armes contre l'ennemi qui vient fondre sur eux, descendent de ces anciens Mages qui défendoient de verser de l'eau sur le feu, dût il réduire une ville en cendres?

Parce que les hommes se ressemblent par la forme du corps, on s'imagine volontiers qu'ils doivent tous se faire une même idée des choses. Est-il possible que celui qui comme moi a deux mains, deux yeux, une bouche, & un nez, ne conçoive pas une chose comme je la conçois, ou n'y prenne pas le même intérêt que j'y prends? C'est ce qui vous amène ce raisonneur po-

litique, lorsque vous avez toute autre chose que de la politique en tête, pour vous détailler ce qui se passe dans les cabinets des Souverains de l'Europe, & le partage idéal qu'il a fait de la Silésie, & de l'Amérique. C'est ce qui engage un amant à vous entretenir de ses larmes inutiles, & des soupirs qu'il pousse depuis trois lustres. C'est ce qui fait naître dans la Société civile tant de désagrémens, qu'on s'épargneroit si l'on faisoit attention que quoique tous les hommes regardent les choses avec les mêmes yeux, ils ne les voient pourtant pas tous du même oeil.

Quand on lit que les Romains, les Grecs, les Orientaux, & les Américains, nations si séparées les unes des autres, ou par la distance des lieux, ou par l'intervalle des temps, ont eu la même folie de croire que la Lune, lorsqu'elle est obscurcie par l'ombre de la Terre, est dans un travail violent dont il n'y a que le bruit, les cris, & le tintamarre qui puissent la tirer; n'avouera-t-on pas qu'on a eu raison de dire que l'esprit humain sympathise merveilleusement avec l'erreur?

Fontenelle peut être regardé comme le modèle du bel-esprit François. Enrichi d'une érudition choisie, éloigné de tout pédantisme, clair, élégant, maître souverain dans l'art de la conversation, il est quelquefois trop recherché, trop fleuri, trop subtil dans ses pensées, *dulcibus abundans vitius*; car c'est là l'épithète qui convient aux défauts des François. A l'exemple de ses compatriotes, il estimoit infiniment sa patrie: & quoique très-savant, sa vue ne s'étendoit guères au-delà de sa nation. Les trois hommes qu'il préféroit à tous les autres, étoient Descartes pour la Philosophie, Corneille pour la Poësie, & la Motte pour la Littérature.

Les hommes croient tous voir les choses de la même grandeur. Ils n'ont point d'autre raison de le croire que parce qu'ils s'accordent à dire qu'une porte a tant de pieds de jour, qu'une colonne en a tant de hauteur. Mais qui sait s'ils voient tous la même grandeur dans le pied avec lequel on mesure le jour de la porte, & la hauteur de la colonne? Que deux personnes mesurent le chemin de Rome à Florence sur deux
cartes

cartes dont les échelles soient différentes, elles ne laisseront pas de convenir qu'il y a deux-cens milles de Rome à Florence, quoique l'échelle d'une de ces cartes soit dix ou vingt fois plus grande que l'échelle de l'autre.

Un des plus zélés partisans du Cartésianisme c'est sans contredit Fontenelle. Il l'a prôné dans ses écrits, soutenu dans les conversations, défendu contre la philosophie Angloise. Peu d'années avant sa mort, & dans un temps où l'Attraction triomphoit à Paris, il permit qu'on imprimât un de ses ouvrages sous le titre de *défense des tourbillons de Descartes*. Il y a pourtant une chose sur laquelle il ne fut jamais d'accord avec son maître, c'est l'ame des bêtes. Dans une de ses *Lettres galantes*, on voit ce fameux argument devenu depuis si commun, que de deux montres, placées à côté l'une de l'autre, il n'en résultera jamais une troisième. Dans un de ses Dialogues, on lit ce trait piquant: „ On „ voudroit bien abaisser les Dieux jusqu'à „ nous, mais on ne voudroit pas y élever „ les bêtes.” Après sa mort, on trouva

dans ses papiers un écrit sur l'Instinct qui fut imprimé depuis avec ses autres ouvrages. Il y conclut que les bêtes ont la faculté de penser, & ne sont point de simples automates. D'où vient qu'il s'éloigne en ceci de Descartes, à qui dans tous les autres points il étoit si fidèlement attaché, en dépit même de sa Géométrie? Je crois que la véritable raison en est qu'il donnoit trop aux argumens tirés de l'Analogie. Sa *Pluralité des mondes*, qui est son plus bel ouvrage porte toute entière sur des argumens de cette espèce. Les planètes sont des corps opaques, comme la Terre; comme elle, elles tournent autour du Soleil; comme elle, elles ont le jour & la nuit, & les différentes saisons de l'année. Il y en a qu'on voit clairement avoir des montagnes, des Lunes même qui les éclairent pendant la nuit. Pourquoi donc étant semblables à la Terre en tant de choses, ne seront-elles pas peuplées comme elle? Si Paris est habité, pourquoi Saint Denis ne le sera-t-il pas? Voilà comme raisonne Fontenelle; & voilà pourquoi il pensoit que prendre les bêtes pour des montres, ou pour des machi-

nes, étoit, selon l'ingénieuse expression de son ami La Motte, une débauche de raisonnement.

Ceux qui ne sauroient jamais s'exprimer avec simplicité, dont le style est toujours recherché & fleuri, font comme Aristoxène de Cyrène, qui arrosoit ses laitues, non pas avec de l'eau, mais avec du vin & du miel.

Le peu de connoissance que nous avons de la langue Latine, nous fait regarder comme propres certains termes dont se servent nos Latinistes; & le peu d'usage que nous en faisons, nous fait regarder comme belles certaines pensées qui rendues en notre langue n'ont ni grâce ni beauté. C'est ainsi que nous croyons le dessin d'une plante étrangère fidelle; & qu'une femme vêtue à la Tartare, ou à la Persanne, attire les yeux de tout le monde, au lieu que si elle étoit habillée à la mode de notre pays, elle ne seroit remarquée de personne.

La peine & le travail ne doivent jamais se sentir dans ce que vous faites: sans cette aisance & cette grâce qui naît d'une certaine liberté d'esprit, il n'y a rien de na-

turel, ou qui puisse véritablement plaire. Les écrivains devroient imiter les peintres de perspective, qui lorsqu'ils dessinent un tableau, tirent de fil, & à la règle, les lignes des bâtimens; mais en peignant, ils les effacent peu à peu avec le pinceau.

Nous avons, dans le moral, mille exemples de la force de l'habitude. Les nations sont ce que le législateur veut qu'elles soient. Il n'emploie, pour les conduire, que la voie de l'éducation, qui leur fait prendre telle ou telle façon de penser, & l'enracine tellement qu'elle devient comme naturelle & inséparable d'eux. Le physique nous fournit aussi bien des exemples de ce pouvoir de l'habitude. A force de s'exercer, on devient plus robuste, plus adroit, plus dispos qu'on ne le seroit naturellement. Par l'habitude, on parvient à donner aux parties du corps, aux sens même, une conformation différente de celle qu'ils ont reçu de la nature. Dans les coureurs les Gastrocnèmes, & les autres muscles des articulations inférieures ont plus de force & d'agilité, & sont mieux marqués que dans le reste des hommes,

parce que le continuel exercice qu'ils font, porte le sang, & le suc nutritif, avec plus d'abondance, vers ces parties, qui en ont grand besoin. C'est encore par la raison de l'exercice continuel que les gondoliers ont les muscles des articulations supérieures plus forts & plus vigoureux. Condivi rapporte que Michel-Ange, après avoir mis la dernière main à la chapelle Sixtine, qui l'occupa vingt mois entiers, & où il avoit été obligé de tenir pendant si longtems les yeux élevés vers la voute qu'il peignoit, ne voyoit que très-foiblement quand il regardoit en bas; de sorte que s'il avoit à lire des lettres, ou d'autres choses écrites en petit caractère, il étoit obligé de les tenir levées au-dessus de sa tête. Mais dans la suite il reprit l'usage de lire dans l'attitude ordinaire. Les chasseurs, & les gens de mer, qui par un long usage sont accoutumés à regarder des objets éloignés, ont plutôt que les autres, & dans un âge peu avancé, besoin de se servir de lunettes pour voir distinctement les objets voisins; au lieu que les ouvriers qui travaillent toute leur vie à des ouvra-

ges fins & déliés, & ceux qui sont toujours collés sur les livres, payent leur habileté & leur savoir par la diminution de leur vue, qui devient courte en peu de temps. Dans les uns, la rétine s'accoutume à être trop près de l'humeur cristalline; & dans les autres à en être trop éloignée. De manière que pour remédier, de bonne heure, à ces pernicious effets de l'habitude, les oculistes ne sauroient prescrire qu'un usage contraire; c'est à dire, d'accoutumer de bonne heure l'œil à toute sorte de conformation, & pour cela de regarder souvent à travers des verres concaves, convexes, & de toute autre figure. Ils avertissent même que cet exercice n'est pas moins utile à la bonne disposition de l'œil, que la danse, ou l'exercice de faire des armes ne sont propres à former le corps.

Les demi-savans ne voient les choses qu'à demi; aussi forment ils les jugemens les plus défectueux, & les plus gauches. Pour juger sainement des choses, il faut ou toute la lumière que nous fournit la Science, ou la seule lumière de la raison naturelle. Ainsi, pour voir le disque de la

Lune en son entier, il faut qu'elle soit ou pleine, ou à peine à son premier quartier.

Dans les mers des Indes, le vent souffle régulièrement près de six mois de suite du côté d'Orient, & puis le même temps du côté d'Occident. Ces vents règlent le commerce des Indes, & on les appelle mouffons. Leur changement est précédé, en certains pays, de calmes profonds, en d'autres de vents variables, ou de fiers ouragans. C'est ainsi que les révolutions des états sont précédées ou d'une molle oisiveté, ou de l'esprit sectaire, ou de la fureur des guerres.

Un exemple bien frappant du mieux qu'on peut faire, & qu'on ne fait pas, c'est la conduite des Européens. Uniquement occupés de l'Asie & de l'Amérique, ils semblent négliger l'Afrique. En Asie, dont le voyage par mer est si long, & si difficile, les Européens ont formé de grands établissemens, & toutes les nations y font un commerce qui engloutit une partie très-considérable de l'argent qu'on tire de l'Amérique. En échange, on rapporte, & l'on vient étaler à nos foires des diamans,

des mouffelines, des éventails, des paravents, de la porcelaine, du thé, fans parler des épiceries, dont les Hollandois font seuls le commerce. Le trajet d'Amérique n'est ni si long ni si difficile que celui d'Asie; mais il ne laisse pas d'être sujet à bien des dangers. On a établi en Amérique de vastes colonies, qui ont presque dépeuplé, & comme décharné l'Europe. On en tire de l'argent, du Cacao, du sucre, de l'Indigo, du gingembre, du tabac, du riz &c. Cette partie du monde contient beaucoup de pays très-beaux, & très-sains; mais il y en a d'autres où l'air est fort mauvais. Il y en a quelques-uns où le froid est si âpre, & si vif, qu'on ne sauroit mettre en parallèle les pays les plus froids d'Allemagne. Les Européens ont, à la vérité, quelques établissemens en Afrique; mais ce n'est presque rien en comparaison de ceux qu'ils ont en Asie, & surtout en Amérique. Les Hollandois ont en Afrique le Cap de Bonne-Espérance, dont la plus grande utilité est de faciliter leur passage dans les royaumes qu'ils possèdent en Asie. Les François avoient autrefois, sur la côté

du Sénégal, le commerce de l'or, & surtout celui des pierres précieuses; mais il est tombé entre les mains des Anglois. Les autres établissemens des Européens n'ont pour objet que la traite des Nègres. Les François, les Anglois, les Portugais, & les Espagnols ont besoin de Nègres pour cultiver, en Amérique, les plantations de tabac, d'Indigo, de sucre, & pour y travailler aux mines d'or & d'argent: ainsi toutes ces nations dépendroient de qui seroit le maître du commerce des Nègres. Mais combien d'autres établissemens, combien de colonies ne pourroit-on pas former en Afrique? Elle compte dix-mille lieues de côtes, & un grand nombre de fleuves navigables: elle est placée sous un ciel heureux, & jouit d'un air sain: elle a des terrains propres à y planter les épiceries de Barda & de Ternate, la cannelle de Ceylan, le thé de la Chine & du Japon, le café de Yémen, le sucre de la Martinique, & de la Jamaïque, le tabac de la Virginie, le riz de la Caroline, & toutes les autres productions de l'Asie & de l'Amérique. L'or est très-commun le long du Sénégal, & de

quelques autres rivières des royaumes de Tombut, & de Bambuk. Ce dernier surtout, auquel on a donné le nom de *Terre d'or*, est beaucoup plus riche que ne le sont les mines tant vantées du Chili & du Brésil. Il ne faudroit pas aller chercher, dans une autre partie du monde, les esclaves & les mains, pour tirer de la terre ce qu'elle cache de plus précieux & de plus rare, ou pour faire croître ce qu'elle peut produire de plus utile & de plus délicieux. La navigation n'est pas longue d'Europe jusqu'à la plus grande partie des côtes d'Afrique : placée presque dans le centre du monde, la communication nous en seroit plus facile que celle de l'Amérique & de l'Asie. Ce fut la première découverte que firent les industrieux Européens, ce fut la source de leurs richesses; & c'est aujourd'hui la plus négligée de toutes. Ne dirait-on pas que l'homme ressemble au chasseur, & que

Transvolat in medio posita, & fugientia cogitat?

Dans les édifices que les Incas ont bâtis au Pérou, il y a des pierres d'une grosseur si énorme qu'avec toutes nos machines

d'Europe on ne viendroit pas à bout de les transporter d'un lieu à un autre, bien moins encore de les élever à la hauteur où on les trouve placées. Cela a fait penser à quelques-uns que les Péruviens avoient l'art de fondre les pierres dans l'endroit même où ils vouloient bâtir, comme les Turcs fondent l'artillerie devant la place qu'ils veulent assiéger.

La fureur de faire fortune, & de se distinguer dans les Lettres, est si grande en Europe, qu'il y auroit lieu de craindre qu'on ne manquât bientôt des bras nécessaires à la culture de la terre, & à la navigation, qui sont des objets de toute autre importance que la Rhétorique & la Philosophie. Et peut-être faudroit-il aujourd'hui des réglemens pour arrêter le progrès des Lettres, comme il en a fallu autrefois pour les établir, & pour procurer leur avancement. *Litterarum intemperantia laboramus*, disoit un ancien. Un habile homme d'Angleterre, pénétré de cette vérité, fonda un Collège où non seulement il est défendu d'enseigner aucune science aux enfans, mais où même il n'est pas permis

de leur apprendre à lire & à écrire. Ce collègue d'ignorans en Angleterre, & ce magasin de toutes les Sciences qu'on a publié en France sous le nom d'*Encyclopédie*, sont peut-être les deux monumens les plus illustres du haut degré où les Lettres sont parvenues dans notre siècle.

Anson, parlant des Chinois, ne paroît pas avoir d'eux cette haute idée que les missionnaires voudroient nous en donner. Et cela n'est point surprenant. Ceux-ci ne subsistent à la Chine qu'autant que le gouvernement les protège & les soutient : quelques-uns d'entre eux ont été élevés au poste & à la dignité de Mandarins. Il est bien naturel qu'ils exaltent une nation chez laquelle ils jouent un rôle considérable. Anson parut sur ces rivages, victorieux & armé. Quel jugement pouvoit-il porter des Chinois, lui qui avec le seul Centurion, qu'il commandoit, étoit en état de faire tête à toutes les forces navales de leur Empire?

Malgré le lien commun qui unit les Beaux-Arts, il arrive quelquefois que dans le même état les uns fleurissent, & que les

autres y font négligés. Dans le siècle le plus brillant pour les Romains, l'Italie produisit des architectes qui élevèrent des monumens dignes de la majesté de l'Empire; & Vitruve recueillit les préceptes de l'Architecture dans un livre qui est encore aujourd'hui regardé comme classique en ce genre. Cependant ce peuple étoit presque barbare par rapport à la Sculpture, à la Peinture, & à la Musique. La raison en est que les Romains ne s'occupoient guères alors que des Sciences, & de l'Art militaire: pour les Arts de pur agrément, il les abandonnoient aux Grecs, qu'ils payoient pour cela. De même, quoique l'Architecture fleurisse plus en Angleterre que chez tout autre peuple moderne; quoique la Poësie y brille dans tout son éclat, & que de nos jours Londres ait vu dans Pope un des plus grands poètes qui aient jamais paru; les Anglois nous laissent la Peinture, la Sculpture, & la Musique. Au lieu de mettre un enfant chez un Sculpteur ou chez un statuaire, ils le font passer dans une des échelles du Levant, ou à Lisbonne; & ils ne voient point d'autre

moyen pour s'enrichir que le commerce de mer.

L'empire du génie est, plus que tout autre, exposé aux séditions, aux partis, aux guerres, aux divisions; & il n'y a point de carte où l'on trouve la capitale de la République des Lettres.

Le dix-septième siècle ne mérite pas la mauvaise réputation où il est communément parmi nous. Outre plusieurs écrivains qui furent se garantir des expressions ampoulées, des pointes, & des autres défauts de ce siècle, tels que sont Filicaia, Rédi, Marchetti, & surtout Chiabrera, qui nous fit entendre les doux accords de la Lyre Grecque, Taffoni, dans la *Secchia rapita*, nous a donné le modèle d'un nouveau genre de poëme, que Despréaux a imité en France. L'auteur des *Dialogues sur le système du Monde* les a écrits de manière que si l'œil du critique y trouve quelques défauts, ce ne sont certainement pas ceux de son siècle; & l'on peut dire que très-souvent le savoir y est relevé par l'éloquence. La Musique étoit bien éloignée de cette douceur efféminée qui y

règne aujourd'hui. La Peinture se soutenoit dans tout son éclat, surtout dans les écoles de Bologne, & de Rome. On ne sauroit disconvenir que la légende de la médaille de Ciro Ferri ne soit extrêmement ridicule: on a gravé sur le revers la Peinture & l'Architecture, avec ces mots, *in utraque Cyrus*. Mais dans ce siècle si éclairé où nous vivons, où est l'artiste en faveur duquel nous fussions tentés d'imaginer une pareille idée? Et je ne fais si on y verroit une légende aussi noble & aussi sérieuse que celle qu'on lit autour de la tête d'un bélier, dans une médaille frappée au sujet de la correction Grégorienne, ANNO RESTITUTO. Que ne pourrions nous pas dire de l'étude des Mathématiques & de la Physique, pour ne pas parler des gens d'église, parmi lesquels Fra - Paolo tient le premier rang? Sous la conduite des Galilée, des Malpighi, des Torricelli, des Borelli, des Santori, des Guglielmini, des Cassini, & de bien d'autres encore, les Sciences firent parmi nous un tel progrès que quelques-uns mettront peut-être le dix-septième siècle au dessus des jours

heureux de Léon X. Cette proposition fonnera sans doute mal aux oreilles de la plupart de nos gens de lettres. Ils font plus de cas d'un Sonnet dans le goût de Pétrarque, espèce de marchandise très-commune dans le seizième siècle, & qui n'est pas rare dans le nôtre, que de la découverte de la pesanteur de l'air, & du théorème de l'accélération des corps graves, choses qui dans le dernier siècle contribuèrent beaucoup à faire changer de face à la Philosophie.

Il y a trois choses très-propres à conserver la santé de l'homme, l'exercice, l'eau, & la diète: M. Du Moulin, quelque temps avant sa mort, disoit que c'étoit les trois grands médecins qu'il laissoit après lui. De même il n'y a que trois remèdes, reconnus spécifiques, pour guérir quelques-unes de ces maladies sans nombre qui affligent le genre humain; l'Opium pour les douleurs, le Quinquina pour les fièvres intermittentes, & le Mercure pour le mal d'Amérique. Les Électuaires, les Sirops, les confections Galéniques, qui étoient d'un si grand produit pour les Apoticaire, & les
ver-

vertus tant vantées des simples, ne sont plus que pour les simples.

Rapprocher, dans une pensée, les choses les plus éloignées, égayer l'expression par une agréable antithèse, relever, en quoi que ce soit, ce qu'il y a de plus merveilleux; voilà, si je ne me trompe, en quoi consistent les principales qualités de l'esprit des François. L'esprit d'Ovide est de la même trempe; & de tous les anciens poëtes, il paroît être celui qui aux Thuilleries, & à Versailles, auroit le moins l'air étranger; d'autant plus qu'outre les qualités dont nous venons de parler, il règne, dans le style d'Ovide, un air de cour & une galanterie qui convenoit parfaitement au siècle d'Auguste, & assez bien à celui de Louis XIV. L'air de cour, & la galanterie sont comme deux beaux masques, l'un de l'amitié, l'autre de l'amour. On est obligé principalement de porter ces masques dans un état où la liberté est éteinte; car on ne sauroit aller à visage découvert quand l'autorité est réunie sur une seule tête, ou sur celles de quelques favoris, & que les femmes, ainsi

qu'il arrive dans les monarchies, ont beaucoup de part au gouvernement. Avec quel artifice, par exemple, & avec quelle délicatesse ce poëte ne touche-t-il pas les Ides de Mars, encore toutes teintes du sang de Jules-César, jour malheureux pour Auguste, qui n'étoit pas encore bien affermi sur les ruines de la République?

*Præteriturus eram gladios in Principe fixos ;
Cum sic a castis Vesta locuta focis :*

*Ne dubites meminisse ; meus fuit ille sacerdos,
Sacrilægæ telis me petière manus.*

*Ipsa virum rapui, simulacraque nuda reliqui ;
Quæ cecidit ferro, Cæsaris umbrâ fuit.*

*Ille quidem cælo positus Jovis atria servat,
Et tenet in magno templa dicata foro.*

*At quicumque nefas ausi, prohibente Deorum
Numine, polluerant pontificale caput,*

*Morte jacent merita : testes estote Philippi,
Et quorum sparsis ossibus albet humus.*

*Hoc opus, hæc pietas, hæc prima elementa
fuerunt*

Cæsaris, ulcisci justa per arma patrem.

Du pays de Pont, où tout le monde fait qu'il avoit été exilé, il écrit à Germanicus César ;

*Huc quoque Cæsarei pervenit fama triumphi,
Languida quo fessi vix venit aura Noti.
Nil fore dulce mihi Scythica regione putavi;
Jam minus hic odio est, quam fuit ante,
locus.*

Du même endroit il écrit à Auguste :

*Sed nisi peccassem, quid tu concedere posses?
Materiem veniæ sors tibi nostra dedit.*

Il semble qu'on lit les lettres du Comte de Buffi Rabutin, qui de son exil voudroit adoucir Louis XIV, indigné contre lui pour une faute semblable à celle d'Ovide. Quand ce dernier loue le roi Cotys, & pour ses exploits guerriers, & pour son amour des Lettres,

*Sed quam Marte ferox, & vinci nescius armis,
Tam nunquam facta pace cruoris amans,
Adde quod ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores, nec finit esse feros.
Nec regum quisquam magis est instructus ab
illis,*

*Mitibus aut studiis tempora plura dedit.
Carmina testantur; quæ, si tua nomina demas,
Threïcium juvenem composuisse negem.*

*Hæc quoque res aliquid tecum mihi fœderis
adfert :*

Ejusdem sacri cultor uterque sumus,

ne diroit-on pas que c'est le célèbre & ingénieux Voltaire qui parle au grand Frédéric? Rien de plus délicat, ni qui sente mieux son courtisan, que ce qu'il dit à Livie :

*Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo,
Sola est cœlesti digna reperta toro
Fœmina sed Princeps, in qua Fortuna videre
Se probat, & cæcæ crimina falsa, tulit.*

Il recommande à sa femme d'implorer la protection de cette Princesse, & d'embrasser ses genoux, pour obtenir qu'on change le lieu de son exil. Ne demandez pas autre chose, ajoute-t-il.

*Plura quidem subeunt. Sed jam turbata timore
Hæc quoque vix poteris ore tremente loqui.
Suspitor hoc damno tibi non fore: sentiat illa,
Te majestatem pertimuisse suam.*

„Au moins, Sire, ne croyez pas que je
„tremble vis-à-vis de vos ennemis,” dit
à Louis XIV ce vieux officier qui se trou-

blâ, ou feignit de se troubler, en lui demandant je ne sais quelle grâce, que le Roi lui accorda sur le champ. Ce que dit Sappho à Phaon, est aussi du style François,

*Si, nisi quæ facie poterit te digna videri,
Nulla futura tua est, nulla futura tua est,*

aussi bien que la plus grande partie de la déclaration d'amour que fait Paris à Hélène:

*Parce, precor, fasso, nec vultu cætera duro
Perlege, sed formæ conveniente tuæ.*

Credis & hoc nobis? minor est tua gloria vero,

Famaque de forma pene maligna tua est. . .

*Nec mihi fas fuerit Sparten contemnere
vestram:*

In qua tu nata es, terra beata mihi est.

C'est peut-être ce passage d'Ovide que notre Pétrarque a voulu imiter, lorsqu'il a dit;

„Ed assai, fu bel loco ov' io ti piacqui.”

le charmant pays où j'eus le bonheur de vous plaire.

*Quid faciam dubito; dolor est meus illa videre,
Sed dolor a facie major abesse tua. . . .*

*Aut faciem mutes, aut sis non dura necesse est . . .
 Negligis absentis, testor, mandata mariti,
 Cura tibi non est hospitis ulla tui.*

Le réponse d'Hélène est toute du même style. C'est peut-être la production où il y a le plus d'art, & qui exprime le mieux le caractère des femmes. Elle persuade à Paris de l'enlever, sans jamais paroître consentir à ce dessein; on diroit même qu'elle s'y oppose.

*Oscula luclanti tantummodo pauca protervus
 Abtulit: ulterius nil habet ille mei.
 Quæ tua nequitia est, non his contenta fuisset.
 Dî melius! similis non fuit ille tibi....
 Illa bene erravit, vitiumque auctore redemit,
 Felix in culpa quo Jove dicar ego?....
 Disce meo exemplo formosis posse carere.
 De facie metuit, vitæ confidit, & illum
 Securum probitas, forma timere facit....
 Quam male persuades? utinam bene cogere
 possis!*

Dans le livre des *Amours*, il dit agréablement:

*Ingenium quondam fuerat pretiosius auro,
 At nunc barbaries grandis habere nihil.
 Cum pulchræ nostræ dominæ placuere libelli,
 Quo licuit libris, non licet ire mihi.
 Cum bene laudarit, laudato janua clausa est,
 Turpiter huc illuc ingeniosus eo.*

Il faut, dit-il, embrasser l'état militaire
 pour s'enrichir; dès qu'on est riche on a
 l'art de plaire aux Dames,

Proque bono versu primum diducite pilum.

L'Art d'aimer est plein de vers François.

*Me legat, & lecto carmine doctus amet...
 Quid? quasi natali cum poscit munera libo?
 Et quoties opus est, nascitur ipsa sibi?...
 Quis sapiens blandis non misceat oscula verbis?
 Illa licet non det, non data sume tamen.*

Dans le livre du Remède contre l'amour :

*Auferimur cultu, gemmis auroque teguntur
 Omnia, pars minima est ipsa puella sui.*

Et au commencement, invoquant Apollon,

Tu pariter vati, pariter succurre medenti.

Ce petit essai suffiroit pour faire voir la conformité du style d'Ovide avec celui des meilleurs auteurs François. Mais il ne sera pas hors de propos d'ajouter encore quelque exemple tiré du plus célèbre de ses ouvrages, de l'ouvrage duquel il attendoit l'immortalité.

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas,

dit Apollon à Phaëton qui lui demande de lui laisser conduire son char : il lui dit aussi,

Pignora certa petis; do pignora certa timendo,

trait que Fontenelle a rendu encore plus brillant dans ces fameux vers de l'Opéra de Thétis & Pélée :

Va, fuis; te montrer que je crains,

C'est te dire assez que je t'aime,

Perfée, à la vue d'Andromède enchaînée au rocher :

Ut fletit, ô, dixit, non istis digna catenis,

Sed quibus inter se cupidi junguntur aman-
tes

Dummodo pugnando superem, tu vince lo-
quendo ...

Atque Ajax armis, non Ajaci armâ petuntur.

Lorsque, dans le même Livre, les armes d'Achille ont été adjudgées à Ulyffe, le poëte conclut,

Fortisque viri tulit arma disertus.

Et lorsque parlant du sacrifice d'Iphigénie, comme du prix auquel les Grecs devoient payer le voyage de Troie, il dit,

*. . . Postquam pietatem publica causa,
Rexque patrem vicit*

ne croit-on pas entendre un poëte François qui s'exprime à peu près en ces termes,

*Il fallut bien des Dieux appaiser la colère,
Et dans Agamemnon le roi vainquit le père?*

En un mot, le style un peu recherché d'Ovide ressemble beaucoup au style des François; & il est à présumer que sa Tragédie de *Médée*, dont on a tant parlé, & qui mérita tant d'applaudissemens au siècle d'Auguste n'en auroit pas moins reçu dans celui de l'Auguste de la France, & que le poëte qui plaisoit si fort aux Corinnes de

Rome, eût fait les délices des petits foyers de Paris,

De très-grands hommes ont porté, sur la même chose, des jugemens bien différens. Parmi une infinité d'exemples, un des plus illustres est l'opposition qu'il y a entre Cicéron & Plutarque au sujet de ce fameux trait de Timée, qu'il n'étoit pas étonnant que le temple de Diane à Éphèse eût été consumé par les flammes la nuit que naquit Alexandre, puisque la Déesse assistoit alors aux couches d'Olympias. Plutarque condamne ce trait comme extrêmement froid ; Cicéron l'approuve comme très-plaisant. Qui voudroit s'ériger en juge entre Cicéron & Plutarque, & comme du haut du trépied décider qui des deux a raison ? Personne assurément n'aura cette hardiesse, Mais seroit-on bien reprehensible si on osoit chercher d'où vient cette diversité d'opinions ? Plutarque, qui de la tête aux pieds étoit rempli d'idées philosophiques, ne regarde dans ce trait que l'indécence qu'il y avoit à associer une Déesse aussi respectable à Olympias, qui n'étoit qu'une simple mortelle. Il lui paroissoit encore

plus indécemment de transformer une Déesse en une simple femmelette dont l'emploi est de garder la maison, & d'être bornée à parler de sa quenouille & de son aiguille; sans compter l'irrégion qu'il y a dans ce mot, & qui étoit très-capable de scandaliser le dévot Plutarque. Mais ce qui devoit lui déplaire, & lui faire faire la grimace, ne pouvoit qu'être du goût de Cicéron. Il étoit naturellement de bonne humeur & plaisant, il railloit volontiers sur la croyance de son temps: ce bon mot si célèbre qu'il dit au sujet d'un Aruspice qui rencontre un autre Aruspice, en est une preuve suffisante. Ce fut donc l'indécence même du trait de Timée qui lui plut. Y a-t-il en effet d'autre raison qu'une espèce d'indécence, ou pour mieux dire, qu'un défaut de convenance & de rapport, qui nous fait rire, quand nous lisons la *Secchia rapita* (le Seau enlevé), la *Batrachomyomachie* (le combat des rats & des grenouilles), l'heroïque burlesque en un mot, qui donne le maintien & les sentimens d'Achille à une grenouille, ou à un Comte de Culagne? Le Consul Romain n'étoit pas d'ailleurs le

seul qui aimât les railleries contre la Religion. Le peuple voyoit souvent sur le théâtre les Dieux de l'Olympe; il voyoit Mercure faire le rôle de Crispin, & Jupiter celui de Don-Juan; il rioit aux dépens de leur divinité. Quelle expression Aristophane ne met-il pas dans la bouche du même Mercure, qui après avoir joué son personnage, dit gravement *ἔφεσι*, terme sacré & solennel, qu'on employoit pour congédier le peuple à la fin du sacrifice? On pourroit alléguer, en faveur de Plutarque, que ce trait, quoique plaisant en soi, ne convient point à la dignité de l'Histoire, & qu'il y fait le même effet que les bouffons dans une Tragédie; mais il faut aussi ajouter, contre le même Plutarque, que s'il y a de l'indécence dans le trait de Timée, il y a encore bien plus d'incongruité dans la réflexion dont il l'accompagne lui-même, quand il dit que ce trait est si froid qu'il auroit suffi pour éteindre l'incendie du temple.

Les Académies fondées par les Princes recueillent, pour ainsi dire, les Sonnets

des Sciences: elles donnent tous les ans un Volume, & jamais un Livre.

C'est par la force d'une Éducation fondamentale & universelle; qui tendoit uniquement à les rendre propres à tout souffrir, & à entreprendre les plus grandes choses, que les Romains devenoient de grands hommes. Les exemples de vertu qu'ils se donnoient réciproquement, & qu'ils avoient sans cesse sous les yeux, les louanges & les récompenses qui y étoient attachées, les animoient, & les affermissoient contre toutes les difficultés; de sorte que si jamais on a dû parler d'un peuple de héros, cette expression convenoit assez aux beaux jours de l'ancienne Rome. Les modernes sont quelquefois de grands-hommes par un esprit d'émulation, par un transport de courage, par une éducation accidentelle; si j'ose m'exprimer ainsi, que leur donne la lecture & l'étude. Ils sont héros par ivresse, comme les Turcs sont braves à force d'Opium.

Un homme raisonnable demande à un Hippocrate de nos jours, si le Thé est salutaire ou nuisible à la santé. On lui ré-

pond que Corneille Tacite nous apprend que dans les anciennes guerres des Bataves contre les Gaulois, les premiers avoient toujours le dessus. Aujourd'hui les Gaulois battent les Bataves; & du temps de Tacite il n'y avoit pas une feuille de thé dans le pays des Bataves.

Le peu de cas que les philosophes & les gens sensés font des études étymologiques, se fonde moins sur la frivolité de ces études que sur l'abus qu'en ont fait les étymologistes de profession. L'étymologie d'*Alfana*, que Ménage fait venir d'*equus*, est dans la bouche de tout le monde, & a passé en proverbe: elle suffit pour donner du ridicule aux étymologistes qui se permettent de tirer les choses par les cheveux, & de les tourner selon leur fantaisie. Cela n'empêche point que cette étude ne soit d'ailleurs très-utile, & très-propre à satisfaire l'esprit, lorsque les origines n'ont rien de forcé, lorsque les recherches tendent à découvrir la vraie généalogie des termes, & par là celle des Arts, qui se communiquent d'une nation à une autre, par le commerce qui subsiste, ou qui a subsisté entr'elles,

Est-il un esprit assez difficile pour ne pas tomber d'accord de la justesse de l'étymologie du mot *Argo*, nom du vaisseau qui alla à la conquête de la toison d'or? Il ne fut pas ainsi appelé à cause de sa vitesse, (de ἄργος vite), comme se le sont imaginé quelques anciens; ni parce qu'il avoit été bâti par Argos, ni parce qu'il étoit destiné à porter les Argiens, comme d'autres l'ont prétendu. La véritable origine de ce nom, déterrée par Bochart, est le mot *Arco*, qui en langage Phénicien signifie un bâtiment long. Les Grecs changèrent facilement le C en G, comme des mots Latins CNEIUS; CAIUS, ils firent ΓΝΕΙΟΣ, ΓΑΙΟΣ. Ainsi ayant reçu le mot *Arco* des Phéniciens, qui étoient alors les Anglois de la Méditerranée, & dont ils avoient appris la navigation, avec bien d'autres choses, ils le métamorphosèrent en *Argo*. Je crois aussi qu'on doit être content de l'étymologie de *Bellicone*, quoiqu'elle ne renferme pas tant d'érudition que celle d'*Argo*. Rédi, si je ne me trompe, dérive ce mot de *Wilcomm*, dont les Allemands se servent pour désigner son

grands verres qu'ils vident pour boire la bien-venue de leurs amis. C'est peut-être avec raison qu'on tire le mot *cérémonie* de *κύριος μόνος*, *seul seigneur*. Vraisemblablement *bezzi* vient de l'Allemand *bezahlen*, payer. *Alfiere* est fait, par Syncope, d'*aquilifer*, comme *Orinci* de *oras longinquas*, selon Davanzati, & *ingoffo* de *ingulam offa*. *Stamboul*, nom que les Turcs donnent à Constantinople, vient de *ἡ στανβουλιν*; & *Ferragosto* de *feriæ Augusti*. Ainsi *far cora* est une dérivation, ou une corruption de *καίρειν*; *gridare* de *quiritare*, qui, selon Nonius, équivalait à *clamare*. Dans le dialecte Bolonois *tamagna*, pour dire *grand* & *solennel*, est une corruption de *tam magna*; & dans le Vénitien *Magari* vient de *μακάριος*, comme si on disoit, je ferai heureux si cela arrive. Les Vénitiens, qui avoient un grand commerce avec les Grecs, ont pris beaucoup de leurs termes; comme les Espagnols en ont pris des Arabes, avec qui ils ont vécu longtemps, *Ochalla*, par exemple, *Dieu veuille*, qui répond à notre *Magari*. *Gibel* est aussi un mot Arabe qui signifie *montagne*; & c'est le nom

Le nom que les Sarafins donnèrent par excellence à *l'Etna*, lorsqu'ils furent en Sicile. Ainsi aujourd'hui, quand nous disons le *Mongibel*, c'est comme si nous disions, *montagne montagne*. Les mots *Alambic*, *Almanac*, & plusieurs autres qui commencent par *al*, ne sont pas moins Arabes que les précédens, & nous font connoître que nous tenons des Arabes l'Astronomie, & la Chimie; ce qui se prouve encore par beaucoup d'autres termes consacrés dans ces Sciences. Les mots *Tarif* & *Amiral* prouvent également qu'ils firent revivre parmi nous le commerce & la navigation. Le mot *Arazzi* (tapifferie) marque assez clairement que c'est à la ville d'*Arras* que nous devons cette belle manufacture, comme nous devons *l'Indienne* aux *Indes*, la soie de *Cambrai* à la ville de ce nom, les ouvrages *damasquinés* à *Damas*, les *maroquins* à *Maroc*: les Espagnols appellent ces derniers *Cordouans*, parceque la fabrique en passa de *Maroc* à *Cordoue*. Salvini dit que le mot *Baldacchino* vient de *Baldacco*, c'est-à-dire étoffe de *Babylone*. Cette espèce de poterie de terre que nous

appelons *majolica*, parce que peut-être nous l'avons tirée de l'île de Majorque, les François l'appellent *fayence*, parce qu'elle leur vint de Faenza. Les Anglois donnent le nom de *China* à toutes sortes de porcelaines, parce qu'elles sont originaires de la Chine, & celles de Saxe il les nomment *Saxon-China*. On appelle par-tout *Londrines* certaines étoffes très-légères qu'on fait en France pour les envoyer au Levant, sur le modèle de celles qu'on fabrique à Londres pour le même usage. En divers pays on donne le nom de *Bulgaro* à cette espèce de cuir qu'on employoit à couvrir ces grands sièges à l'antique qu'on voit encor aujourd'hui: ce cuir se prépare en Russie; mais le nom de *Bulgaro* est dû aux Vénitiens, qui l'achetoient aux foires de la Bulgarie; à peu près comme les François donnent le nom de *jambons de Mayence* aux jambons de Vestphalie, qu'on leur vend à Mayence. Rien n'est plus curieux que l'étymologie que ces mêmes François donnent aux amandes à la *Praline*. Ils prétendent que l'invention de rissoler ainsi les amandes dans du sucre appartient au Ma-

réchal du Plessis-Pralin, qui trouva par là le secret de faire prononcer son nom beaucoup plus souvent qu'on ne prononce ceux de Luxembourg & de Turenne. Pour exprimer l'action d'aller à l'abordage, de s'accrocher, comme firent les Romains dans leurs combats de mer contre les Carthaginois, les Vénitiens se servent du terme d'aller à *rambo*. Or je crois que le mot *rambo* vient de *ραμβος*, mot Grec qui signifie le bec des oiseaux, & qui s'appliquoit sans doute à l'éperon du vaisseau: de sorte qu'aller à l'éperon est la même chose qu'aller à l'abordage, & s'accrocher un vaisseau. Dans l' Arsenal de Venise on appelle *Tana* un bâtiment de magasin pour les cordages & le chanvre. D'où peut venir ce terme qui n'a rien de commun avec les choses que l'on conserve dans ce magasin? J'en ai demandé l'explication à plusieurs personnes; mais toujours inutilement. Ne pourroit-on pas lui donner l'origine suivante? Les Vénitiens, autrefois fort puissans sur mer, tiroient le chanvre de la Russie, ainsi que le font encore les autres nations maritimes; car cette plan-

te originaire de la Scythie, & qui réussit à merveille dans les pays froids, est chez nous une plante exotique. Or quoique les Vénitiens fussent grands navigateurs, ils n'alloient pourtant pas jusqu'en Russie: leurs voyages se bornoient à l'Asie, à l'Égypte, à la Mer Noire, qui leur tenoient lieu des Indes, & où ils avoient des établissemens & des comptoirs. Les anciennes relations des voyageurs nous apprennent que leur commerce s'étendoit jusqu'à l'embouchure de la Tana. Les Russes embarquoient leur chanvre sur cette rivière; les Vénitiens l'achetoient, & en fournissoient l'Arsenal. Seroit-il surprenant qu'on eût donné au lieu où on le dépositoit, le nom du lieu où l'on s'en étoit pourvu, qu'on eût donné au magasin le nom de *Tana*, qui subsiste encore aujourd'hui? On trouve de la satisfaction à faire ces découvertes par le moyen de l'étymologie: il y en auroit bien d'avantage, si par son secours, comme le souhaitoit Bacon, on pouvoit remonter jusqu'à la langue primitive, à cette langue mère d'où sortirent toutes les autres qui se sont répandues dans le monde, &

qui depuis ont souffert tant de changemens, selon la diversité des climats, & les différens génies des peuples.

Quod est ante pedes, nemo videt, & cæli scrutamur plagas, disoit autrefois Démocrite, au rapport de Cicéron, Mais quelle seroit la surprise de ce philosophe,

Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum,

de voir la perfection où l'on a porté la carte du ciel, de voir qu'il n'y a point d'étoile un peu considérable dont on ne sâche exactement la position, & qu'on fait des tables des éclipses des Lunes de Jupiter & de Saturne qui pourroient servir aux habitans de ces planètes? Nous sommes bien éloignés de savoir, avec la même précision, la position des lieux sur le Globe terrestre, de connoître les régions Arctiques, & surtout les Antarctiques, & d'avoir de la Terre une carte qu'on puisse comparer à celle du ciel.

Du temps du roi Mœris, le Nil n'avoit besoin que de quinze coudées d'accroissement pour déborder, & inonder l'É-

gypte: du temps de Marc-Aurèle il en falloit seize; & en effet la fameuse statue du Nil qui est au Belvédère, a autour d'elle seize petits enfans qui sont l'emblème de ces coudées. On voit aussi la même chose sur une médaille de Marc-Aurèle, frappée à Alexandrie. Ceux qui ont demeuré en Egypte, nous assurent qu'il en faut aujourd'hui vingt-quatre à vingt-cinq. Les savans ne sont pas bien certains si la coudée de nos jours est de la même mesure que celle des anciens. Mais ce dont nous pouvons nous assurer par les seules lumières de la raison, c'est que le niveau de l'Égypte s'exhausse en plus grande proportion que le lit du Nil. Le fleuve ne dépose que très-peu, parce que les sables qu'il charrie, sont emportés par le courant; au lieu que le sable mêlé avec l'eau qui couvre tout le pays, se dépose tout entier, comme celui qui se trouve dans une eau dormante. Il viendra donc un temps où le lit du fleuve sera assez profond pour contenir toutes ses eaux, & où il ne débordera plus. Alors l'Égypte, ce pays si fertile, deviendra stérile, & au lieu d'en tirer des blés, il faudra y en en-

voyer, comme fit Trajan dans une année de disette accidentelle.

Quel plaisir ne trouveroit-on pas à lire l'Histoire littéraire, & celle des voyages, si l'une étoit écrite comme les éloges des Académiciens par Fontenelle, & l'autre comme le tour du monde par Anson!

Il y en a qui croient que ce sont les François qui ont corrompu les Beaux-Arts en Italie; comme si les Italiens n'avoient pas assez d'esprit pour les corrompre eux-mêmes.

Il est hors de doute que les Langues s'enrichissent, à mesure que le peuple qui les parle, fait du progrès dans les Sciences. Un exemple entre mille est cette nouvelle expression qui s'est introduite dans la langue François, être *en chenille*, pour dire, être *en déshabillé*, en *frock*, ainsi que s'expriment les Anglois, pour désigner l'habillement peu recherché dans lequel ils sortent le matin pour vaquer à leurs affaires. Cette expression est tirée de l'Histoire naturelle des vers à soie, devenue familière aux François depuis les écrits de M. de Réaumur. Tout ver à soie se change en

papillon, & de simple ver qu'il étoit, il prend des ailes, & se pare des plus belles couleurs. C'est là précisément ce que font ceux qui après avoir couru tout Paris à pied, se mettent ensuite à leur toilette, se font traîner en carrosse dans la même ville, & d'un air bruyant vont de maison en maison étaler les habits les plus riches, & les plus magnifiques.

Les progrès des Beaux - Arts font, par eux-mêmes, plus rapides que ceux des Sciences. Homère & Sophocle parurent avant Archimède & Apollonius: & Florence avoit vu dans ses murs d'excellens poètes, des statuaires, des architectes, & des peintres, avant que d'y voir un Viviani & un Galilée. Pour faire, par exemple, une description pittoresque du flux & reflux de la mer, qui en s'enflant s'élève au-dessus de ses bords, & en se retirant découvre ces bas-fonds, & ces bancs de sable si funestes aux navigateurs, il ne faut qu'une vue de quelques heures, & l'imagination vive d'un poète. Mais, pour remonter aux causes qui produisent ce merveilleux phénomène, pour en calculer la force &

l'activité dans toutes leurs différentes combinaisons, il a fallu les observations de plusieurs siècles, avec toute la sagacité & la Géométrie Angloises.

*Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam
Flammarumque globos, liquefactaque vol-
vere saxa :*

voilà un tableau de Virgile auquel toute la science des modernes ne sauroit rien ajouter, ni pour le dessin, ni pour le coloris. Mais, pour pénétrer les causes de l'éruption de l'Etna, il faudroit, comme on l'a dit, pouvoir faire l'anatomie des Montagnes.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer, disoit Despréaux, en parlant des femmes vertueuses. Ne pourroit-on pas dire la même chose des princes savans? Dans l'enceinte de leurs palais, & pendant la courte durée de leur règne, ce sont de fameux docteurs; hors de là, *cadit persona, manet res.* Les vers de Denis n'eurent pour prix que les sifflets de la Grèce. Quoiqu'Alexandre eût eu Aristote pour maître, son

goût pour la Poësie ne fut pas à l'abri de la satire d'Horace. Les études de Tibère ne portoient que sur le nom qu'Achille avoit pris dans l'île de Scyros, & sur la nature des chansons que chantoient les Sirenes. Néron fut poëte aussi mauvais, & aussi ridicule, que tyran furieux. Personne n'ignore les découvertes de Claude dans l'Alphabet, qu'il vouloit corriger; ses innovations ne lui survécurent point. Tout le monde fait les jugemens extravagans de Caligula sur les plus célèbres auteurs, & l'ambition qu'eut Adrien d'être le rival des gens de lettres. Je ne parle pas du pédantisme de Julien, & de Jaques I, roi d'Angleterre, de l'air de suffisance qu'affectoit dans l'Astronomie Alphonse roi de Castille, des frayeurs que la magie inspiroit au savant Rodolphe d'Autriche, des demi-connoissances de la Reine Christine, de la science dans la Peinture dont se piquoit Sixte IV. Ce dernier avoit le goût si délicat que par préférence au Pérugin, & à d'autres habiles artistes, il donna le prix à un certain Rosselli, parce qu'il avoit couvert ses peintures d'outremer relevé avec de l'or: ce

qui fit, au dire de Vasari, que ces pauvres peintres, désespérés d'avoir à satisfaire le mauvais goût de sa Sainteté, gâtèrent tout ce qu'ils avoient fait de bon. Le Cardinal de Richelieu, protecteur des Lettres, ne travailloit point au progrès du bon goût: il donnoit des récompenses, non aux savans que lui marquoit la voix publique, & la renommée, mais à ceux que son caprice avoit placés au faite du Parnasse: il vouloit étendre son autorité jusques sur l'esprit. Les récompenses furent bien plus judicieusement distribuées sous Louis XIV, & sous Colbert: ils n'étoient savans ni l'un ni l'autre; mais ils avoient beaucoup de discernement, & de ces fortes de lumières qu'on n'acquiert point par l'étude. Un prince trouve trop d'obstacles à devenir savant; le plus grand ce sont les adulateurs dont il est environné. Le courtisan, le gentilhomme de la chambre, le ministre, le précepteur, à tout ce que dit ou fait le prince, sont toujours prêts de s'écrier,

Pulchra, bene, recte.

*Pallefcet super his, etiam stillabit amicus
Ex oculis rorem, saliet, tundet pede terram.*

Il seroit donc bien surprenant qu'un prince, qui n'entend jamais la voix de la censure, & dont les oreilles sont, sans cesse, rebattues de louanges, parvint au point où parviennent peu de personnes après tant de veilles, & après avoir essayé tant de critiques : & il y a bien du vrai dans ce mot, que ce que les princes savent le mieux, c'est de monter à cheval, parce que les chevaux ne les flattent point.

La plupart des écrivains se mêlent d'écrire en Dialogue, qui de tous les genres est le plus difficile, & où l'on réussit le moins. C'est à peu près comme si un barbier se mettoit à jouer du violon.

Un missionnaire demandoit un jour à des habitans de la Groenlande : dites-moi, je vous prie, sur votre foi, qui vous croyez qui ait fait le ciel, la terre, & la mer ? Ils lui répondirent que de leur vie ils n'avoient pensé à de pareilles choses. Les nations qui ont eu l'avantage de naître dans un climat plus tempéré, ne sont ni si indolentes, ni si stupides. Un Inca du Pérou faisant prêcher le culte du Soleil à je ne sais quels peuples, qui habitoient les côtes de

la mer, ils lui répondirent qu'ils reconnoissoient pour leur Dieu la Mer, dont les poissons leur servoient de nourriture; qu'au contraire le Soleil, par sa trop grande chaleur, leur étoit souvent incommode & nuisible; mais que les Incas n'avoient pas tort de l'adorer, puisqu'ils habitoient un pays éloigné de la mer, & exposé aux rigueurs du froid.

Il faudroit que les Législateurs eussent toujours devant les yeux cette maxime de Caton, que les hommes, en ne faisant rien, apprennent à faire du mal. *Nam illud verum est Marci Catonis oraculum: nihil agendo homines male agere discunt.* Ne diroit-on pas que c'étoit là l'idée des Péruviens, chez qui appeller quelqu'un paresseux, fainéant, étoit une injure, comme c'en étoit une chez les Romains de l'appeler joueur; *aleo*. C'est cette maxime fondamentale dans le gouvernement des états, à qui on doit principalement attribuer la félicité & la grandeur de l'empire des Incas.

Les Sciences sont comme le Luxe: il faut que peu de personnes y participent.

Sans quoi ces deux choses, faites l'une pour exciter l'industrie des hommes, l'autre pour les éclairer, risquent de tourner à leur désavantage, & à leur perte ; comme si celui qui doit obéir, s'avisait de vouloir raisonner ; ou si celui qui à peine a de quoi se couvrir, vouloit briller par ses habits.

On prétend que la langue Hébraïque est très-pauvre, & très-pure ; pauvre, parce que le peuple Juif connoissoit peu les Arts & les Sciences ; pure, parce que sa Loi lui défendoit toute liaison avec des étrangers.

La langue Françoisé, disoit Brunetto Latini, maître du Dante, est la plus universelle de toutes les langues. Cela est vrai encore de nos jours ; non à cause des qualités particulières, ou du mérite intrinsèque de cette langue, comme les savans de cette nation en tombent eux-mêmes d'accord ; mais parce que de tout temps, on a écrit en François des choses agréables, & à la portée de tout le monde. Qui ignore qu'elle est une source in-tariflable de livres propres à faire passer le

temps avec plaisir ? Il en fût de même dans le siècle de Brunetto. Les Troubadours de Provence tenoient champ ouvert de poésie, & étoient *maîtres de toute sorte de gentillesse*. C'est sur eux que se formèrent nos premiers poètes. Chawer, en les prenant pour guides, épura un peu la Poésie Angloise. Je ne fais quel roi d'Espagne pria le Comte de Provence de lui envoyer quelques-uns de ses *maîtres de politesse*, comme on demande aujourd'hui à l'Électeur de Saxe des hommes expérimentés dans l'exploitation des mines. La langue Angloise sera toujours celle que les savans apprendront par préférence ; mais elle ne fera jamais une langue universelle, à moins qu'un Pitt, secondé par les Saunders, les Hawke, les Boscawen, les Clive, les Wolf, les Amherst, ne la porte dans toutes les parties du globe. La langue Espagnole fut étudiée en Italie au seizième siècle, & en France au siècle passé. Le grand Corneille en a emprunté quelques ouvrages dramatiques, qu'il a mis sur la Scène Françoisé, & le Cardinal Bembo fit des vers Espagnols. Au siècle passé, notre

langue fut fort en vogue chez les étrangers: Ménage, Régnier, & plusieurs autres François composèrent en Italien; de sorte qu'on les accusa alors de *Xénomanie*, défaut dont cette nation est aujourd'hui bien corrigée. Milton lui-même ne dédaigna pas de faire des vers en notre langue. Elle se soutient encore au-delà des Alpes, grâce à Métastasio, à nos Opéra comiques, & à notre Musique. La langue Française est toujours à la mode, par la raison qui fait rechercher les cuisiniers de Languedoc, les drapiers de Lion, & les coiffeuses de Paris.

Les Romains vinrent heureusement dans un temps où les autres avoient fait, depuis peu, toutes les expériences dont devoit résulter la science de conquérir l'univers. Leur discipline tenoit de la force & de la vigueur des Spartiates, qualités très-propres à vérifier l'oracle qui promettoit aux Romains l'empire du monde. Il faut pourtant bien se garder d'adopter ces trois maximes; de négliger la navigation, de ne point avoir de places fortes, & de ne pas détruire l'ennemi vaincu; maximes qui conduisirent Sparte à sa ruine.

Les

Les Anglois, qui dans la guerre présente devoient triompher dans les quatre parties du monde, perdirent d'abord Minorque, & avoient tout lieu de craindre pour leur propre pays. C'est ainsi que Fontenelle, qui devoit vivre près de cent ans, pensa mourir dans un évanouissement le jour même qu'il vint au monde.

Tout le monde regrette les Décades perdues de Tite-Live, & l'on souhaiteroit de les retrouver sous les ruines d'Herculanum, par préférence à tout autre livre de l'Antiquité. Pour moi, j'aimerois mieux qu'on retrouvât les livres perdus de Diodore de Sicile, qui renferment tant de choses curieuses & intéressantes; & ceux de Polybe; qui, s'il ne nous amuse pas par son style, nous instruit par l'utilité des choses dont il traite. Et quel trésor ne seroit-ce pas si l'on découvroit les écrits que Cornelius Nepos nous apprend qu'Annibal avoit composés en Grec? Ne pourroient-ils pas aller de pair avec les Mémoires de Turenne, & de Montécuculi, avec ceux que le Prince Eugène avoit faits de ses campagnes, mais qu'il jeta ensuite au feu, &

avec ceux d'un grand capitaine de nos jours, qui sachant vaincre comme Annibal, fait mieux que lui profiter de la victoire? Si l'on retrouvoit les Commentaires de Sylla, de Luculle, de Labiénus, de Pollion, d'Auguste, & plus que tout cela les Lettres de Jules-César à Cicéron, écrites durant le temps de la Guerre Civile? Ce qui nous manque des *Fastes* d'Ovide, seroit aussi une découverte bien précieuse, tant pour l'Érudition que pour la Poësie. Combien de ses élégies ne pourroit-on pas donner en échange de sa *Médée* si vantée par Quintilien, où il ne se livre pas, comme dans ses autres ouvrages, au feu de son génie, & dont il dit lui-même au second Livre des *Tristes*,

Quæque gravis debet, verba cothurnus habet?

Quelle fut l'entreprise la plus hardie, ou celle d'Annibal, qui partit d'Espagne, traversa les Gaules, surmonta les Alpes presque impraticables, & vint porter la guerre dans le cœur de l'Italie? ou celle de Scipion, qui dans le temps même qu'Annibal est en Italie, & menace Rome, prend

la résolution de passer en Afrique, & y passe?

Ce livre si fameux qui n'a paru encore qu'en partie, livre qui sera le dépôt de toute la science de l'homme, à l'article *Académie*, ne dit rien de l'*Académie de la Crusca*, à qui la langue Italienne a tant d'obligation, & qui fut la mère de l'*Académie Françoisé*. Au mot *Ephémérides*, il n'est fait aucune mention des *éphémérides de Manfredi*, ouvrage le plus parfait qui ait paru en ce genre, & que les Chinois mêmes étudient comme tel. Enfin dans la célèbre & savante Préface qui est à la tête de cet ouvrage, on élève jusqu'aux nues les erreurs de Descartes, comme s'ils avoient enfanté les vérités découvertes & mises au jour par Newton. Quant à notre Galilée, qui en vertu de ses théorèmes sur le mouvement accéléré des corps pesans, & sur celui des projectiles, est le fondateur de la vraie Philosophie & de l'Astronomie physique; on se contente de parler de lui comme d'un homme qui a donné quelques éclaircissémens en fait de Géographie, & on le relègue dans la foule, pour

ne pas dire parmi la populace des philosophes.

La vie pastorale, dont les poètes Bucoliques nous font une si agréable peinture, est précisément la vie primitive des hommes, qui a bien changé depuis par la fondation des villes, & par l'établissement de tant de gouvernemens différens. C'est ainsi que les naturalistes voient dans le chien de berger l'origine & la souche de toutes les races de chiens, qui par la force des climats, & de l'éducation, sont devenues aussi différentes entr'elles que les Gascons le sont des Hollandois.

La lettre que Servilius écrit à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie, est le modèle de toutes les lettres de consolation; & celle où Horace recommande Septimius à Tibère, devrait être le modèle de toutes les lettres de recommandation.

Comme les enfans sont plus cruels que les hommes faits; ainsi les plus sévères de toutes les Académies ce sont celles qui travaillent sur la Langue. Quelle guerre le Tasse n'eut-il pas à soutenir chez nous, avant de

pouvoir être cité dans notre Dictionnaire ? Quelles guerres n'a pas déclarées aux meilleurs auteurs de France l'Académie Française, fille de la *Crusca* ? Elle critiqua l'Ode de Malherbe sur le voyage de Henri IV dans le Limousin, & trouva en examinant les 17 premières Stances, qu'elles péchoient contre la langue d'un bout à l'autre. L'Abbé Gédoin porta à l'Académie sa fameuse traduction de *Quintilien*, pour l'y faire examiner, avant de la donner au public. Il n'y avoit pas une page qui ne fourmillât de fautes : si bien que, s'il vouloit faire imprimer son livre, il falloit qu'il se passât de l'approbation des Quarante. Racine lui-même, cet écrivain si exact & si châtié, ne fut pas à couvert de leur critique. Que n'a-t-on pas dit pour & contre ce vers mis dans la bouche d'Hermione parlant à Pyrrhus, dans la Tragedie d'Andromaque,

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle?

Cette belle ellipse, qui convient si bien au transport d'une passion impétueuse, fut condamnée ; comme si un beau raccourci

étoit une faute en peinture. Les Académies font mal de vouloir ainsi réprimer l'effort du génie : c'est comme si on vouloit qu'en pleine campagne on observât exactement les règles du manège. Et Mademoiselle de Gournai n'eut pas tort, lorsque voyant l'Académie Française s'occuper de pareilles minuties, & faire peu de cas de Montaigne, elle dit que cette Académie ne feroit que de l'eau claire.

Il semble que les modernes ne sauroient faire une belle & grande action dont nous ne trouvions un exemple chez les Romains. C'est de quoi on aura trouvé plus d'une preuve, pour peu que l'on soit versé dans l'Histoire. En voici une qui mérite d'être rapportée. L'Amiral Anson, ayant, après les plus grands efforts, doublé le Cap Horn, aborda à l'île de Jean Fernandès dans la mer du Sud, pour rétablir son équipage, & le guérir du scorbut, effet ordinaire d'une aussi longue navigation. Tout le monde fait que les végétaux sont le spécifique le plus efficace contre cette terrible maladie. Il en fit semer une grande quantité dans l'île, non point pour ses matelots,

déjà guéris par les végétaux qu'ils y avoient trouvés, mais pour ceux qui pourroient y aborder à l'avenir, & à qui il vouloit préparer le plus parfait remède contre le mal endémique, si je puis le nommer ainsi, auquel sont sujets les navigateurs. Nous lisons dans l'Histoire de Camden, que de son temps on prétendoit, chez les Anglois, savoir par tradition, que les Romains avoient coutume de semer toutes sortes d'herbes vulnéraires autour de leurs fortifications. En effet, dit-il, c'est le long de leur grand-mur, élevé par Lollius Urbicus pour défendre l'Angleterre contre les entreprises des Écossais, que les apoticaire du pays vont encore herboriser, & chercher des simples spécifiques contre les blessures. Les anciens, par un effet de leur sagesse, vouloient que les soldats trouvassent le remède au lieu même où ils alloient affronter le mal.

Pour faire voir combien la liberté élève le génie des écrivains, je crois qu'on pourroit citer ces vers de Chetwood :

*True poets souls to princes are ally'd,
And the world's empire with wits kings divide.*

*Heav'n trusts the present time to monarch's
care;*

Eternity is the good writers share.

Au commencement du siècle passé, les François fournissoient à l'Angleterre & du blé & de la philosophie. Aujourd'hui il faut que les François tirent d'Angleterre & la philosophie & le blé.

Sur les vases de porcelaine du Japon & de la Chine, & à la face du larmier du temple de Nîmes qu'on appelle *la maison quarrée*, aussi bien qu'en d'autres anciens édifices, on trouve le même ornement de ces rubans, ou petites bandes qui s'entrelacent ensemble d'une certaine façon, & que les François nomment *guillochis*. Dans l'Architecture Chinoise, & dans quelques ruines de la haute Égypte on voit des colonnes qui au lieu de base, portent sur un Ove. A la principale porte du palais d'Is-pahan il y a des colonnes qui, comme le Dorique Grec, n'ont point de base, & portent à terre. Il n'est donc pas surprenant que deux Législateurs, sans s'être rien communiqué, se rencontrent dans quelques

réglemens particuliers, ni que la même pensée se présente à deux écrivains.

Personne, dit un sage, ne parle mieux de la Lyre que celui qui fait la toucher. Un autre, qui avoit autant d'esprit que de sagesse, a dit :

*Cui lecta potentur erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

En un mot, il est bien naturel que ceux qui savent le mieux une chose, soient aussi ceux qui en parlent & en écrivent le mieux. Personne n'a mieux écrit sur la Peinture que Vasari, qui étoit peintre de profession. Annibal Caro, à qui il avoit communiqué son ouvrage, le loue beaucoup pour la clarté du style, pour la propriété des termes, pour avoir renfermé beaucoup de choses en peu de mots, pour n'avoir pas affecté de mettre le Verbe à la fin de la phrase, & pour avoir évité le pédantisme si fort en vogue de son temps. Il auroit pu aussi le louer sur la vivacité de son expression, sur ses métaphores, & sur ses comparaisons, qui sont de nature à n'avoir pu s'offrir qu'à l'esprit d'un homme qui est

maître de son sujet, & qui va de *conserva* avec lui, comme s'exprimeroient les Anglois. Il dit, par exemple: *i di sotto in su ben fatti bucano le volte* (1)... *il colore troppo acceso offende il disegno, lo abbacinato, smorto, abbagliato e troppo dolce pare una cosa spenta, vecchia e affumicata* (2). *Gl'ignudi degli antichi pittori*, dit il encore, *non erano ricerchi con muscoli, con quella facilità graziosa e dolce, che apparisce fra il vedi e non vedi, come fanno la carne e le cose vive* (3). Parlant de la peinture à fresque, il dit: *disteso il cartone sul muro, s'incomincia di calcarne i dintorni con un ferro*

Note. Nous avons cru devoir placer dans le texte les expressions Italiennes du Vasari & de Palladio, & en donner en note une courte explication.

(1) „ Les figures qui plafonnent bien, enfoncent la voûte ”.

(2) „ Le coloris fait tort au dessin, s'il est trop éclatant; & s'il est obscur, pâle, & trop doux, il donne l'idée d'un tableau terni, vieux, & enfumé ”.

(3) „ Les anciens peintres, dans le nu, n'exprimoient pas les muscles avec cette grâce facile qui les indique plutôt qu'elle ne les montre, comme cela a lieu dans les hommes vivans ”.

*in sull'intonaco della calcina, la quale per
esser fresca acconsente alla carta, e così ne
rimane segnata (1). Enfin, par rapport à
la difficulté qu'il y a à peindre dans ce
genre, il dit que c'est il modo più risoluto,
franco, e virile che vi sia. Si lavora al bujo,
ajoute-t-il, o con occhiali di colori diversi
dal vero (2), puisqu'on ne voit les cou-
leurs telles qu'elles sont, que la chaux ne
soit bien séchée. Il y a dans son ouvrage mil-
le expressions pareilles, pleines d'ame & de
vie, & qui lui méritent une place honorable
parmis les écrivains. On trouve aussi de ces
façons de parler dans le Livre de notre grand
architecte André Palladio, par exemple, *le
cornici che salgon sopra le volte (3)*, dans un*

(1) „ Ayant appliqué le carton sur le mur,
„ on commence à calquer les contours avec un
„ fer sur l'enduit de la chaux, qui étant fraîche,
„ obéit, & cède au carton, & en demeure ainsi
„ marquée ”.

(2) „ C'est la manière la plus hardie & la plus
„ mâle que nous ayons. On travaille à l'aveu-
„ gle, ou avec des lunettes d'une couleur différen-
„ te de la vraie ”.

(3) „ Les corniches qui montent sur les
„ voutes ”.

style qui pour sentir un peu le Vénitien, n'en est pas moins énergique: *i frontespizi fatti per accusare il piovere delle fabbriche...*(1) *pietre avezze a' venti, alle piogge, e al ghiaccio.*(2).... *il piombo negro si lascia maneggiar dal martello* (3)... *le progettature troppo grandi delle cornici, se sono in luogo chiuso, lo fanno stretto e sgarbato* (4). Y a-t-il une expression plus noble & plus riche, si je puis parler ainsi, que celle-ci, *si faranno le fronti dei tempi, che guardino sopra grandissima parte della città, acciocchè paja la Religione esser posta come per custode e protettrice de' cittadini* (5)?

(1) Ceci probablement doit signifier „ que „ le fronton représente un toit qui penche également des deux côtés pour faire écouler la „ pluie”.

(2) „ Des pierres accoutumées au vent, à „ la pluie, à la glace”.

(3) „ Le plomb noir se laisse manier au mar- „ teau”; c'est à dire qu'il est ductile.

(4) „ Le trop de saillie des corniches dans „ un lieu fermé, le rétrécissent, & le rendent „ défagréable”.

(5) „ Les frontispices des temples doivent „ dominer sur la plus grande partie de la ville,

Son style est, comme ses bâtimens, simple, solide, clair, & ne manque pas de beauté: ses ornemens résultent de l'effet même qu'il produit; c'est un corps entier & fini, où chaque membre convient à l'autre, & où tous les membres sont nécessaires au but qu'on se propose; je me sers ici des propres termes de cet auteur. Il est surprenant qu'il ne se soit trouvé personne qui l'ait loué comme écrivain, pas même ceux qui ont écrit sa vie, quoique selon l'usage, ils dussent être ses panégyristes, & que souvent même ils le soient mal à propos, & relativement à des parties de l'Art où il n'a point excellé. Cela ne viendrait-il pas de ce que la plupart des gens s'imaginent qu'on ne sauroit bien réussir en plusieurs choses à la fois, & qu'un homme qui pendant presque toute sa vie a manié l'équerre & le compas, n'est pas en état de manier la plume? Un mot d'ailleurs qui n'est pas bien Toscan, comme il s'en trouve dans les écrits de Palladio, suffit pour décrier un livre, & le faire mettre au rang des Annales de Volusius, afin qu'il paroisse que la Religion est la gardienne & la protectrice des citoyens."

à qui Catulle donne une si sale épithète que l'odeur nous en monte encore au nez.

Condivi raconte, dans la vie de Michel-Ange, que cet artiste ayant été envoyé à Carrare pour en faire tirer des marbres, il lui vint dans l'esprit d'élever sur ces montagnes un Colosse que les navigateurs pussent voir de loin. Il y en trouva même une espèce d'ébauche, les anciens ayant eu la même pensée que lui. Il se repentait souvent de n'avoir pas exécuté ce projet. Cela devoit faire encore plus de peine aux navigateurs, si de pareilles choses pouvoient leur en faire. Quelle belle chose n'eût-ce pas été que ce Colosse apperçu à une si grande distance dans la mer? il eût ressemblé à cet évêque dont le Tassoni dit que ses bénédictions embrassoient un mille de pays. Le fameux Saint-Charles des îles Borromées, dont le nez contient tant de tonnes d'eau, & l'Apennin de l'Ammannati, que l'on voit à Pratolino, auroient été des pygmées en comparaison. Une des plus heureuses imaginations du Camoëns, c'est ce géant monstrueux qui se présente

aux Portugais près du Cap de Bonne Espérance, se disant chargé de garder l'entrée des mers orientales, & qui leur fait des menaces terribles, en cas qu'ils osent passer outre. Sa tête s'élève jusqu'aux nues, & ses pieds touchent jusqu'à un fond de la mer où la sonde ne put jamais arriver. L'idée de Michel-Ange, n'étoit assurément pas moins belle; & si elle eût eu lieu, un moderne auroit fait sur les monts de Carrara ce que du temps d'Alexandre, le hardi Dinocrate vouloit faire du mont Athos, & qu'il ne fit point.

Entre tous ceux qui ont loué les belles galeries dont Palladio a entouré l'ancienne Basilique de Vicence, je n'en trouve aucun qui parle de la grande difficulté qu'il y avoit à vaincre, & dont Palladio devoit le plus se féliciter d'être venu a bout. Il s'agissoit de faire en sorte qu'en raccordant le neuf avec le vieux, les colonnes des nouveaux Ordres extérieurs pussent rencontrer avec les pilastres Gothiques qui soutiennent l'intérieur du bâtiment, & cela avec grâce & proportion. Ces deux mots suffiront à qui est au fait de l'Architecture; & pour qui n'en a aucune

connoissance, la plus longue leçon Académique ne le lui apprendroit point.

La plupart des hommes se plaignent de leur mauvaise fortune, qui ne leur a jamais présenté de moyens pour faire briller leurs talens. Oh, si j'avois eu des livres & la commodité d'étudier, comme un tel & un tel, si j'eusse trouvé des occasions favorables, si le prince m'avoit favorisé; je serois parvenu à la gloire d'homme de lettres, de capitaine, de ministre. Il faudroit répondre à ces gens-là ce que le Titien disoit à ceux qui croyoient qu'il avoit trouvé, pour ses tableaux, une espèce de couleur particulière & toute nouvelle: les plus belles couleurs, répliquoit-il, se vendent à Rialto.

L'esprit & la science ne sont pas moins nécessaires l'un que l'autre, pour porter un ouvrage à sa perfection: le feu de l'imagination & la maturité du jugement doivent également y concourir, grâce que le Ciel n'accorde pas à tout le monde. Sans cet heureux assemblage de contraires, sans cette consonance discordante, ce contrepoint de qualités, on ne voit rien dans les Beaux-Arts

Arts qui soit complet, & de parfaite harmonie. Il en est de la Nature comme de l'Art; & nous en voyons, tout autour de nous, la preuve la plus magnifique dans la structure du monde, qui est son chef-d'œuvre. Si dans le système planétaire il n'y avoit que la force tangentielle ou centrifuge; il y a long-temps que l'univers entier seroit dissous, & dispersé dans l'immensité de l'espace. Si au contraire il n'y avoit que la force attractive, ou centripète, tout seroit réduit en une très-petite masse. C'est par le combat de ces deux forces dûment tempérées que les planètes tournent autour du Soleil, que tout le système est dans un parfait équilibre autour du centre commun de gravité, & que s'entretient cet ordre merveilleux, & cette parfaite harmonie qu'un œil géométrique apperçoit dans les Sphères célestes, & dans la grande machine du monde.

L'esprit géométrique, & le goût du Dessin ne se bornent pas aux Mathématiques, & à la Peinture. Toutes choses d'ailleurs égales, celui qui aura étudié la Géométrie, fera un discours mieux arrangé, &

plus concluant que celui qui ne connoît pas son Euclide: de même celui qui se fera appliqué au Dessin, s'habillera de meilleur goût que celui qui n'aura jamais tracé de ligne; son bureau sera mieux fait, sa chaise plus commode.

Le temps que Michel-Ange employoit à l'étude, Baccio Bandinelli le passoit à faire sa cour à la Duchesse de Florence, & à ceux de sa maison. De là vient qu'il avoit souvent plus d'ouvrage que Michel-Ange. Cela a toujours été de même, & le sera toujours.

*Les grands hommes, Colbert, ne sont pas
courtisans,*

disoit un excellent génie. Mais des hommes qui ne sont pas des Colberts, exigent qu'on leur fasse la cour, & qu'on leur rende des hommages. Ainsi les Baccio seront toujours préférés aux Michel-Ange, & les hommes ordinaires, & sans talent, auront plus de vogue que les grands hommes.

Il ne règne peut-être pas tant de jalousie entre nation & nation, entre femme & femme, qu'il n'y en a en Italie entre les

diverses écoles de Peinture. Au lieu de se décrier réciproquement, pourquoi ne cherchent-elles pas à s'approprier les talens & les avantages dont l'une jouit, & qui manquent à l'autre? On a dit que ce seroit une belle chose que de voir un Anglois qui parlât, & un François qui pensât. Je crois qu'il seroit encore plus curieux de voir un Vénitien qui dessinât, & un Romain qui fût colorier.

Non seulement on retouche les tableaux, mais encore on les contrefait, & on les frelate comme les vins. La plupart des faiseurs de pastiches pourrbient bien faire le même serment que prêta devant les juges un marchand de vin de Londres. Il jura que dans les boïssons qu'il vendoit pour du Bourgogne & du Champagne, il n'entroit pas une goutte de vin.

Galilée a fait un grand nombre de découvertes; & de plusieurs autres il s'en est approché de si près qu'il ne manquoit qu'un pas de plus pour y atteindre. Tout le monde sait qu'il a le premier frayé la route pour trouver les lois du mouvement des projectiles, & celles de la chute des corps.

pesans. Dans l'Astronomie, s'il n'a pas inventé les Lunettes d'approche, au moins a-t-il été le premier qui les ait appliquées à la contemplation du ciel, & à établir le vrai système du monde. En nous apprenant l'avantage qu'on pouvoit tirer des Satellites de Jupiter, qu'il avoit découverts, il mit, pour ainsi dire, la dernière main à la Géographie. Il fut l'inventeur du Microscope; & s'il est permis de parler d'une chose que peut-être on regardera aujourd'hui comme une minutie, il s'aperçut que la rosée brûle les grains du froment, parce que les petits globes dont elle est composée, font sur ces grains l'effet du miroir ardent. Il eut un pressentiment de la pesanteur de l'air; mais la gloire de cette découverte étoit réservée à son disciple Torricelli, plus fameux encore par l'expérience du baromètre que par la profonde connoissance qu'il avoit de la Géométrie. Dans la méthode des Indivisibles, il servit de guide à un autre de ses disciples, à Cavalieri, qui a frayé la route au calcul infinitésimal. L'horloge à pendule, d'où dépend l'exactitude des observations astrono-

miques, ne lui fut pas inconnue; & à parler vrai, Huygens n'a fait qu'y ajouter la Cycloïde. Pour trouver la Longitude sur mer, il avoit imaginé de placer un bino- cle dans un morion, & d'observer, par ce moyen, les immersions & les émerfions des Satellites de Jupiter, fans craindre le mouvement du vaisseau. Il crut que la Caténaire étoit une Parabole, & elle est engendrée de la Parabole; que la courbe de la plus facile descente étoit le Cercle; & elle est engendrée du Cercle. Il s'apperçut du magnétisme qu'il y a entre la Lune & la Terre, & fut sur la voie de découvrir l'Attraction universelle.

Newton, Molière, & Raphaël sont les trois plus grands hommes dont puissent se vanter l'Angleterre, la France, & l'Italie. De là il semble qu'on pourroit conclure que les Anglois approfondissent d'avantage la Philosophie naturelle, que les François saisissent & peignent mieux les ridicules, & que les Italiens ont le sentiment du beau plus délicat que les autres nations.

Luculle, après avoir passé sa jeunesse dans les charges civiles, sans autre guide que la lecture des livres qui traitoient de la

Guerre, & ses entretiens avec les gens du métier, part de Rome, & arrive en Asie général consoimé. C'est de quoi ce grand homme devoit naturellement s'applaudir; & c'est en effet là le sujet des grandes louanges que lui donne Cicéron dans le Livre qu'il lui dédie. Cromwell, du sein de la Politique, passa à l'Art militaire; à peine y fut-il initié, qu'on le mit à la tête des armées, où par ses talens, & par sa valeur, il changea la face de l'Angleterre; ce qui le flattoit si fort que sur une des médailles frappées en son honneur on lit cette épi-
 graphe, ATTAMEN BONUS IMPERATOR.

Depuis qu'on a découvert que l'Amérique & l'Asie ne sont séparées au Nord que par un petit bras de mer, il n'a pas été difficile de peupler l'Amérique septentrionale. Les Tartares passèrent aisément ce détroit sur la glace, & furent les pères de ces nations sauvages qui habitent le Septentrion de l'Amérique, & qui ressemblent assez à ces Tartares vagabonds placés au Septentrion de l'Asie. Invités par la bonté du pays, & par la douce chaleur du

Soleil, il leur fut ensuite très-facile de se répandre au Midi. Mais parce que dans ces contrées méridionales on découvrit des nations policées, & qui n'avoient rien de sauvage, il fallut leur chercher une autre origine. On trouva par hazard, dans les Annales de la Chine, que dès le cinquième siècle les Chinois avoient fait je ne fais quel voyage par mer en Amérique. C'en fut assez pour donner une filiation aux princes qui fondèrent l'empire du Mexique, & aux Incas, à qui le florissant royaume du Pérou doit son origine, & pour les faire descendre de ce peuple Asiatique dont les arts & l'histoire étoient déjà devenus un objet si intéressant pour les littérateurs d'Europe. Pour appuyer ce sentiment, on pourroit alléguer une certaine ressemblance qu'il y a entre les mœurs & les usages des Péruviens & ceux des Chinois; par exemple, de punir les pères pour les crimes des enfans, de regarder l'oïveté comme le plus grand des maux qui puisse infecter la société civile, d'exciter, autant qu'il se peut, l'industrie du peuple, d'avoir une grande attention, & de grands égards pour

l'Agriculture. Il est pourtant bien vrai qu'on trouvera aussi chez les Péruviens des usages communs avec d'autres peuples, qu'aucune tradition, aucun monument ne nous apprend avoir été en Amérique. Comme chez les Japonois, c'étoit chez les Péruviens une maxime fondamentale d'état d'élever à la cour les fils des plus grands seigneurs, & de les y garder comme des otages de la fidélité de leurs pères. Comme chez les Turcs, l'ignorance y étoit l'appanage du peuple. Conformément à la politique des Romains, la discipline militaire y étoit fort sévère, & très-exactement observée; la langue de la capitale devoit être la langue universelle de l'Empire; ils envoyoit des colonies dans les provinces conquises, & leur permettant de conserver leurs anciennes lois, ils leur laissoient une image de liberté. C'est donc la navigation des Chinois en Amérique, & non la ressemblance des usages entr'eux & les Péruviens, qui fait la force de l'argument d'où l'on prétend conclure que Manco-Capac, & la race des Incas, législateurs du Pérou, étoient descendus des Chinois.

Mais à peine trouve-t-on dans les livres quelque trace de ces navigations anciennes; on n'y voit aucune circonstance, aucun enseignement qui puisse répandre du jour sur un fait de cette importance. D'ailleurs, quelque habiles navigateurs que nous paroissent les Chinois dans leurs vieilles Chroniques, la vérité est que dans des temps plus rapprochés du nôtre, & moins éloignés de la fondation de l'empire du Pérou, ils avoient perdu leurs cartes marines. Ce ne fut qu'au quinzième siècle qu'ils découvrirent l'île Formose, qui est tout près de leurs côtes, & ils ne tardèrent pas à en oublier le chemin, qu'ils ne retrouvèrent que longtems après. Seroit-il possible qu'une nation qui n'a jamais rien changé dans ses mœurs ni dans ses usages, qui a toujours religieusement conservé tous les arts établis dès les premiers temps, eût laissé perdre l'art de la navigation, si étroitement lié avec le commerce, dont elle n'a jamais cessé de faire profession? Ces difficultés semblent déranger un peu l'origine Chinoise qu'on veut donner aux Législateurs Américains. Mais y a-t-il quelque diffi-

culté à imaginer que chez les nations les plus barbares il peut se trouver un homme d'un génie sublime, tel que fut Manco-Capac chez les Péruviens?

N'y a-t-il pas eu dans notre continent des gens sortis de la lie du peuple qui se sont élevés par leurs talens, & par leur conduite? N'a-t-on pas vu un Hali Patrona, un Masaniello, un Cavalier, un Agathocle? Je ne parle pas des anciens Législateurs: ce ne furent que des esprits adroits, qui entreprirent de conduire le peuple grossier, comme les bergers conduisent leur troupeau. Mais, au milieu des ténèbres des siècles les plus barbares, n'a-t-on pas vu briller un Castruccio, qui, si la mort n'eût pas arrêté ses projets, alloit par sa valeur se rendre maître de la Toscane, & de toute l'Italie? Croirons-nous que la Nature, qui a si libéralement prodigué ses trésors à l'Amérique, ait été si avare envers elle du côté de l'esprit, que si par un heureux hazard il y a paru quelque homme à grands talens, il faille, à travers mille difficultés, & une mer immense, lui chercher

une origine, & une famille dans un autre monde?

Il n'y eut peut-être jamais de poète qui ait entrepris d'exprimer dans ses vers des peintures plus difficiles, & qui y ait réussi plus heureusement que le Dante. Il n'y a qu'à l'ouvrir pour être convaincu que son expression répond à la force de la pensée, & qu'il a des morceaux comparables à tout ce que Rome & la Grèce ont produit de plus achevé (*).

Se peut-il rien de plus contradictoire que de voir, chez les Romains, l'Archimime charger le caractère de l'Empereur dont on faisoit l'Apothéose. Dans le temps que l'aigle, emblème de l'ame de Vespasien, alloit prendre l'essor, & s'envoler vers le ciel, l'Archimime, qui représentoit Vespasien, voulant donner une idée de l'avarice de ce prince, demanda au directeur de la pompe funèbre combien elle coûtoit; & ayant su qu'elle montoit à des millions, parbleu, répondit-il, donnez-moi une cen-

(*) Ici le Comte Algarotti cite quelques-uns des vers du Dante, qu'il croit pouvoir soutenir ce parallèle.

aine de mille écus, & jetez mon cadavre dans le Tibre.

Le savant & judicieux Abbé Du-Bos ne trouvoit, dans les ouvrages de ses compatriotes, aucune phrase imitative que celle qu'on voit dans l'Ode de Despréaux sur la prise de Namur. L'auteur y peint un soldat qui gravit sur la brèche, & qui veut

*Sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.*

On pourroit peut-être y joindre ce trait de Racine dans le fameux récit de la mort d'Hippolyte,

L'effieu crie, & se rompt.

Il a d'ailleurs toutes les raisons du monde de se moquer de la description imitative que Ronsard a prétendu faire du vol de l'alouette, & de ce vers par lequel on a voulu peindre un coursier,

Le champ plat bat, abat.

Il prouve assez bien que la langue Française est un terrain ingrat pour la Poésie ;

& peut-être que M. Bourbon n'avoit pas tout le tort en disant qu'il croyoit boire de l'eau, lorsqu'il lisoit des vers François.

Il y a eu de bons faiseurs de pastiches en Poësie, aussi bien qu'en Peinture. Sigonius a fait le livre de Cicéron de *Consolatione*, qui étoit perdu; & ce fut Juste Lipsé qui reconnut la contrefaçon. L'Abbé Régnier contrefit une Ode de Pétrarque, & la supposant trouvée dans la poussière avec de vieux manuscrits, il fit croire à l'Académie même de la *Crusca* qu'elle étoit de ce poëte. Rien de plus beau que ce fragment de Trabéas contrefait par Muret, & que Joseph Scaliger cita, dans son Commentaire sur Varron, comme un véritable fragment de Trabéas, trouvé dans un ancien manuscrit,

*Here, si querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miseris mortalium,
Auro paranda lacrymarum contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quam nœnia Præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ consilium, non fletum ex-
petunt.*

Au commencement de ce siècle, le Prince Eugène & Mylord Sunderland, amateurs des talens en tout genre, firent anchérir les belles éditions & les estampes d'Italie; de même qu'au siècle passé l'émulation de Philippe IV, roi d'Espagne, & de Charles I, roi d'Angleterre, avoit fait monter les tableaux des grands maîtres à un prix trois fois plus haut qu'il n'étoit auparavant.

Dans l'Orient, l'âne est grand & beau, il a le poil uni & luisant. Homère ne fait aucune difficulté de comparer à cet animal Agamemnon, le Roi des Rois. Un Missionnaire écrit à une Dame que la maison de je ne fais quel roi des Indes se faisoit gloire de devoir son origine à un âne.

Les Princes font, comme les amans; dès qu'ils cessent d'être amis, ils deviennent ennemis.

On doit écrire dans sa langue maternelle; quand il s'agit d'éloquence, de poésie, ou de matières qui appartiennent proprement à l'esprit. Ce n'est qu'alors que nos ouvrages pourront plaire à nos contemporains, & passer à la postérité.

Mais, lorsqu'il est question de matières scientifiques, de choses utiles ou nécessaires à la société civile; il seroit à souhaiter que les gens de lettres de tous les pays s'accordassent à écrire dans une langue commune à tous les peuples. Il y eut autrefois un Allemand rempli de zèle pour le bien public, qui imagina je ne fais quel idiome formé de nombres, lequel auroit servi comme de chiffre universel à toutes les nations de la terre. D'autres ont souhaité que l'on cherchât un langage philosophique, composé de peu de racines, qui exprimassent les idées substantielles des choses, à peu près sur le modèle de la langue Chinoise. Mais, sans multiplier des inventions superflues, n'avons-nous pas la langue Latine pour servir de langue universelle? Elle est déjà, chez les nations de l'Europe, la dépositaire de la Religion & des Lois: ne fauroit-elle l'être des découvertes que l'on fait dans la Physique, dans la Médecine, dans les Arts? Il seroit triste que ces découvertes restassent longtemps ensevelies dans une langue, avant de recevoir une nouvelle vie par la traduction qu'on en fe-

roit en une autre. Et il n'y auroit point de risque que nos bibliothèques fussent surchargées de livres Latins modernes. Enfin, il faudroit qu'on se comportât en cela comme on le fait à l'égard des bâtimens publics: ils sont presque tous construits sur le même modèle; sauf aux particuliers de bâtir à leur gré leurs propres habitations.

Celui qui a sous les yeux le modèle qu'il veut imiter, a de grands avantages sur celui qui est obligé de le chercher au loin, par un effort d'imagination ou de génie. Cela nous fait découvrir une des raisons pourquoi les Grecs l'emportèrent sur tous les autres peuples dans le Tragique. Ils n'avoient garde de faire comme firent depuis les Latins, & comme nous faisons encore: ils ne mettoient jamais sur la Scène des personnages étrangers, & ne les choisissoient que parmi leurs compatriotes. Il faut en excepter le seul Xerxès d'Eschyle, où tous les personnages sont des Perses. Mais les Grecs connoissoient aussi bien les Perses que les Italiens connoissent aujourd'hui les François. C'est aussi par la même

me

mè raison que le Comique François, le divin Molière, est si fort au-dessus de Corneille & de Racine.

Africa te teneo, dit Jules-César en tombant au sortir du vaisseau qui l'avoit porté en Afrique. *Je ne vous demande pas d'autre oracle*, dit Alexandre, lorsqu'en un jour qui n'étoit pas destiné à rendre des oracles, il prit la Sibylle par le bras, & la traîna au sacré trépied. Ces traits font voir que les grands hommes savent tirer avantage de tout : & l'effet que ces mots produisirent sur le peuple, nous apprend que la première qualité d'un chef de parti, ou d'un général d'armée, c'est la présence d'esprit.

Dans toutes les religions du monde, les menteurs sont les plus grands de tous les pécheurs.

Le Roman de Cervantès est de tous les livres modernes celui qui a eu le plus de succès. On peut le conclure de ce que toutes les nations regardent le héros de ce Roman comme leur compatriote, & que pour marquer un fanatique, en quelque chose que ce soit, ils disent, c'est un Don-Quichotte.

Il n'est peut-être aucun poëte dont les vers soient aussi forts de choses que ceux de Voltaire, ni personne qui les fasse avec autant d'aisance, & y mette autant de grâce. Entre mille exemples, je ne veux rapporter ici que ces vers qu'il fit pour la Sallé, également célèbre par son talent pour la danse, & par sa sagesse :

*De tous les cœurs & du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus.*

*De Diane c'est la Prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.*

à moins qu'on ne trouve encore plus expressifs, & plus remplis les deux vers suivans, que le grand maître de Malte devoit faire graver en marbre dans le lieu de sa résidence :

*Ce stérile rocher, qu'ennoblit la vaillance,
Est le rempart de Rome, & l'écueil de Byzance.*

Il en est souvent des esprits comme des corps. Ceux qui s'échauffent aisément, se refroidissent bientôt; & ceux qui ont de la peine à s'échauffer, conservent plus longtemps leur chaleur.

Euclide eut en vue de faire un excellent traité de Géométrie, & un des meilleurs livres de Logique. Il s'imagine avoir à faire au plus grand chicaneur du monde, qu'il veut convaincre par la force de la raison. Il établit d'abord quelques principes simples & incontestables, & conduit ensuite pas à pas son homme aux choses les plus composées & les plus difficiles, mais toujours par démonstration. Il ne passe jamais d'un sujet à un autre qu'ils ne soient liés, & que le second ne soit une suite du précédent. Ainsi les modernes qui ont changé l'ordre d'Euclide, en faisant un Livre à part des Triangles, un autre des Cercles &c, ne l'on point du tout compris; & au contraire ils n'ont fait que le défigurer & le gâter; comme, si on vouloit séparer les diverses couleurs dont le mélange forme un *Quipos* Péruvien, & en détermine le sens, on ne feroit que le détruire. Et Newton avoit coutume de dire qu'il falloit étudier Euclide dans Euclide même.

Il est bien surprenant de voir, en certaines pratiques fondées sur les connoissances physiques, les anciens procéder avec

autant, & peut-être avec plus d'exactitude que nous, qui en pareilles matières avons tant de secours dont ils manquoient. M. Delisle s'est servi utilement des mesures itinéraires des Romains dans la construction de ses cartes géographiques, & peu s'en faut qu'il n'y fasse autant de fond que sur les observations astronomiques. La Latitude de Rome, telle que M. Bianchini l'a donnée dans ces derniers temps, diffère de celles qu'avoient données d'autres Astronomes modernes; mais elle est précisément la même que celle qu'on trouva autrefois par le moyen de l'ombre du Gnomon dans le Solstice d'été, & que Vitruve nous a conservée. Bien plus: Picard trouva une différence de direction qui pouvoit aller à 18 minutes, dans la fameuse Méridienne que Ticho-Brahé avoit tirée à Uranibourg. Plutôt que d'attribuer cette différence à une erreur de Ticho-Brahé, on aima mieux l'expliquer par un nouveau principe astronomique, en vertu duquel les pôles terrestres ne répondroient pas toujours aux pôles célestes. On proposa aux Astronomes cette question, qui ne pouvoit être décidée que

par une longue suite d'observations que feroient nos descendans. Mais M. de Chazelles ayant vérifié que les quatre côtés de la grande pyramide, élevée, il y a trois-mille ans, près de Memphis, regardent précisément les quatre points cardinaux du monde, l'habileté des Égyptiens termina la question que Ticho-Brahé, malgré tout l'appareil de ses instrumens, avoit fait naître sur la variabilité des pôles du monde, & qui alloit mettre la confusion dans l'Astronomie.

La guerre que le siècle passé vit s'élever entre les gens de lettres, ne fut pas une petite guerre. Il s'agissoit de savoir si les anciens l'emportent sur les modernes dans les Arts & dans les Sciences, ou si la supériorité est due aux derniers. Quelques écrivains, avec une hardiesse téméraire, & presque scandaleuse, attaquèrent les plus grands génies de la Grèce & de Rome. Ils paroissoient faire des plus ingénieuses productions de l'Antiquité aussi peu de cas que les femmes en font des habillemens & des parures qui ont passé de mode. D'autres se faisoient scrupule d'a-

voir le moindre doute sur la perfection d'un auteur qui vivoit il y a deux-mille ans : & à travers l'intervalle de tant de siècles, ils voyoient tous les objets grossis, à peu près comme l'interposition des objets terrestres fait paroître la Lune plus grande à l'horizon. Les esprits sensés gardèrent un juste milieu entre ces deux opinions. Mais quoiqu'ils convinssent, sans peine, que les derniers siècles avoient produit de grands génies, & qu'ils trouvaient quelques défauts dans les écrivains des temps plus reculés, ils soutenoient que dans les arts qui dépendent du Dessin, dans les Mécaniques, dans l'Art militaire, dans l'Éloquence, & dans la Poësie, les anciens surpassoient de beaucoup les modernes. Ils regardoient Homère, Demosthène, Xénophon, Horace, & Virgile comme les sources de la véritable beauté tant en vers qu'en prose, & en alléguoient pour preuve le rang que tiennent ces écrivains dans toutes les écoles de l'Europe. Les plus célèbres des artistes modernes, ajoutoient-ils, étudièrent, avec soin, les statues des Grecs, pour y apprendre les préceptes du Dessin, & les règles

de la Symétrie. On regarde aujourd'hui comme un prodige le théâtre tournant de Curion, la construction des galères à cinq rangs, & nombre d'autres choses qui étoient des choses communes chez les anciens. Peut-on citer chez nous quelque grand fait militaire, quelque action éclatante dont on ne trouve l'exemple, ou comme le prototype, dans la vie d'Épaminondas, de Sertorius, de Scipion, de Fabius, d'Annibal? Les Commentaires de Jules - César ne méritent-ils pas le nom que leur donnoit Montaigne, en les appelant le Bréviaire des gens de guerre? On prétend même que les anciens avoient de la supériorité sur nous en fait de Mathématiques; parce que leurs démonstrations étoient d'une exactitude très-rigoureuse, & tout à la fois très-élégantes; tellement que Newton disoit qu'il se repentoit de n'avoir pas étudié plus soigneusement Apollonius & Archimède: c'est là l'aveu de ce grand homme qui ouvrit à la Géométrie les portes de l'Infini. Quant à la Métaphysique, nos systèmes, au jugement des esprits les plus éclairés,

font-ils autre chose que des changemens de termes, des espèces de jeux de mots, à la faveur desquels nous reproduisons sur la scène les opinions les plus surannées? En un mot, pour les choses qui dépendent principalement du génie, on ne peut s'empêcher de donner cause gagnée aux Anciens, & surtout aux Grecs. Cette nation avoit un esprit délié; & placée sous un ciel heureux, elle étoit divisée en états libres & rivaux: le génie, la Science, les talens y conduisoient aux richesses, aux honneurs, aux plus hautes dignités. Pour ce qui regarde les choses qui dépendent en partie d'une longue suite d'observations, il est certain que nos connoissances sont au-dessus de celles des anciens. C'est par ce secours que nous avons si fort perfectionné toutes les branches de la Physique: & c'est sur ce point que les derniers siècles seront toujours les premiers. Newton sera peut-être égalé un jour, au lieu qu'Homère sera toujours le roi des écrivains.

A l'aide d'un certain jargon, les prétendus philosophes se faisoient autrefois un nom aux yeux de la multitude; mais ils

n'avoient pas le même avantage auprès des gens sensés. Ceux qui avoient un peu feuilleté leurs répertoires scholastiques, voyoient d'avance quelles devoient être leurs distinctions, & leurs répliques en tout genre de dispute; à peu près comme les connoisseurs savent les cadences des musiciens à la douzaine, & les rimes des mauvais poëtes.

Dans le grand nombre d'objets délicieux que l'Éden de Milton offroit aux yeux & à la curiosité de la première mère du genre humain, celui qui fit le plus d'impression sur elle, fut un lac clair & calme, qui paroissoit un second ciel, pour me servir de l'expression du poëte Anglois. Elle s'en approcha, & baissa la tête & les yeux pour y regarder, & pour satisfaire son désir. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle aperçut une figure humaine se présenter devant elle. Elle la regarde à diverses reprises, & toujours avec une admiration nouvelle, & avec un plaisir inexprimable. Cette image, qu'elle croyoit être quelque chose de solide, & non un ombre légère, lui parut si belle que surprise dans sa con-

remplation par Adam, elle lui confessa ingénument, que quoiqu'il lui plût beaucoup, il lui plaisoit pourtant bien moins que la belle image qu'elle avoit vue dans le lac. Cette peinture, par elle même, est charmante, & très-naturelle: elle nous fait sentir la vive impression que le beau phénomène de la réflexion des objets dans le miroir de l'onde dut faire sur un esprit novice, sur un esprit vierge, si j'ose nommer ainsi celui d'Ève. Il est pourtant probable que ceux qui s'aviseront un jour de commenter l'Homère Anglois, ne s'en tiendront pas là, & que sous cette peinture ils chercheront quelque morale cachée. Que pourront-ils dire? Le miroir, & la toilette furent de mode, dès qu'il y eut une femme au monde. La femme ne regardât-elle qu'une ombre; l'époux le plus chéri ne doit pas se croire en sûreté.

Qui peut savoir si les anciens n'ont pas connu bien des choses que nous croyons avoir été découvertes dans ces derniers temps, & si plusieurs de nos nouveautés ne sont pas des choses oubliées? Combien de siècles avant les Portugais, le Carthagi-

nois Hannon n'avoit-il pas fait, sur les côtes occidentales de l'Afrique, les découvertes que les Portugais s'attribuent? & les Egyptiens n'avoient-ils pas entrepris & exécuté le tour même de l'Afrique? On aura peut-être fait, dans des siècles plus reculés, des découvertes semblables, qui se seront perdues avec les sectes & les langues de ceux qui les avoient faites. En Physique même, qui est le champ des observations, des expériences, & des découvertes des modernes, il y a peut-être eu chez les anciens des écoles qui ne le cédoient pas à celles de nos jours, où l'on se pique si fort de philosophie. Ils avoient fait ces progrès par leurs observations, & leurs expériences, dont à la vérité nous n'avons pas de mémoires détaillés, mais dont il nous reste les résultats & les corollaires. Certaines opinions vulgaires, transmises par la tradition, ne paroissent-elles pas venir des sentimens philosophiques des temps les plus anciens? La frayeur, par exemple, que les comètes ont toujours répandue, & répandent encore dans le monde, ne seroit-elle pas fondée sur leur excentricité, connue

des anciens, dont plusieurs ne les regardoient pas comme des météores, mais les mettoient au rang des ouvrages éternels de la Nature? Ils reconnurent aussi que s'approchant de trop près de la terre, les comètes pouvoient y causer de grands dérangemens. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le système du monde, tel que l'admettent aujourd'hui les meilleurs philosophes, est une vieille nouveauté. Nos Lunettes d'approche, en faisant voir les phases de Vénus, n'ont fait que confirmer le sentiment de plusieurs anciens philosophes, & entr'autres d'Aristarque de Samos, qui, à cause de ce système, fut autrefois accusé d'impiété, ainsi que Galilée le fut depuis. Empédocle assura que l'ordre qui règne dans le monde, résultoit de l'*harmonie discordante* des choses, ou de l'action opposée de deux forces qui sont en équilibre: l'une de ces forces rapproche les parties de la matière, & les porte à s'unir; l'autre les contraint de s'éloigner les unes des autres. Ce n'est point au hasard qu'il faut attribuer ce que les anciens ont dit du feu répandu dans tout l'univers. Ils étoient sans doute

fondés sur quelque observation analogue à celle des étincelles de feu que nous faisons sortir des corps en les électrisant, ou à celle de la lumière qu'ils répandent plus ou moins après avoir été exposés au soleil. Les propriétés de la matière électrique, examinées & combinées avec soin par nos philosophes les plus clairvoyans, prouvent la vérité de cette assertion de Pline, que le tonnerre est dans l'air ce que le tremblement est dans la terre. La distinction que Sénèque; & longtems avant lui la philosophie Étrusque, ont mise entre les foudres que le ciel lance vers la terre: & ceux que la terre lance vers le ciel, se trouve aujourd'hui confirmée, plus que jamais, par la fameuse tringle du Quaker Franklin, qui tantôt reçoit des nues la vapeur fulminante, & tantôt la leur renvoie. On pourroit rapporter bien d'autres exemples d'opinions anciennes qui se rencontrent avec les découvertes que nous devons à la sagacité des modernes: preuve évidente que l'art de faire des expériences, & des observations, ne fut pas si fort négligé par les anciens qu'on le croit

communément. Mais il nous suffit ici de
 seul exemple d'Hippocrate, qui recueillit
 tout ce que l'expérience avoit découvert
 avant lui en fait de Médecine, l'épura, le
 rectifia, & y ajoutant ses propres obser-
 vations, mérita qu'on dît de lui, *tam fal-
 lere quam falli nequit*. Et en effet, les
Aphorismes, & les *Pronostics* de cet ancien
 Grec sont encore aujourd'hui les oracles de
 la Médecine. Tout comme les plus pro-
 fonds philosophes de nos jours ne sont que
 les commentateurs & les interprètes de
 Newton; ainsi les Boerhaave; les Syden-
 ham, tous nos plus habiles médecins ne
 travaillent que d'après le grand Hippocrate.

On meurt comme on a vécu. M. de
 Lagny, mathématicien, étant à l'agonie,
 & ne connoissant plus personne, ne répon-
 dit qu'à M. de Maupertuis, qui lui crioit
 aux oreilles, dites-moi quel est le quarré
 de douze. Malherbe, sur le point de mou-
 rir, faisoit des grimaces & des contorsions
 à chaque faute contre la langue que com-
 mettoit son confesseur en l'exhortant à la
 mort. Le Chevalier Bayard, blessé mor-
 tellement à la journée de Rébec, se fit por-

ter sous un arbre, le visage tourné contre l'ennemi, disant que ne lui ayant jamais montré le dos, il ne vouloit pas le faire à son dernier jour. Néron, sur le point de se couper la gorge, répétoit sans cesse ces mots: faut-il donc qu'un si grand joueur d'instrumens perde la vie?

C'est de la manière dont le Législateur fait diriger l'amour propre des hommes que dépend la félicité des états; ainsi que la fertilité des terres dépend de la direction que le cultivateur donne aux eaux qui les arrosent. Si on les abandonne à elles mêmes, là elles se précipitent en torrent, ici elles croupissent, ou elles débordent, & gâtent tout; au lieu que bien ménagées, elles font verdoyer les prairies, donnent la vie aux arbres & aux plantes, & enrichissent tout l'empire de Flore & de Pomone. Qu'on abandonne l'Amour propre à lui même: il enlève la femme d'autrui, il s'approprie le fruit de l'industrie de son voisin, il insulte au foible, & lui fait les injustices les plus cruelles, il répand dans la Société civile le trouble & la confusion. Mais mieux dirigé, (*doctus iter melius*), il ap-

prend à détester la vengeance, l'avarice, les passions mêmes qui paroissent les plus naturelles à l'homme; il apprend à estimer, plus que tous les trésors de l'univers, une statue, une inscription, un titre, une feuille de parchemin, un bout de ruban; il préfère à tout le bien de ses concitoyens; & le nom de patrie est pour lui un nom sacré: enfin dans les Brutus, les Strozzi, les Léonidas, les Régulus & les Bayard, il semble s'abjurer lui-même, & renoncer à sa nature.

C'est des Arabes, sortis de la barbarie, & devenus la nation la plus polie de l'univers, que nous sont venus les joutes, les tournois, & les autres exercices de la même espèce, qui firent dire à un Turc que c'étoit trop peu si on agissoit tout de bon, mais que c'en étoit trop pour un jeu. C'est aux mêmes Arabes, qui ont répandu parmi nous la doctrine d'Aristote, qu'on doit l'usage des Thèses publiques, que l'on pourroit nommer les tournois & les joutes de la Philosophie.

Des personnes très-dignes de foi assurent que l'on a en Toscane un manuscrit de

de Léonard de Vinci, où est expliquée la vraie cause de cette seconde lumière qu'on voit dans la Lune, lorsqu'elle est nouvelle, & qui en fait découvrir tout le globe, quoiqu'elle ne soit pas dans son plein. Cette seconde lumière prouve, dit-il, que l'hémisphère de la Lune, pendant sa nuit, est éclairé par la Terre. Voulez-vous vous en convaincre? ajoute-t-il. Vous voyez cette seconde lumière beaucoup plus vive, lorsque la Lune est à son dernier quartier, & qu'elle se lève un peu avant le Soleil, que lorsqu'elle est nouvelle, & qu'elle se couche presque en même temps que lui. C'est que la Lune reçoit peu de lumière de ces parties de la Terre qui sont occidentales par rapport à nous, & qui sont couvertes d'eau; & elle en reçoit beaucoup plus des parties orientales, qui forment un vaste continent. Cela s'accorde précisément avec la vérité, & avec ce que Galilée a enseigné depuis, aidé du secours des Lunettes d'approche. Les philosophes du temps de Léonard de Vinci avoient bien lieu de dire: *Quot vident pictores in umbris & in eminentia, quæ nos non videmus?* Certainement

ce génie supérieur eut la vue bien pénétrante en toute chose. Quel dommage que tant de manuscrits qu'il a laissés, demeurent ensevelis dans la Bibliothèque Ambrosienne, tandis que l'on met au jour tant de vieux parchemins, tant d'inepties qui ne servent qu'à faire voir la barbarie des siècles passés, de laquelle nous ne sommes que trop convaincus.

Les philosophes disent qu'il y a dans le corps de l'homme un nombre presque infini de nerfs, qui partant de différens troncs, s'étendent & se partagent en filamens extrêmement déliés, & se présentant à l'extrémité des organes de la Vue, de l'Oûïe, de l'Odorat, du Goût, & du Tact, sont disposés à recevoir les impressions des objets extérieurs. Ces impressions, ou ces mouvemens passent ensuite de ces filamens si déliés jusqu'au cerveau, qui est comme le rendez-vous où vont aboutir tous les nerfs: cela se fait ou par le moyen d'un fluide très-subtil qui coule dans les nerfs, ou par une vibration délicate qu'ils conçoivent. Mais de dire comment du cerveau ses impressions passent jusqu'à l'ame, & y

excitent telle ou telle pensée, c'est là le point de la difficulté. Descartes croit s'en débarrasser, en disant que les mouvemens sont les causes occasionnelles des idées, c'est à dire que tandis que les objets du monde matériel produisent certains mouvemens dans notre corps, l'ame voit certaines idées dans le monde intelligible. Cette explication n'est rien moins que satisfaisante. On n'est pas plus content d'une certaine correspondance, ou *Harmonie préétablie*, que Leibnitz a imaginée entre l'ame & le corps; en vertu de laquelle, dès le commencement des choses, il est réglé que toutes les fois qu'il se fait quelque mouvement dans le corps, il se forme certaines idées dans l'ame; quoique les mouvemens & les idées, l'ame & le corps n'ayent pas plus de rapport & de liaison ensemble, qu'il n'y en a entre les paroles & la musique de la plupart de nos Opéra. En un mot, avec toutes les subtilités de la Philosophie, on ne peut rien dire de concluant, & c'est avec raison qu'on a comparé les Métaphysiciens aux danseurs, qui après leurs tours, leurs reprises, & leurs changemens, se trouvent

à la fin de la danse, à la même place où ils étoient en la commençant.

L'ingénieux Malebranche a trouvé beaucoup d'analogie entre le Son & la Lumière, ce qui lui fit conclure que ces deux propriétés dérieroient de la même origine. On peut étendre cette ressemblance à la réflexion tant du Son que de la Lumière. Un objet placé entre deux miroirs qui se regardent en face, se répète mille fois par le réffet continuél de la lumière, par où un cabinet se change en une longue enfilade de chambres. Dans le fameux écho de la Simonetta près de Milan, deux ailes de mur, en face l'une de l'autre, font, pour la réflexion du son, comme deux glaces de miroir. Un coup de pistolet qu'on tire entre ces deux murs, ne finit point, & l'on diroit que c'est une décharge de mousqueterie. En un mot, la seule différence que Malebranche met entre la Lumière & le Son, c'est que l'éther est le véhicule de l'un, & l'air le véhicule de l'autre. Il semble qu'on peut dire de la Lumière & du Son de Malebranche ce qu'Ovide dit des Néréides,

*Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

Les anciens philosophes croyoient la matière dont les cieux sont composés, d'une espèce très-noble, très-pure, exempte de toute altération, & d'une nature bien supérieure à nos matières terrestres. Les modernes, au contraire, ne voient que de différentes conformations de parties dans quelque matière que ce soit; ils croient la matière essentiellement la même dans Jupiter, dans Vénus, dans le Soleil, dans la Terre, & qu'exposée par-tout au mêmes mouvemens, elle doit être sujette aux mêmes accidens. L'ame d'un Roi, quoiqu'il soit si fort élevé au dessus des autres hommes, ressent les mêmes passions que les ames les plus vulgaires; & comme il ne s'est jamais trouvé de Roi qui fût véritablement héros aux yeux de ceux qui le voyoient de près, & le connoissoient intimement; ainsi aux yeux des philosophes il n'y a point de matière, quelque céleste qu'elle soit, qui n'ait quelque chose de terrestre.

Nous avons vu, dans ce siècle, les choses les plus surprenantes: une Comète reparoitre au temps prédit, avec la même ponctualité que la Lune, à un certain jour du mois, se trouve au point marqué par les Éphémérides: un homme qui excelle également en prose & en vers, dans le style badin, comme dans le style sérieux; nous l'avons vu emboucher la trompette héroïque, chauffer le cothurne & le brodequin, donner des leçons de philosophie, instruire les hommes en écrivant l'Histoire, braver l'envie dans tous ces genres, & remplir d'esprit plus de vingt volumes: un Marquis de Brandebourg, pendant six ans, résister seul à toute l'Europe, & à une partie de l'Asie conjurées contre lui: une nation de neuf à dix millions d'ames, à peine connue du temps des Romains, avoir des forces maritimes bien au dessus des forces réunies des Romains & des Carthaginois, engloutir tout le commerce, combattre & triompher dans toutes les parties du globe terrestre, ruiner une puissance qui avoit jeté les plus profondes racines dans tous les coins de la terre, & dont la tête s'élevoit

jusques dans les cieux. Il ne manque plus à ce siècle que de voir la découverte tant désirée des terres australes, où il est à présuner que l'on trouveroit des plantes, des animaux, & bien d'autres choses très-différentes de celles que nous connoissons; ample & riche matière, si non pour satisfaire les vœux des négocians, au moins pour exercer la curiosité des philosophes.

On trouve dans Lucain beaucoup plus de traits brillans & de sentences que dans Virgile. Il en est de même de Corneille par rapport à Racine. Les écrivains véritablement classiques ont une marche grave & soutenue; ceux qui le sont moins, ne vont que par bonds & par sauts.

Homère, qui avoit les fibres très-déli-cates, ce qui est assez ordinaire aux Grecs, recut de la nature l'ame la plus harmonique. Il naquit sous un ciel heureux, dans un pays libre, & dans un temps où la Théologie n'étoit qu'un tissu de Fables, & la Morale qu'un corps d'Allégories; de sorte que dans une langue très-harmonieuse par elle-même, il trouva tout le coloris de la Poësie. Il vint dans un temps où la ver-

tu habitoit encore parmi les hommes, & influoit sur tous les membres de la société, où l'effor des passions n'étoit pas réprimé par la perfection de la Politique, ni par les raffinemens de l'état civil. Alors ce feu naturel qui animoit les actions des hommes, se communiquoit aux écrivains qui entreprenoient de les peindre. C'est dans le sein d'une nation curieuse, pensante, sensée, libre, & au dessus de ces arts serviles & frivoles qui viennent à la suite du despotisme, que naquit Newton, homme qui allioit la patience la sagacité, un esprit ardent à un jugement posé. Il vint dans un temps où le Péripatétisme étoit déjà banni des écoles, où l'on combattoit vivement pour & contre la philosophie Françoise, & que les Galilée, les Képler, & d'autres avoient déjà préparé les matériaux pour la construction du véritable système du monde. Il semble donc que comme toutes les conjonctures favorables à la Poësie s'étoient réunies pour Homère, toutes celles qui favorisent la Philosophie, se réunirent pour Newton; & que par là l'un devoit primer dans les choses qui dé-

pendent de l'imagination, & être le roi des poètes; l'autre dans celles qui appartiennent à l'entendement, & être le premier des philosophes.

Nous devons souvent les grandes découvertes au hazard, quelquefois même les erreurs d'autrui nous conduisent heureusement à la vérité. Entre mille preuves de l'influence du hazard sur les objets scientifiques, la plus singulière est peut-être celle que nous fournit Galilée. Il voit dans une église une lampe se mouvoir, & aller & venir. Il observe que toutes les ondulations de cette lampe, les plus longues comme les plus courtes, se font dans un temps égal, la célérité du mouvement compensant la longueur du chemin. C'est cette observation fortuite qui le mit sur la voie de découvrir les propriétés & les lois du mouvement des corps, soit qu'abandonnés à eux mêmes ils tombent vers la terre, soit qu'ils descendent sur un plan incliné, soit enfin qu'attachés en haut ils fassent des vibrations dans l'air; lois qui font la base de la Physique céleste de Newton. Christophe Colomb, qui le premier navigua en

Amérique, nous prouve que l'erreur conduit quelquefois à la vérité. Trompé par les cartes de ces temps-là, il croyoit le chemin depuis les côtes de Portugal à la Chine beaucoup plus court qu'il ne l'est effectivement; & il trouva un nouveau monde, en cherchant une route plus aisée, & moins longue, pour aller à la région la plus riche de l'ancien.

L'attraction de Sirius, quoiqu'en se répandant dans l'espace elle doive s'affoiblir, ne laisse pas de parvenir à Fromalaut; celle de Fromalaut jusqu'au cœur du Scorpion, à la brillante de la Lyre, & ainsi de suite. Il y a donc entre toutes les étoiles une attraction mutuelle: & si cela est, pourquoi sont-elles immobiles, & fixes dans l'espace? Pourquoi ne se rapprochent-elles point, & ne tombent-elles pas les unes sur les autres? C'est que les attractions en sens contraire que chacune d'elles éprouve de la part de celles qui l'entourent, les tiennent dans un parfait équilibre entr'elles, & les rendent immobiles dans l'immensité de l'espace. Fort bien. Mais enfin n'arrivera-t-on pas à un terme où les dernières

étoiles n'auront plus rien qui les attire du côté opposé à celui où elles sont attirées par les pénultièmes ? Comptez les étoiles si vous pouvez. Notre œil paroît les borner au nombre d'environ deux-mille ; mais avec le secours des lunettes d'approche, ce nombre croît extrêmement, & il croît sans fin à proportion de la longueur, ou de la bonté des lunettes. Dans la seule Voie Lactée il y a autant de millions d'étoiles qu'il y a d'œufs dans l'ovaire des poissons les plus féconds. Il n'y a ici ni terme ni fin. Quelles sont donc les bornes de cette immense sphère semée d'étoiles ? son centre n'est-il pas par-tout, & sa circonférence nulle part ?

La médiocrité des Chinois se voit bien clairement en fait de peinture comme en mille autres choses. On auroit tort de chercher chez eux, comme chez nous, différentes écoles, différentes manières. Toutes leurs figures, ou pagodes, sont jetées au même moule ; & on diroit que cette nation innombrable n'a jamais eu qu'un œil pour voir les objets, & qu'une main pour les représenter.

A quelles étranges vicissitudes de chaud & de froid ne doivent pas être exposées les Comètes qui se meuvent dans des orbres entièrement excentriques? Il y en a telles qui sont quelquefois plus près du Soleil que ne l'est Mercure, & quelquefois plus loin que ne l'est Saturne. La différence que nous sentons entre le cœur de l'hiver & le fort de l'été, n'est rien en comparaison. Si on les suppose habitées, il faudra faire pour leurs habitans un tempérament exprès, propre à soutenir une si grande variété dans les saisons. Disons-nous que les habitans des Comètes sont les Romains du système solaire? Les armées Romaines passoient des Gaules en Afrique, des bords de l'Euphrate sur ceux du Rhin, sans essuyer la moindre fièvre; au lieu que pour peu que les nôtres changent de climat, elles sont attaquées des plus fâcheuses maladies.

Un général qui assiège une place, & ne la prend pas, ne mérite certainement pas de grands éloges; mais il peut en mériter, pour ne pas en vouloir faire le siège. Dans toutes les sciences, la première chose

est de connoître ses forces, & de ne pas trop présumer de soi-même. Combien y en a-t-il qui en disant de grands mots, en se gonflant, & en affectant un air grave, voudroient faire croire qu'ils ont pénétré le fond des Sciences. Ils ne doutent jamais de rien, ils expliquent tout, ils décident de tout. Ce sont des aveugles qui se donnent les airs de se promener dans un jardin avec la même aisance que ceux qui voient. Ils tombent dans le premier bassin qui se trouve sous leurs pas, & font rire les spectateurs.

Pourquoi un couleur de rose un peu passé paroît-il jaune à la chandelle, & une étoffe couleur d'azur y paroît-elle verte? Ne seroit ce pas que dans le composé de la lumière de la chandelle il entre plus de rayons jaunes que dans le composé de la lumière du Soleil? La lumière de la chandelle tire effectivement sur le jaunâtre. Ainsi le couleur de rose un peu passé, tirant par lui-même au jaune, s'il est exposé à la lumière de la chandelle, réfléchira plus de rayons jaunes que s'il étoit exposé à celle du Soleil, & par conséquent

paraîtra jaunâtre. Par la même raison, une étoffe azur paroît verte, parce que pour peu de jaune qu'on mêle à l'azur, on le voit devenir vert.

Est-il surprenant ou non, que dans l'histoire du Suicide que l'on vient de mettre au jour, en parlant de la mort volontaire que se donna Lucrece, auteur du poëme de la *nature des choses*, on n'ait pas dit un mot de la mort que se donna Thomas Creech, ce fameux traducteur Anglois de Lucrece?

Les montres que font les Anglois & les François, peuvent être un emblème des deux nations. Le cadran des montres de France est plus beau; le ressort de celles d'Angleterre est meilleur.

Lorsque la Lumière porte sur l'outremer, il réfléchit les rayons azur, & en renvoie aussi de rouges, de jaunes, & plus encore de verts. Le Canané transmet les dorés, & en même temps quelques violets, & quelques azur. De sorte que des différentes couleurs que les corps réfléchissent ou transmettent, il n'y en a pas une qu'on puisse dire être véritablement pure & nette.

Il en est de même de nos plus belles actions: il n'en est point de vraiment pure, & où il ne se glisse quelque mélange d'amour propre. Dans celles même où nous faisons paroître le plus grand désintéressement, nous y avons toujours quelque intérêt caché: & si tout le monde ne s'en aperçoit pas, cela ne sauroit échapper aux Newtons, je veux dire à ceux à qui le flambeau de l'esprit fait voir le dedans des choses. C'est dans la part que nous avons aux actions vertueuses que consiste l'harmonie politique, comme l'harmonie optique consiste en ce que les couleurs participent les unes des autres: aussi est-ce en les rompant, & en les mêlant les unes dans les autres, que les grands peintres trouvent l'accord des tableaux; en quoi ils imitent assez bien les effets de la nature. Modifier à propos les passions de l'homme est pareillement le point capital de la Législation, sur lequel tourne tout le bien public, comme sur son centre.

L'exemple de Galilée, qui donna aux Satellites de Jupiter le nom d'*Astres de Médicis*, encouragea les Astronomes à faire la

même chose à l'égard de leurs bienfaiteurs. Ils prirent d'abord les taches du Soleil pour des planètes qui dans leur révolution rafoient la surface de cet astre. Quand ils font à côté, disoient-ils, nous ne saurions les voir à cause de leur immersion dans les rayons solaires : ils ne sont visibles que lorsque se trouvant entre le Soleil & nous, ils en dérobent une partie à nos yeux. En conséquence de quoi ils avoient déjà donné à ces taches le nom des maisons des princes de qui, en reconnoissance des grands fiefs qu'ils leur accorderoient dans le ciel, ils attendoient quelque petit secours pour subsister ici bas sur la terre.

Les Comètes, qui selon Descartes fauvent de tourbillon en tourbillon, sont comme les Lapons qui changeant de temps à autre de pays, sont aujourd'hui sujets de la Russie, & demain du Dannemarck, ou de la Suède.

Nous rions de ces rois de Perse qui en toute occasion consultoient les Astrologues, & faisoient entrer les étoiles dans toutes leurs affaires. Ils ne se mettoient à table, ils n'alloient à la promenade que
sur

sur tel aspect de la Lune, que sur tel calcul de Géométrie. Et que dirons-nous du grand Cardinal de Richelieu ayant toujours à ses côtés son Astrologue Morin, qui lui servoit de principal conseiller ?

Les philosophes qui regardent les choses de trop près, ne sont ni moins fâcheux, ni moins à craindre que les jaloux. Les uns cherchent à détruire la vertu, les autres la beauté.

Comme tout ce qui est à la Chine, est plus curieux, & plus joli que ce que nous avons, il en est de même des baromètres Chinois, qui servent à présager le bon ou le mauvais temps. On dit qu'il y a sur une haute montagne une grande statue, qui à chaque changement d'air change de couleur, & sert d'instrument météorologique aux Réaumurs & aux Beccari de Pékin: n'est-il pas croyable que ce sont les couleurs les plus sombres qui annoncent les tempêtes & les orages, & que les plus belles président au temps serein.

Il y en a qui voudroient qu'en faisant une expérience, on tint un compte exact du pays, de l'année, du jour où on la

fait, du degré de chaleur ou de sécheresse qui est dans l'air, en un mot, qu'on n'omit rien de toutes les circonstances qui peuvent l'accompagner, parce que souvent la moindre chose, dans la recherche du vrai, peut donner de grandes lumières. Mais, pour regarder à travers le prisme un papier de deux couleurs, qu'importe que le vent vienne du Nord ou du Midi, que nous soyons au printemps ou en automne, au sept ou au vingt du mois? Des philosophes aussi spéculatifs porteroient le scrupule au point où le portoient autrefois les amans avec leurs maîtresses, ou les médecins avec leurs malades. L'air d'aisance & de raison qui règne aujourd'hui, a débarrassé la galanterie & la médecine de ces minuties incommodes. Et l'on voudroit les introduire dans la Philosophie: seroit-ce pour empêcher la diminution des inutilités & des préjugés, & pour en conserver toujours la même dose dans le monde?

Nous ne manquons pas d'exemples qui prouvent combien on est mauvais juge de ses propres ouvrages. Celui du Tasse & celui de Milton ne sont pas les moins remarqua-

bles. Le Tasse mettoit sa *Jérusalem conquise* fort au dessus de la *Jérusalem délivrée*. Et son illustre confrère Milton préféroit son *Paradis reconquis* au *Paradis perdu*.

Les gens d'esprit ont le privilège de prévoir, ou de pressentir les choses; ils ont en quelque façon le don de prophétie. Les fots, à qui tout est nouveau, jouissent à chaque instant du plaisir d'admirer.

Homère, Ennius, & le Dante précédèrent Hérodote, Cicéron, & Boccace; d'où l'on peut conclure que l'art d'écrire en vers est plus facile que celui d'écrire en prose. En effet, l'harmonie du vers dépend principalement de certaines règles déterminées, que la Prosodie enseigne; au lieu que l'harmonie de la prose dépend uniquement de la finesse de l'oreille, & de ce qu'on appelle goût, qui est un don de la nature; auquel une longue habitude ne peut qu'ajouter un nouveau degré de perfection. Voilà pourquoi il sera moins difficile à un écrivain de faire un bon Hexamètre, ou un bon vers hendécasyllabe, qu'un bon membre de période: comme il sera bien plus facile à un peintre de donner la perspective

d'une rue, ou d'un chemin, que celle d'un pays, parce que dans l'un c'est son compas qui le guide, & dans l'autre c'est son jugement.

Fontenelle n'étoit pas ennemi des jeux de mots, & il avoit raison. Il y en a de fort jolis & de fort gracieux. Tel est celui qu'il dit lui-même au directeur de l'Opéra qui vouloit remettre au théâtre *Thétis & Pélée* la même année que le Roi demandoit au Clergé le dénombrement des biens ecclésiastiques. Ce Directeur souhaitoit de retrancher de la pièce une danse de Prêtres, qu'il craignoit qui ne choquât le goût du siècle : *puisque le Roi, lui dit Fontenelle, ne sauroit faire danser ses prêtres, contentons-nous de faire marcher les nôtres.* Le mot de Clément X ne cède pas à celui-ci. Un Religieux Servite lui demandoit, avec instance, un chapeau de Cardinal : le pape répondit par écrit, *resterà servita.* On peut encore citer celui de Maupertuis, qui voyant quelques tableaux de Pater que les connoisseurs prétendoient n'être pas originaux, *j'ai bien peur, dit-il, que ces Paters ne soient des Credo, & ce jeu de mots*

Anglois, *t'is better to do nothing, than to do nothings*: il vaut mieux ne rien faire que de faire des riens.

Les papiers publics qu'on imprime à Londres, sont comme le thermomètre du savoir de la nation. Au sujet de la dernière révolution de Russie, on lit au No. 220 du *St James Chronicle, or the British Evening post*, la réflexion suivante. Ayant calculé le nombre des souverains qui depuis quarante ans ont régné en Russie, on trouve que l'un dans l'autre ils n'ont pas régné plus de six ans. Or Newton, dans son incomparable livre de la Chronologie, ayant démontré que la durée ordinaire des règnes est d'environ vingt ans, ce qui se vérifie par la suite des rois d'Angleterre depuis Guillaume le conquérant jusqu'à ce jour; il s'ensuit, conclut l'auteur de la feuille, de la courte durée des règnes de Russie, que cet empire est rempli de troubles & d'agitations, & que le système du gouvernement n'y a pas encore pris une assiette ferme & durable.

La Poësie n'a peut-être jamais reçu un hommage dont elle doive autant se glorifier.

que de celui de Charles IX, roi de France, dans ces vers adressés à Ronsard :

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.*

Depuis l'établissement de l'Académie du Cimento jusqu'à nos jours, il n'y a point de pays un peu civilisé où sous le titre d'Académie des Sciences, d'Institut, de Société royale, des Curieux, ou autre semblable, les princes n'aient formé des compagnies savantes dont le principal objet est d'observer les diverses opérations de la nature, de recueillir les phénomènes dont la certitude est le mieux fondée, & de travailler à l'accroissement des Sciences naturelles. Mais aucun pays, aucun prince n'a encore pensé à fonder une Académie d'Histoire, dont le but principal fût d'observer avec soin les différens états de la nation, de transmettre à la postérité les événemens avec la vérité la plus sincère, & de per-

fectionner la science de la Morale & de la Législation, dont l'unique base sont les faits historiques, comme les phénomènes naturels le sont de la Physique. Mais la connoissance des premiers est d'autant plus utile qu'il importe bien d'avantage à un état de savoir quelles sont les meilleures lois pour bannir la paresse, & pour inspirer aux citoyens l'amour de la patrie & de la vertu, que de savoir quelles lois observent dans leurs mouvemens les quatre Satellites de Jupiter. Pourquoi donc abandonner indifféremment au premier venu le soin important d'écrire l'Histoire, que l'on a raison d'appeller l'œil de l'avenir, ainsi que du passé, & le flambeau de la vie? Pourquoi ne pas suivre l'exemple des Chinois, qui ont si fort excellé dans la Morale & dans la Législation? Ils ont fondé un tribunal d'Histoire, où l'on tient registre de tout ce qui arrive sous le règne de chaque Empereur, avec la même exactitude qu'on marque dans nos Académies les appulsions de la Lune aux étoiles, les éclipses, & tout ce qui arrive dans le ciel. Après la mort de l'Empe-

reur, cela se divulgue, pour servir d'instruction à ses successeurs, & de règle à la félicité publique. Ainsi pourroit parler quelqu'un dans un transport d'amour pour le genre humain. Mais, outre une infinité d'autres choses qu'on seroit en état de lui répondre, il suffit d'observer que la connoissance des causes morales ne demandant pas tant de sagacité que la connoissance des causes naturelles, l'Europe n'a pas besoin pour les premières d'une Académie de sçavans, ou d'un tribunal de Mandarins nécessaire à la Chine, où l'esprit humain paroît être moins actif. D'ailleurs cette dose de liberté qui entre dans plusieurs gouvernemens d'Europe, porte naturellement tout homme à rechercher les vraies causes des faits historiques, & à les publier; ce qui se peut sans danger, en Angleterre surtout, où l'on jouit toujours de ces temps heureux que les Romains eurent sous Trajan. Au lieu qu'à la Chine, où le Despotisme a érigé son trône, personne n'oseroit parler le langage de la vérité, si en vue du bien public, ou par quelque autre motif, le gouvernement n'avoit pas accordé ce privi-

lège à un tribunal, devant lequel les Empereurs sont cités après leur mort. Ainsi, ce qui au premier coup d'œil paroît à la Chine le plus haut période où puisse être portée la Législation, n'en est que le correctif; c'est un peu de baume de la Mecque qu'on fait prendre à un phtisique.

Ninon de l'Enclos définit les prudes à la Reine de Suède, en les nommant les Jansénistes de l'amour. Ne pourrions nous pas appeller nos modernes imitateurs de Pétrarque, qui denués de tout ornement poétique, ne disent pas un mot de plus qu'il ne faut pour exprimer leurs maigres pensées, les Quakers du Parnasse?

Rien dans le monde ne décrie plus un homme que d'être mauvais joueur. Aussi tous ceux qui ont reçu une bonne éducation, prennent-ils bien garde, quand ils perdent au jeu, qu'on ne puisse lire leur sensibilité dans leur contenance. La libéralité plaît par dessus toute chose, elle est comme un fond public sur lequel chacun croit pouvoir assigner.

H h 5.

Bien des gens regardent comme un grand défaut dans la législation de Lycurgue d'avoir défendu aux Lacédémoniens d'exterminer l'ennemi, de fortifier les places, d'avoir des ports de mer. Sans détruire l'ennemi, disent-ils, on ne fauroit faire des conquêtes rapides; sans fortifications, on ne fauroit les conserver, ni les étendre sans la navigation. Mais ne pourroit-on pas leur répondre, que Lycurgue vouloit tenir toujours en haleine la valeur des Lacédémoniens, en leur conservant de puissans ennemis sur les bras; qu'il vouloit que le corps du citoyen lui servît de citadelle; qu'il ne vouloit pas laisser corrompre leurs mœurs, par la fréquentation des mariniers, & par le commerce avec les étrangers; en un mot que son but n'étoit pas d'en faire un peuple conquérant? Les Romains, qui adoptèrent tant de réglemens de Lycurgue, l'abandonnèrent dans ces trois points, parce qu'ils vouloient, par leur valeur, se frayer le chemin à la conquête du monde.

Ceux qui se plaignent que dans la distribution des emplois on leur préfère des

gens d'un mérite inférieur, devoient, pour leur consolation, avoir sans cesse sous les yeux l'exemple de Zanfrignino, qui pour la construction des bâtimens de Rialto l'emporta sur Frère Joconde; de Conti, qui parce qu'il donnoit des leçons de Fortification dans l'Académie Délienne, fut préféré à Galilée, de Giannozio, qui obtint la charge de Secrétaire de l'état de Florence au préjudice de Nicolas Machiavel; de Forcadet, qui en concurrence avec Cujas obtint sur lui une chaire de Droit à Toulouse; c'étoit, dit Graviņa, préférer le singe à l'homme. Mais il y a à parier que ces grands exemples, & mille autres encore, ne seront pas capables de consoler un homme qui se verra préférer un concurrent de moindre mérite.

La zone torride, que les anciens croyoient brûlée par les ardeurs du soleil, & par conséquent inhabitable, est pourtant celle où prennent leur source l'Oronoco, le Rio de la Plata, la rivière des Amazones, les plus grands fleuves qu'il y ait au monde: & en plusieurs endroits de cette zone, l'humidité est le plus grand inconvénient qu'on y éprouve.

Une preuve qu'il est plus facile de réussir dans la Sculpture que dans la Peinture, c'est que Phidias, le prince des sculpteurs, fleurit du temps de Périclès; au lieu qu'Appelle, le prince des peintres, ne parut que bien des années après, du temps d'Alexandre; & que sous l'empire de Néron il n'y avoit déjà plus de bon peintre, pendant que jusqu'à celui de Caracalla on continua à faire de très-belles statues.

André Sacchi, excellent artiste, à qui peut-être on ne rend pas toute la justice qu'il mérite, se figuroit toujours, quand il travailloit d'invention, d'être sous les yeux de Raphaël, ou d'Annibal Carache. Longin dit que l'orateur doit s'imaginer qu'il a pour auditeur un Démosthène, qui fera la critique la plus sévère de la moindre expression de son discours. Je ne dirai pas avec M. Coypel, dans son *Parallèle de l'Éloquence & de la Peinture*, que pour s'assurer le suffrage de ces grands juges, il faut faire entrer dans son tableau toutes les figures, & toutes les partitions de la Rhétorique; qu'il doit avoir son ex-

orde, sa narration, & sa péroraison, aussi bien que la harangue d'un habile orateur. Ce que je dirai, c'est que l'Éloquence & la Peinture ont cela de commun, que dans les productions de l'une & de l'autre, rien ne peut nous persuader que par l'apparence & l'air de vérité qu'il faut leur donner, qu'une chose doit naître de l'autre, & surtout que l'unité doit régner dans la variété, car c'est en quoi la beauté consiste. Quelque multitude & quelque variété d'objets que le peintre fasse entrer dans son ouvrage, pour en augmenter l'agrément, il lui importe de n'y rien mettre qui ne tende à la fin qu'il se propose; il faut que chaque chose soit nécessaire, & que tout, pour ainsi dire, soit d'une pièce. Les Épisodes mêmes qu'on joint à l'action pour orner le sujet, doivent y être tellement unis que si on vouloit les en séparer, on la gêneroit, ou que du moins on lui feroit perdre de sa vraisemblance. En un mot, il faut que toutes les parties soient proportionnées, & correspondent au tout. C'est là le précepte fondamental des Arts qui ont pour objet d'imiter les ouvrages de la nature. De là

494 PENSÉES DIVERSES.

vient que la raison qui nous fait admirer un beau tableau, un bel edifice, est la même qui nous fait retenir, & grave dans notre mémoire un livre écrit comme il faut.

Fin du cinquième Volume.



T A B L E.

VOYAGE DE RUSSIE. p. 3

Deux Lettres au Comte de Woronzow,

p. 5; & p. 13

ESSAI D'UNE HISTOIRE MÉTALLIQUE

DE LA RUSSIE. p. 15

Voyage de Russie. *Lettres à Mylord Her-*

vey. p. 21

PENSÉES DIVERSES. p. 239







